

Le collier de la princesse

Van Gulik,Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Van Gulik

Le collier de la princesse



ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI
**Le collier
de la princesse**

Traduit de l'anglais par Anne Krief





Les Personnages

Ti Jen-tsie, *magistrat de Pou-yang, district de la province de Kiang-sou.*
Dans le présent ouvrage, le juge Ti, regagnant son poste, passe deux jours dans la Ville-du-Bord-de-l'Eau.

La Troisième Princesse, *filles préférées de l'empereur, vit au Palais des Eaux-Vives, situé à l'est de la Ville-du-Bord-de-l'Eau.*

Hortensia, *première dame d'honneur.*

LEI Mang, *chef des eunuques du Palais impérial.*

WEN Tung, *surintendant du Palais.*

Colonel KANG, *commandant de la Garde impériale.*

Capitaine Siou, *son second.*

WEI Cheng, *patron de l'Auberge du Martin-Pêcheur.*

TAI Min, *caissier de l'auberge.*

Fougère, *nièce de Wei Cheng, l'aubergiste.*

LANG Liou, *riche négociant en soieries.*

Maître Calebasse, *moine taoïste.*

LE JUGE TI RENCONTRE SON DOUBLE. UN MEURTRE ATROCE EST COMMIS DANS UNE PAISIBLE PETITE VILLE.

APRÈS UNE NOUVELLE HEURE de chevauchée à travers la forêt silencieuse et ruisselante d'eau, le juge Ti arrêta son cheval et regarda avec inquiétude l'épais feuillage au-dessus de sa tête. Seul apparaissait un petit morceau de ciel gris. Le crachin pouvait à tout moment se transformer en une violente averse d'été ; son bonnet noir et sa robe de voyage brune, bordée de noir, étaient déjà trempés, et de petites gouttes brillantes perlaient sur sa longue barbe et ses favoris. Quand il avait quitté le village, à midi, on lui avait expliqué qu'en prenant toujours à droite, à chaque carrefour de la forêt, il arriverait à la Ville-du-Bord-de-l'Eau largement à temps pour le riz du soir. Mais il s'était sans doute égaré, car cela faisait à peu près quatre heures, selon ses estimations, qu'il n'avait pas quitté l'ombre des arbres séculaires, sans avoir rencontré âme qui vive. Les oiseaux s'étaient tus, perchés sur les branches noires, et l'âcre odeur d'humidité qui se dégageait des feuilles semblait imprégner ses vêtements. S'essuyant la barbe et les favoris du coin de son foulard, il envisagea avec amertume l'éventualité de s'être réellement perdu – la nuit tombait et la forêt s'étendait sur des kilomètres le long de la rive sud du fleuve. Selon toute probabilité, il devrait passer la nuit à la belle étoile. Poussant un soupir, il déboucha la grosse calebasse brune accrochée à sa selle par un cordon rouge et la porta à ses lèvres. L'eau était tiède et légèrement croupie.

Il baissa la tête pour s'essuyer les yeux, irrités par la sueur qui ruisselait de son front. Lorsqu'il se redressa, il sursauta et crut être victime d'une hallucination en voyant l'imposant personnage qui venait vers lui, sur un cheval dont le bruit des sabots était amorti par la mousse du chemin. C'était son double parfait : un homme portant une longue barbe et des favoris, un bonnet noir carré sur la tête et une robe de voyage brune bordée de noir. À sa selle, pendait à un cordon rouge une grosse calebasse brune.

Il se frotta de nouveau les yeux et, au second regard, poussa un soupir de soulagement. La pénombre et ses yeux fatigués l'avaient abusé. La barbe et les favoris de l'homme qui lui faisait face étaient striés de poils blancs et c'était un vieil âne aux longues oreilles qu'il

montait. Mais le juge se remit sur la défensive en voyant deux courtes piques attachées sur la croupe de l'animal. Il porta aussitôt sa main à la garde de l'épée accrochée dans son dos.

L'homme s'arrêta devant le cheval du juge Ti et le regarda d'un œil noir. Son large visage était ridé et, malgré sa belle stature, les os de ses épaules pointaient sous sa robe usée et maintes fois rapiécée. Les piques qui avaient inquiété le juge étaient en réalité des béquilles terminées aux extrémités par des crochets. Lâchant son épée, il demanda poliment :

— Est-ce bien la route de la Ville-du-Bord-de-l'Eau, Honorable Seigneur ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Son regard s'était arrêté sur la calebasse suspendue à la selle du juge. Puis il sourit et, fixant le magistrat de ses yeux étranges et éteints, il dit d'une voix étonnamment sonore :

— Oui, elle finira bien par vous y conduire, docteur. Par une voie détournée.

Si le vieillard prenait le juge pour un docteur, c'était évidemment parce qu'il voyageait seul, et aussi en raison de la calebasse, habituellement utilisée par les médecins pour transporter leurs potions. Avant qu'il ait pu le détromper, l'autre avait poursuivi :

— Je viens juste de quitter la ville par le raccourci, un peu plus loin. C'est avec grand plaisir que je vous conduirai, cela ne nous prendra qu'un quart d'heure.

Puis, faisant faire demi-tour à son âne, il grommela :

— Il vaudrait mieux que nous nous occupions de l'homme qu'ils ont trouvé dans le fleuve. Il pourrait fort bien avoir besoin de vos services, docteur.

Le juge Ti allait dire qu'il était le magistrat de Pou-yang, district situé au nord de la province, mais il s'avisa qu'il lui faudrait alors expliquer à sa nouvelle connaissance les raisons pour lesquelles il voyageait en un aussi simple appareil et sans escorte officielle. C'est pourquoi il se contenta de demander :

— Quelle est votre honorable profession ?

— Je n'en ai aucune. Je ne suis qu'un moine itinérant, de confession taoïste.

— Ah ! Je comprends ! Je vous avais pris pour un collègue. Et que contient votre calebasse ?

— Du vide, docteur, rien que du vide. Plus précieux que toutes les potions que peut contenir la vôtre ! Sans vouloir vous offenser, bien sûr. Le vide est beaucoup plus important que le plein. Vous pouvez choisir la meilleure argile qui soit pour faire une belle potiche, mais sans son vide, elle ne vous sera d'aucune utilité. Et vous pouvez décorer tant que vous voudrez une porte ou une fenêtre, sans leur

vide, elles ne vous seront d'aucune utilité non plus.

L'homme fit avancer son âne d'un claquement de la langue, puis ajouta, comme s'il avait bien pesé ses mots :

— On m'appelle maître Calebasse.

Le fait que l'autre fût un moine taoïste, et par conséquent indifférent à toute forme de politesse conventionnelle, permettait tout à fait au juge de ne pas lui révéler son véritable nom ni sa profession.

— Vous faisiez allusion à quelqu'un que l'on aurait trouvé dans le fleuve ? lui demanda-t-il.

— Alors que je quittais la ville, j'ai entendu dire que deux pêcheurs avaient retiré un homme de l'eau. Voici le raccourci. Je passe devant.

L'étroit sentier conduisait à un champ que sarclait un paysan, plié en deux sous son manteau de pluie. Un chemin boueux les mena à la route qui longeait le fleuve. Le crachin s'était arrêté et une légère brume flottait au-dessus de la surface brunâtre de l'eau. Pas le moindre souffle de vent ne venait agiter l'air chaud et moite, pesant comme le ciel bas. Des maisons à l'air pimpant bordaient le cours d'eau, et les passants étaient bien habillés. Il n'y avait pas l'ombre d'un mendiant dans les parages.

— La ville a l'air prospère, remarqua le juge.

— C'est une petite ville, mais elle tire bénéfice du trafic fluvial, de la pêche et de la clientèle du Palais des Eaux-Vives, l'un des nombreux palais impériaux, situé à l'est de la ville, au-delà de la forêt de pins. Cette partie ouest est la plus pauvre. Les riches vivent dans le quartier est, de l'autre côté du marché aux poissons. Je vous indiquerai les deux meilleures auberges, le Martin-Pêcheur et les Neuf-Nuages. À moins que vous n'ayez l'intention de séjourner chez un ami ou un parent...

— Non, je ne connais personne ici, je ne fais que passer. Je vois que vous avez une paire de béquilles... Que vous est-il arrivé aux jambes ?

— Je boite de l'une, et l'autre n'est pas très vaillante non plus. Et il n'y a rien à y faire, docteur ! Tiens, tiens, les représentants de l'autorité sont déjà sur les lieux. Toujours aussi vigilants ! Autrement dit, l'homme que l'on a repêché n'a plus besoin de vos soins, docteur ! Allons voir tout de même.

Un petit attroupement s'était formé près de la maison du passeur, sur le grand quai du marché aux poissons. Le juge aperçut la silhouette d'un cavalier, dépassant largement de la foule. Le plumet rouge de son casque doré ainsi que son foulard de même couleur annonçaient sa qualité de capitaine de la Garde impériale.

Saisissant ses béquilles, maître Calebasse descendit de son âne et claudiqua vers le groupe, tandis que sa bête, une oreille baissée, se

mettait en quête de quelque détritus parmi les galets. Le juge Ti soulagea à son tour sa monture et suivit le vieux moine auquel les badauds firent un passage ; ils avaient l'air de le bien connaître.

— C'est Taï Min, maître Calebasse, le caissier du Martin-Pêcheur, chuchota un grand gaillard. Il est aussi mort qu'une souche.

Deux soldats de la Garde, en cotte de mailles, contenaient la foule. Par-dessus l'épaule de maître Calebasse, le juge Ti regarda l'homme qui gisait sur sol, aux pieds du cheval du capitaine, et il tressaillit malgré lui. Il avait été plus d'une fois témoin de morts violentes, mais, cette fois-ci, le cadavre était d'un aspect particulièrement atroce. C'était un jeune homme, vêtu d'une simple veste dont les manches longues collaient à son visage boursoufflé et déformé par un horrible rictus. Il portait aux jambes et aux pieds des traces profondes de brûlures ; ses mains étaient affreusement mutilées. De son ventre ouvert, sortaient ses intestins. Un lieutenant, dont la carrure était rendue encore plus imposante par les plaquettes dorées qui protégeaient ses épaules, était agenouillé près du corps.

— Il y a un paquet plat dans sa manche gauche ! fit une grosse voix. C'est mon argent !

— Silence ! aboya le lieutenant à l'adresse de l'homme décharné au nez crochu et à la barbe broussailleuse qui se tenait au premier rang.

— C'est Wei Cheng, le propriétaire du Martin-Pêcheur, murmura maître Calebasse à l'oreille du juge. Sa première pensée va toujours à l'argent !

Le juge Ti jeta un rapide coup d'œil à l'aubergiste efflanqué. Puis son regard s'arrêta sur la jeune fille qui était à ses côtés. Petite et fluette, vêtue d'une longue robe bleue serrée par une large ceinture rouge cerise, les cheveux noirs et brillants coiffés en deux simples rouleaux, elle pouvait avoir dans les dix-sept ans. Elle avait détourné du mort son joli visage blanc comme un linge.

Le lieutenant se redressa et annonça respectueusement au capitaine :

— L'état du cadavre montre qu'il est dans l'eau depuis une journée, mon capitaine. Quels sont vos ordres ?

Le capitaine ne sembla pas l'avoir entendu. Le juge distinguait mal son visage car il avait remonté son foulard sur la bouche. Ses yeux aux lourdes paupières fixaient la cravache qu'il serrait dans son poing ganté de fer. Il resta ainsi, tout droit dans sa cuirasse dorée, aussi immobile qu'une statue de bronze.

— Quels sont vos ordres, mon capitaine ? redemanda le lieutenant.

— Emmenez le corps au quartier général, répondit le capitaine d'une voix sourde. Ainsi que les pêcheurs qui l'ont trouvé ; et

l'aubergiste qui employait la victime.

Le capitaine fit tourner son cheval si brusquement que les spectateurs qui se trouvaient derrière lui durent s'écarter prestement pour ne pas être piétinés. Il prit la grand-rue qui partait du quai, et les sabots de son cheval claquèrent sur les galets mouillés.

— Reculez ! glapit le lieutenant.

— Un meurtre sordide ! dit le juge Ti à maître Calebasse tandis qu'ils retournaient vers leurs montures. L'homme était un civil, pourtant. Pourquoi est-ce l'armée et non le magistrat du district qui s'occupe de l'affaire ?

— Il n'y a pas de magistrat à la Ville-du-Bord-de-l'Eau, Docteur. C'est à cause du Palais, voyez-vous. La ville et ses alentours constituent ce que l'on appelle une « zone d'exception », administrée par la Garde impériale.

Le vieillard grimpa sur son âne et attacha ses béquilles en travers de la croupe de l'animal.

— Eh bien, je vais vous quitter ici. Vous n'avez qu'à prendre la même rue que le capitaine ; c'est l'artère principale de la ville. Vous trouverez les deux auberges un peu après le quartier général de la Garde. Le Martin-Pêcheur et les Neuf-Nuages sont l'une en face de l'autre dans la même rue ; elles sont également confortables, à vous de choisir !

Il claqua la langue et s'éloigna avant même que le juge ait eu le temps de le remercier.

Le juge Ti conduisit son cheval chez le forgeron, au coin du marché aux poissons. La bête avait grand besoin de repos. Il donna au forgeron une poignée de sapèques en lui demandant d'étriller et de nourrir son cheval. Il reviendrait le chercher le lendemain matin.

En arrivant dans la grand-rue, il s'aperçut soudain que sa longue chevauchée lui avait laissé les jambes raides et la bouche sèche. Il entra dans la première maison de thé et commanda une grande théière de sa boisson favorite. Une demi-douzaine de clients étaient réunis autour de la plus grande table de l'établissement, face à la fenêtre, discutant avec animation tout en décortiquant des graines de pastèque. Tandis qu'il buvait son thé, le juge se rappela que, se trouvant dans une zone d'exception, il était tenu de se présenter au quartier général de la Garde dès son arrivée en ville. Il s'acquitterait de cette formalité en se rendant à l'auberge, puisque, selon le moine, c'était le même chemin. Après l'horrible meurtre de son caissier, le Martin-Pêcheur devait être en grand émoi. Il ferait peut-être mieux de prendre une chambre aux Neuf-Nuages. Pourtant, ce nom de Martin-Pêcheur était attirant ; il avait en effet prévu de s'adonner quelque peu aux plaisirs de la pêche lors de son court séjour à la Ville-du-Bord-de-l'Eau. À Pou-yang, il n'en trouvait jamais le temps. Étirant ses jambes,

il se dit que l'armée allait probablement rattraper assez vite les meurtriers du caissier : la police militaire était d'ordinaire très efficace, bien que ses méthodes fussent considérées comme moins subtiles que celle des autorités civiles.

De nouveaux clients firent leur entrée, et le juge Ti parvint à saisir quelques bribes de leur conversation.

— Wei dit n'importe quoi, commenta un vieux boutiquier. Taï Min n'était pas un voleur. Je connaissais bien son père, le vieil épicier.

— Les bandits de grands chemins ne l'auraient jamais attaqué s'il n'avait eu autant d'argent sur lui, remarqua un jeune homme. Et il a quitté la ville en pleine nuit ! C'est le forgeron qui me l'a dit. Taï lui a loué un cheval ; il devait aller voir un parent malade, soi-disant.

Puis ils s'installèrent à l'autre bout de la pièce.

Le juge se versa une autre tasse de thé en se demandant quelle pouvait bien avoir été la vie de maître Calebasse. Le vieux moine avait l'air cultivé, mais les moines taoïstes n'étant liés à aucune règle monastique, il arrivait fréquemment que des lettrés d'un certain âge, solitaires et déçus par le monde, adoptent ce mode de vie itinérante. La maison de thé était pleine à présent, plongée dans un brouhaha de conversations. Un serveur commença à allumer les lampes à huile dont la fumée se mêla à l'odeur des vêtements humides. Le juge paya sa consommation et sortit.

Il tombait une petite pluie fine. Le magistrat s'acheta un morceau de toile huilée à un étalage, de l'autre côté de la rue et, s'en protégeant la tête et les épaules, il descendit à grands pas la rue animée.

Deux pâtés de maisons plus loin, la grand-rue s'élargissait en une vaste place dont le centre était occupé par un imposant bâtiment de trois étages, aux allures de forteresse. Une bannière rouge et bleu pendait mollement du toit pointu couvert de tuiles bleues. Sur la banderole surmontant la porte laquée de rouge s'étalait en grands caractères noirs l'inscription : « Garde impériale. Deuxième régiment de l'Aile gauche ». En haut des marches en pierre grise, deux gardes discutaient avec le lieutenant à la forte carrure que le juge avait remarqué sur le quai. Au moment où il s'apprêtait à monter, le militaire descendit à sa rencontre et lui dit d'un ton sec :

— Le capitaine désire vous voir, Honorable Visiteur, suivez-moi, je vous prie.

Avant que le juge, stupéfait, n'ait pu dire un mot, le lieutenant avait disparu derrière le coin du bâtiment. Ouvrant prestement la porte étroite de la tour de guet, il montra du doigt une volée de marches raides. Alors qu'il gravissait le pénible escalier, le juge entendit en bas le lieutenant mettre la barre de fer en travers de la porte.

UN CAPITAINE DE LA GARDE FOURNIT DE FAUX PAPIERS AU
JUGE TI LE JUGE TI VOIT SES VACANCES COMPROMISES.

QUAND ILS FURENT au premier étage, dans un corridor plongé dans la pénombre, le lieutenant frappa à une porte en bois massif, puis introduisit le juge dans une pièce spacieuse dont le seul meuble était un bureau sur lequel était posé un chandelier. Le jeune capitaine, à la silhouette trapue, qui y était assis se porta vivement à sa rencontre.

— Vous êtes le bienvenu à la Ville-du-Bord-de-l'Eau, magistrat Ti, dit-il avec un large sourire. Je suis le capitaine Siou. Je vous en prie, prenez place !

Le juge le regarda avec attention. Il avait un visage rond et intelligent, une petite moustache noire et une barbiche toute raide et noire comme du jais. Impossible de le situer.

Tout en faisant signe à son hôte de s'asseoir, le capitaine enchaîna :

— Vous étiez bien trop occupé pour faire attention à moi il y a deux ans ! C'était à Han-yuan, lorsque vous enquêtiez sur un fameux meurtre. Je faisais partie de la suite de l'inquisiteur impérial, voyez-vous.

Et il ajouta en se tournant vers son second :

— Vous pouvez vous retirer, Liou ! Je m'occuperai moi-même du thé.

Le juge Ti esquissa un sourire en repensant à l'affaire criminelle de Han-yuan[1]. Il déposa son épée sur une tablette murale et s'assit.

— Je suppose que vous m'avez reconnu sur le quai ?

— Vous étiez à côté de notre cher maître Calebasse. Je n'ai pas voulu vous aborder tout de suite, car vous aviez l'air de préférer voyager incognito. Je pensais bien que vous viendriez vous faire enregistrer ici, Excellence, c'est pourquoi j'ai demandé à mon ordonnance de guetter votre arrivée. Vous êtes en mission spéciale, j'imagine, Excellence ? Voyageant tout seul...

Le capitaine laissa sa phrase en suspens, versa le thé et s'installa derrière son bureau.

— Oh non ! J'ai été convoqué à la préfecture il y a dix jours pour aider le préfet à régler une affaire de contrebande qui s'était déroulée dans mon district. Cela nous a beaucoup occupés, et le préfet m'a

donné l'autorisation de rentrer sans me presser à Pou-yang. Nous avions le projet de rester deux jours dans votre ville. Mais en arrivant ce matin à Kouan-ti-miao, le chef du village nous a demandé si nous pouvions aider les paysans à traquer les sangliers qui saccagent les récoltes. Ma Jong et Tsiao Taï étant d'excellents chasseurs, je leur ai permis de rester pendant que je continuais ma route. Nous sommes convenus de nous retrouver ici, après-demain. J'ai l'intention de me reposer en attendant, peut-être d'aller à la pêche, que sais-je... Dans le plus strict anonymat, bien entendu !

— Mais c'est une très bonne idée ! Au fait, dites-moi, où avez-vous déniché cette calebasse ?

— C'est un souvenir que le chef du village m'a prié d'accepter. Ils arrivent à faire pousser des calebasses particulièrement grosses à Kouan-ti-miao. Voilà pourquoi maître Calebasse m'a pris pour un médecin !

Le capitaine regarda son hôte d'un air pensif.

— Effectivement, dit-il lentement, on pourrait fort bien vous prendre pour un médecin, étant donné votre tenue. Après un bref silence, il reprit : maître Calebasse a dû être très déçu d'apprendre que ce n'était nullement votre profession ; il est très ferré sur l'utilisation des herbes médicinales, et il adore en discuter.

— À vrai dire, répondit le juge, un peu embarrassé, je ne l'ai pas détrompé. Cela m'a épargné une longue explication, comprenez-vous. Mais qui est cet homme en réalité ?

— Une espèce de philosophe ; cela fait quatre ou cinq ans qu'il est dans les environs. Il vit en ermite, dans une cabane perdue dans la forêt. Vous reprendrez bien encore un peu de thé, Excellence ?

Le capitaine se gratta le nez, et, après un coup d'œil rapide au juge, poursuivit :

— Eh bien, si vous désirez vraiment vous reposer tranquillement dans notre ville, Excellence, je vous conseille de ne pas abandonner votre personnage de médecin. La Ville-du-Bord-de-l'Eau se trouvant dans une zone d'exception, il y rôde toutes sortes d'agents gouvernementaux, et votre incognito risquerait fort d'être... heu... mal interprété, pour ainsi dire. J'ai été autrefois moi-même agent des services secrets, et je connais leur mentalité !

Le juge tira sur sa moustache. En tant que magistrat de passage, il devrait rendre visite aux dignitaires officiels, vêtu de sa robe de cérémonie et du bonnet de gaze noire aux ailes empesées, qui se trouvaient encore à Kouan-ti-miao, avec toutes ses malles. Il pourrait bien sûr en emprunter, et louer un palanquin officiel, mais c'était exactement le genre de choses auxquelles il voulait échapper pendant quelques jours...

Le capitaine Siou, remarquant son hésitation, reprit aussitôt :

— Laissez-moi faire, Excellence, je vais m'occuper de tout ! Vous avez parfaitement droit à quelques jours de repos. Je suis au courant de la manière dont vous avez brillamment démêlé le mystère du temple bouddhiste. Belle démonstration de perspicacité, Excellence[2] ! Voyons voir... Oui, je connais un médecin retraité à la capitale, Liang Mou, c'est son nom. Bel homme, longue barbe, spécialiste des poumons et du foie.

Le capitaine approcha une feuille de papier, mouilla son pinceau et traça quelques caractères.

— Vous possédez quelques notions de médecine, n'est-ce pas, Excellence ? Parfait ! Puis-je voir vos papiers d'identité ?

Le juge Ti sortit le document de sa botte – et le posa sur le bureau.

— Je ne crois pas que... commença-t-il.

Mais le capitaine était plongé dans la lecture du document.

— On ne pouvait tomber mieux ! s'exclama-t-il en relevant les yeux. La date de naissance correspond, plus ou moins !

Et, frappant sur sa table, il appela son second. Le lieutenant entra aussitôt ; de toute évidence, il attendait derrière la porte. Le capitaine lui remit la note qu'il avait rédigée ainsi que le document d'identité du juge Ti.

— Fabriques-en un nouveau, à ce nom-là, Liou. Hé ! Pas trop neuf !

Le lieutenant s'inclina respectueusement et sortit. Tandis que ses pas s'éloignaient, le capitaine Siou mit les coudes sur le bureau et, les poings sous le menton, il regarda le juge d'un air grave.

— C'est que... j'ai un petit problème, Excellence, dit-il enfin. Le fait que vous soyez ici incognito pourrait vous permettre de m'aider. Cela ne vous prendrait pas beaucoup de temps, et vous me rendriez un service inestimable, Excellence ! Votre rang est nettement plus élevé que le mien, cela va sans dire, mais nos tâches étant les mêmes, si je puis me permettre... Cela m'aiderait infiniment, Excellence ! Je dis toujours que pour porter un regard neuf sur les choses...

— Vous feriez mieux de m'exposer votre problème, l'interrompit sèchement le juge Ti.

Le capitaine se leva et se dirigea vers la grande carte accrochée au mur. De sa place, le juge pouvait voir qu'elle représentait la rive sud du fleuve, avec un plan détaillé de la ville. À l'est se trouvait un carré blanc sur lequel on pouvait lire, écrits en gros caractères : « Palais des Eaux-Vives ».

— Toute la zone d'exception est placée sous l'autorité directe du Palais, dit le capitaine en montrant la carte du doigt. Vous savez, bien entendu, Excellence, que celui-ci est, depuis quatre ans, la résidence d'été de la Troisième Princesse.

— Non, je l'ignorais.

Mais le juge Ti avait déjà entendu parler de la Troisième Princesse. Fille préférée de l'empereur, on la disait d'une extraordinaire beauté. Son père réalisait le moindre de ses désirs, mais apparemment, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, elle n'avait rien d'un enfant gâté ; c'était une jeune femme intelligente et équilibrée, qui portait un intérêt réel aux arts et aux sciences. Nombre de jeunes courtisans en vue avaient été cités comme futurs gendres de l'empereur, mais ce dernier avait toujours différé sa décision. La princesse devait avoir aujourd'hui vingt-cinq ans environ, estima le juge.

Le capitaine Siou poursuivit :

— Trois dignitaires se partagent le pouvoir au Palais : deux civils et un militaire. Le chef des eunuques a la responsabilité de la Troisième Princesse, de ses dames d'honneur et de toutes les femmes de leur suite. Vient ensuite le surintendant du Palais, responsable du reste du personnel, ce qui représente un millier de personnes en tout. Mon supérieur, le colonel Kang, est commandant de la Garde. Il est chargé de la sécurité du Palais et du maintien de l'ordre dans la zone d'exception. Ses bureaux se trouvent au Palais même, et sa tâche l'y retient en permanence. C'est pourquoi il a mis sous mes ordres deux cents soldats de la Garde pour administrer la ville elle-même et la campagne environnante. C'est une petite bourgade bien tranquille car, afin de protéger le Palais des épidémies en tout genre, nous avons interdit les bordels, les prostituées, les théâtres et les mendiants. Les crimes sont rares, dans la mesure où tout délit commis ici est considéré comme crime de lèse-majesté et puni de « mort lente ». Et le criminel le plus endurci ne voudrait pour rien au monde se risquer à être entièrement découpé en lamelles ! Avec un bourreau ordinaire, l'opération dure environ deux ou trois heures, mais il paraît que ceux du Palais parviennent à garder leur victime en vie pendant deux jours...

Le capitaine se frotta le nez d'un air pensif, puis ajouta :

— Ce sont les plus habiles qui soient, bien entendu. Enfin, le résultat est que les bandits, voleurs et petits truands de tout poil fuient cette région comme la peste !

— Votre travail se réduit donc au minimum, Siou. Simple routine administrative, en somme.

— Eh non ! dit le capitaine d'un air sombre en retournant s'asseoir, là vous faites erreur. Ce qui éloigne les petits malfrats est aussi ce qui attire les gros ! Supposez un instant que vous soyez un truand important, environné de nombreux ennemis. Où donc seriez-vous mieux qu'ici pour passer des vacances tranquilles ? Ici, aucun assassin n'oserait jamais s'en prendre à vous. Ou imaginez encore que

vous soyez le chef d'un puissant réseau de contrebande, ou d'une quelconque société secrète. Sur votre propre territoire, vous seriez contraint de vous tenir nuit et jour sur vos gardes pour vous défendre des tueurs envoyés par vos rivaux. Alors qu'ici, vous pouvez déambuler à votre guise sans craindre la moindre agression. Est-ce que vous saisissez à présent mon problème ?

— Pas tout à fait. Puisque tous les nouveaux venus sont enregistrés, pourquoi ne pas renvoyer ces personnages douteux d'où ils viennent ?

— Tout d'abord, expliqua le capitaine en secouant la tête d'un air las, la majorité des voyageurs de passage sont d'honnêtes gens et la plupart des marchands viennent ici pour des raisons commerciales valables. Il nous est matériellement impossible de vérifier les antécédents de chacun. Deuxièmement, une part considérable du revenu des habitants de la ville est précisément assurée par ces hôtes de passage. Si nous leur faisons trop de difficultés, ils éviteront la ville, et nous avons reçu de la capitale l'ordre strict de rester en bons termes avec la population locale. « Gouverner avec bienveillance », telle est la règle que s'est fixée Sa Majesté, vous le savez aussi bien que moi, n'est-ce pas ? C'est une situation très délicate, car personne ne peut prévoir le moment où la présence de ces truands de haut vol nous créera de sérieux ennuis. Et c'est moi qui suis responsable de l'ordre et de la sécurité !

— C'est exact, mais je ne vois toujours pas en quoi cela me concerne.

— Vous pourriez peut-être vous faire une petite idée de la situation, Excellence ! De l'autre côté du comptoir, si je puis m'exprimer ainsi. Un homme d'une aussi grande expérience que vous et aux succès si retentissants en matière d'enquêtes criminelles pourrait...

— D'accord, répondit le juge Ti en l'interrompant d'un geste. Je ne vois aucun inconvénient à me rendre compte par moi-même des problèmes que pose une zone d'exception. Je...

Un petit coup sec fut frappé à la porte, et le lieutenant refit son apparition. Il posa deux feuilles de papier devant son supérieur. L'une était le document d'identité du juge Ti. Mais c'est sur la seconde, légèrement défraîchie et aux bords abîmés, que le capitaine concentra toute son attention.

— Parfait ! s'exclama-t-il avec un large sourire. Véritablement excellent, Liou ! Regardez-moi ça, magistrat !

Siou fit glisser le document vers le juge : c'était un papier d'identité officiel délivré quatre ans auparavant par l'administration métropolitaine et libellé au nom du docteur Liang Mou. La date de naissance était celle du juge, mais il était censé résider dans un des

beaux quartiers de la capitale.

— Vous avez remarqué la date, Excellence ? s'enquit le capitaine en se frottant les mains d'un air satisfait. C'est la date exacte à laquelle l'administration métropolitaine a délivré de nouveaux papiers à tous les citoyens ! Bien joué, Liou !

Sortant un cachet de son tiroir, il l'appliqua sur le coin de la feuille, puis écrivit en travers : « Le présent porteur se rend à la capitale. Autorisé à rester trois jours. » Il ajouta la date et y traça de plusieurs coups de pinceau un paraphe compliqué.

— Voilà, docteur ! Vous avez tout ce qu'il vous faut ! Je garde ici sous clé votre vrai papier d'identité. Il serait regrettable de vous faire prendre muni de deux documents différents ! Je vous conseille de vous installer au Martin-Pêcheur, docteur ; c'est une auberge des plus tranquille, où descendent la plupart des gros bonnets. Et il ajouta précipitamment en se levant : Il va de soi que je me tiens à votre entière disposition, docteur ! À toute heure du jour ou de la nuit !

— Pour ne rien vous cacher, Siou, dit le juge en se levant à son tour, lorsque vous avez fait allusion à votre problème, j'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait du meurtre du caissier du Martin-Pêcheur. L'homme dont vous avez examiné le corps, sur le quai.

— Sale histoire que celle-là ! Mais le gamin s'est fait tuer en dehors de mon territoire, docteur. J'ai tout de suite vu de quoi il s'agissait. Le veilleur de nuit l'a repéré qui quittait la ville une heure environ après minuit, en direction de l'est. Et mes patrouilles n'ont pas trouvé la moindre trace de voleurs ni de bandits de grands chemins dans les parages. Le type s'est fait tuer sur la route des montagnes, et son corps a été jeté dans le fleuve, trois milles plus haut. Il a été découvert dans les herbes, en face de la maison du passeur. Je vais transmettre l'affaire à votre collègue, le magistrat du district voisin, à l'est de la ville. Ainsi que tout ce fatras que l'on a retrouvé dans ses manches.

Il conduisit le juge vers une petite table où il lui montra une carte pliée, un boulier, un paquet de cartes de visite et une ligature de sapèques. Le juge déplia négligemment la carte et l'examina un instant.

— C'est une carte détaillée de la province, remarqua-t-il. La route de la Ville-du-Bord-de-l'Eau au village des Quatre-Lieues, de l'autre côté des montagnes, est marquée en rouge.



LE CAPITAINE SIOU MONTRE AU JUGE TI UNE CARTE DE LA RÉGION

— Exactement ! C'est de toute évidence là que filait ce type, avec les vingt pièces d'argent volées à son patron. Cet aubergiste est un avare notoire, voyez-vous. Il a eu le front de me demander de le dédommager de sa perte ! Prenez donc ce boullier et remettez-le à ce vieux grigou, je vous prie. Il serait bien capable de m'accuser de l'avoir volé !

— Avec plaisir, répondit le juge en glissant l'objet dans sa manche. Mais vous devriez en faire mention dans votre rapport à mon collègue. Cela pourrait avoir un lien avec l'affaire et signifier, par exemple, que le caissier s'appêtait à faire une transaction financière compliquée dans le village où il se rendait.

— Qui dit caissier dit boullier, dit le capitaine en haussant les épaules. Mais je l'indiquerai de toute façon.

Tout en s'attachant son épée dans le dos, le juge demanda :

— Comment savez-vous que le caissier avait l'intention de voler cet argent ?

— Le vieux Wei a affirmé que le gamin l'avait pris dans la caisse. Et vous pouvez lui faire confiance pour savoir, à une sapèque près, combien elle contenait ! Il s'occupe bien de son auberge, mais c'est un sacré vieux grincheux. Les gens disent que sa femme a eu tort de partir, mais ils ne la blâment pas trop. Elle a disparu il y a quinze jours, vous savez. Bon, eh bien, je vous suis très reconnaissant de bien vouloir me faire part de votre point de vue sur la situation, Excellence. Mais que cela ne vous empêche pas d'aller à la pêche ! Il y a de la perche, fameuse, et de la truite aussi.

Le capitaine reconduisit cérémonieusement le juge jusqu'au rez-de-chaussée, où le corpulent lieutenant Liou lui ouvrit la porte. Il pleuvait à verse à présent.

— Sale temps, n'est-ce pas ? Heureusement pour vous, le Martin-Pêcheur n'est qu'à quelques pas, sur votre droite. Bonne nuit !

UN RICHE NÉGOCIANT SE MONTRE UN PEU TROP CURIEUX. Le JUGE TI PARLE DE PÊCHE AVEC UNE SÉDUISANTE FILLETTE.

LE JUGE Ti MARCHA d'un pas alerte, tout en maintenant le morceau d'étoffe huilée au-dessus de sa tête pour se protéger de la pluie. La grand-rue était déserte ; l'heure du riz du soir approchait. Un sourire aux lèvres, il se dit que le capitaine Siou n'avait pas sa langue dans sa poche. Son histoire d'individus indésirables avait tout l'air d'être de la poudre aux yeux ; et pourtant le meurtre du caissier ne l'intéressait pas. Il devait donc y avoir une autre raison à son désir de le voir rester incognito à la Ville-du-Bord-de-l'Eau. Et une raison extrêmement valable, pour qu'il se donne autant de mal pour lui procurer une nouvelle identité. Ce Siou était un type perspicace et observateur : il l'avait tout de suite repéré sur le quai, malgré sa mise peu présentable.

Soudain, le juge Ti s'arrêta, indifférent à la pluie battante. Sur le quai, le capitaine lui avait paru plutôt mince, alors que Siou était plutôt corpulent. Et sur le quai encore, il n'avait fait qu'entrevoir le visage du militaire, à demi dissimulé par son foulard. Le juge fronça les sourcils. Le lieutenant l'avait habilement fait monter au premier étage par la petite porte, et personne ne l'avait vu entrer ou sortir de chez le capitaine. Et voilà qu'il se retrouvait dans une ville qu'il ne connaissait pas, muni de faux papiers d'identité ! L'espace d'un instant, il eut l'impression qu'il allait lui arriver de graves ennuis.

Puis il haussa les épaules d'un air fataliste. S'il y avait quelque chose de louche, il s'en apercevrait bien assez tôt.

Une grande lanterne portant l'inscription « Auberge du Martin-Pêcheur » se balançait sous le portique, entre deux piliers. De l'autre côté de la rue, il y en avait une encore plus grande, annonçant fièrement : « Auberge des Neuf-Nuages ». Après une seconde d'hésitation, il s'avança sous l'auvent de la première, puis, secoua son tissu huilé ruisselant d'eau et pénétra dans un hall plongé dans la pénombre, éclairé par un unique chandelier en cuivre qui projetait d'inquiétantes ombres sur les murs.

— Toutes les grandes chambres sont prises, Honorable Voyageur, l'informa le jeune employé, derrière le comptoir de la réception. Mais il nous reste encore une petite chambre sur l'arrière, au premier étage.

— Ça ira, répondit le juge. Puis, tout en notant sur le registre ses nouveaux noms et qualité, il ajouta : Avant de monter dans ma chambre, je désirerais prendre un bain et me changer. Après m'avoir indiqué les bains, vous enverrez quelqu'un chercher mes sacoches chez le forgeron, sur le quai. Au moment où il poussa le registre, il sentit un poids dans sa manche, et en sortit le boulier. Quand je me suis présenté au quartier général, on m'a demandé de vous rapporter cela. C'est le boulier du caissier d'ici, dont on a repêché le corps dans le fleuve.

L'employé le remercia et glissa l'objet dans un tiroir du comptoir.

— Quand le patron a vu notre pauvre Taï sur le quai, dit-il d'un ton sarcastique, il a tout de suite cru que cette chose était le paquet renfermant ses vingt pièces d'argent. C'est bien fait pour ce vieil avare ! Je vais vous conduire, docteur, ajouta-t-il en regardant furtivement le haut paravent en lattis derrière lequel un homme était assis, penché sur son bureau.

Les bains se trouvaient à l'arrière de l'auberge ; les vestiaires étaient déserts, mais les tas de vêtements qui jonchaient le sol et les voix rauques que l'on entendait derrière les portes coulissantes en bambou témoignaient de la présence d'autres clients. Le juge Ti ôta ses bottes de cheval, et accrocha son épée, son bonnet mouillé et sa calebasse sur le porte-manteau. Puis il sortit de sa manche le portefeuille broché où il serrait son argent et ses papiers, et le cacha dans son bonnet ; enfin, il se déshabilla et ouvrit les portes coulissantes.

Les cris étaient ceux de deux hommes qui s'entraînaient à la boxe au bord d'un grand bassin. Ils s'encourageaient de la voix par des jurons orduriers. Ils étaient tous deux puissamment bâtis et avaient de parfaites mines d'hommes de main professionnels. Ils se turent en apercevant le juge auquel ils jetèrent un regard scrutateur.

— Continuez à boxer, mais fermez vos sales gueules !

L'ordre fut donné d'un ton sec, par un homme corpulent, d'âge moyen, assis sur un banc bas, au bord du bassin. Derrière lui, le garçon de service massait vigoureusement ses épaules flasques. Tandis que les deux hommes de main reprenaient leurs exercices, le juge Ti s'accroupit sur le sol carrelé et s'aspergea avec le baquet d'eau chaude. Puis il s'assit sur le banc, attendant son tour pour être frictionné par le garçon de service.

— D'où êtes-vous, monsieur ? lui demanda poliment son corpulent voisin.

— De la capitale. Je m'appelle Liang et je suis médecin.

Il eût été grossier de ne pas répondre courtoisement à un compagnon de bain ; les bains étant, dans une auberge, le seul endroit où les clients pouvaient faire connaissance sans façon.

L'homme examina avec un certain intérêt les bras musclés et la large carrure du juge Ti.

— Vous êtes une publicité ambulante pour vos talents de médecin, docteur ! Je m'appelle Lang Liou et je viens du Sud. Ces deux rustres sont mes commis. Je suis... brrr... Il s'interrompt brusquement, le souffle coupé par le garçon de bains qui venait de l'asperger d'eau froide, et reprit enfin sa respiration. Je suis négociant en soieries et je passe mes vacances ici. Je n'avais pas prévu qu'il ferait aussi mauvais !

Ils échangèrent quelques réflexions profondes sur le climat du Sud, tandis que le préposé frictionnait le juge. Puis celui-ci entra dans le bassin et s'étira voluptueusement dans l'eau chaude.

Après s'être fait sécher, l'homme corpulent dit aux deux athlètes d'un ton cinglant :

— Allez, grouillez-vous !

Ils se séchèrent rapidement et suivirent humblement leur maître au vestiaire.

Le juge Ti trouva que Lang n'avait pas l'air d'un de ces gros truands dont lui avait parlé le capitaine. Ses traits réguliers, son expression hautaine ainsi que sa petite barbiche lui donnaient un certain air de distinction. En outre, les riches marchands ne se déplacent jamais sans leurs gardes du corps. L'eau chaude faisait son effet bienfaisant sur ses membres raides et endoloris, quand le juge réalisa soudain qu'il avait très faim. Il sortit de l'eau et se fit énergiquement frictionner par le garçon de service.

Ses deux sacoches l'attendaient dans un coin du vestiaire. En ouvrant la première pour y prendre une robe propre, il eut un mouvement de recul. Son fidèle assistant Ma Jong, qui lui préparait toujours ses bagages, était un homme méticuleux ; or, visiblement, ces vêtements avaient été rangés sans le moindre soin. Il ouvrit aussitôt la seconde sacoché : ses robes de nuit, ses chaussons de feutre et ses bonnets de rechange étaient bien tous là, mais ce sac également avait été fouillé. Il souleva précipitamment son bonnet, posé sur le portemanteau. Rien ne manquait dans son portefeuille, mais un coin de ses nouveaux papiers d'identité était mouillé.

— Il est bien curieux, ce monsieur Lang Liou, grommela-t-il. Ou peut-être simplement prudent.

Le juge Ti enfila un vêtement de dessous en coton blanc, parfaitement propre, par-dessus lequel il revêtit une robe gris foncé à manches longues. Ses chaussons de feutre reposèrent ses pieds fatigués par les bottes. Laissant sur place aux soins des domestiques ses vêtements mouillés et ses bottes crottées, il se coiffa d'un bonnet carré en gaze noire, aux bords élevés, prit son épée et retourna dans le hall.

L'employé le conduisit au premier étage, à une chambre exigüe,

mais propre, et alluma les bougies sur la table. Puis il assura au juge que son dîner n'allait pas tarder à arriver. Le magistrat ouvrit la fenêtre. La pluie avait cessé ; une lune brillante répandait une lumière argentée sur les toits mouillés de la ville. Il ne put s'empêcher de remarquer combien l'arrière-cour avait l'air négligée et mal entretenue. Au centre, poussait tant bien que mal un petit carré d'arbres rabougris et de buissons enchevêtrés, derrière lequel on avait bâti une remise basse, contre le mur du fond. La porte ouvrant sur le passage derrière l'auberge était entrebâillée. À droite de la cour, se trouvaient les écuries, ce qui lui rappela qu'il devait demander au palefrenier d'aller chercher son cheval le lendemain chez le forgeron. Le brouhaha des commandes braillées et des plats qui s'entrechoquaient, en provenance de l'aile gauche, lui indiqua l'emplacement des cuisines. Dans ce coin de la courette, un poulailler rudimentaire avait été construit ; il s'agissait probablement du passe-temps lucratif de l'un des cuisiniers. Un coup frappé à la porte le fit sursauter en le tirant de sa rêverie.

Heureusement surpris, il vit entrer une svelte jeune fille vêtue d'une longue robe bleue, retenue par une large ceinture cerise, nouée autour de la taille et dont les pans, ornés de pompons traînaient jusqu'à terre. Tandis qu'elle déposait le plateau sur la table, il lui fit remarquer gentiment :

— Je vous ai aperçue sur le quai, mademoiselle. Vous n'auriez pas dû venir, c'était un spectacle horrible.

Elle lui jeta un regard timide, tournant vers lui ses grands yeux pétillants.

— C'est monsieur Wei qui m'a emmenée, docteur. Le capitaine a dit que deux parents devaient identifier officiellement la victime.

— Je vois ! Ainsi vous n'êtes pas qu'une simple servante.

— Non, je suis une cousine éloignée de monsieur Wei, docteur. Il y a six mois, après la mort de mes parents, oncle Wei me prit à son service, pour aider un peu dans l'auberge. Et comme aujourd'hui les domestiques sont dans tous leurs états après ce qui vient d'arriver à notre caissier...

La jeune fille lui versa une tasse de thé tout en retenant sa manche droite de sa main gauche, d'un geste plein de grâce et de naturel. Maintenant que son visage était éclairé par les bougies, le juge s'aperçut que sa beauté n'était pas son unique attrait. Il émanait de toute sa personne un charme subtil, difficile à définir. En s'asseyant, il remarqua d'un ton détaché :

— Vous avez des bains tout à fait charmants et désuets au rez-de-chaussée... J'y ai rencontré un de mes compagnons de séjour, un certain monsieur Lang. Il y a longtemps qu'il est arrivé ?

— Quinze jours seulement, docteur. Mais il vient souvent, car il

possède une boutique de soieries en ville. C'est quelqu'un de très riche, il ne se déplace qu'avec, au bas mot, huit employés et commis. Ils occupent la meilleure aile de l'auberge, au rez-de-chaussée.

Elle disposa les plats et les bols sur la table tandis que le juge saisissait ses baguettes.

— J'ai entendu monsieur Wei dire sur le quai que le malheureux caissier lui avait volé vingt pièces d'argent.

— Si ça se trouve, dit-elle en reniflant, ces pièces n'existent que dans l'imagination de mon oncle, docteur ! Il pensait peut-être que les autorités allaient les lui rendre ! Taï Min n'était pas un voleur, docteur. C'était un gentil garçon tout simple. Pourquoi donc les voleurs l'ont-ils maltraité à ce point ? Taï n'avait jamais beaucoup d'argent sur lui.

— Par dépit, je le crains. Ils s'attendaient évidemment à ce qu'étant caissier il transporte une grosse somme. Vous le connaissiez bien ?

— Oh oui ! Nous allions très souvent pêcher ensemble sur le fleuve. Il est né et a grandi ici, il en connaissait les moindres recoins !

— Vous étiez... euh... très amie avec lui ?

La jeune fille rit légèrement et secoua la tête.

— Taï Min n'appréciait ma compagnie que pour mon habileté à mener un bateau. Sans cela, il se serait à peine aperçu de mon existence, car il était entièrement absorbé par...

Elle se tut brusquement et se mordit la lèvre, puis poursuivit en haussant les épaules :

— Enfin, maintenant que ce pauvre Taï Min est mort, il n'y a pas de mal à ce que je vous le dise : le caissier était fou amoureux de ma tante, vous comprenez !

— De votre tante ? Mais elle était beaucoup plus âgée que lui !

— C'est juste, de dix ans, je crois. Mais il n'y a jamais rien eu entre eux, docteur. Il s'est contenté de l'aimer de loin ! Et elle n'avait strictement rien à faire de lui, car elle est partie avec un autre, comme vous le savez peut-être.

— Vous croyez savoir de qui il s'agit ?

La jeune fille secoua énergiquement sa jolie petite tête.

— Ma tante a conduit cette aventure avec beaucoup de doigté ; pas une seconde je n'ai même imaginé qu'elle pût être infidèle à mon oncle. Quand il nous a appris qu'elle l'avait quitté pour un autre, je n'en ai pas cru mes oreilles. Elle m'avait toujours paru si douce, si gentille... tellement meilleure que mon oncle Wei !

Elle jeta au juge un rapide coup d'œil de sympathie et ajouta avec un fin sourire :

— C'est très agréable de bavarder avec vous, docteur ! Peut-être parce que vous êtes médecin...

La dernière remarque déplut inexplicablement au juge. Il lui posa la première question qui lui passa par la tête :

— Je suppose qu'étant donné l'admiration du caissier pour votre tante, sa disparition avec un autre homme a dû le bouleverser profondément ?

— Non, non, pas du tout. Il n'était absolument pas triste, répondit-elle en lissant pensivement ses beaux cheveux. C'est plutôt bizarre, quand on y songe.

— Êtes-vous vraiment sûre ? insista le juge Ti, les yeux écarquillés par la stupéfaction. Ces longues liaisons platoniques affectent généralement beaucoup plus profondément un homme qu'une aventure brève mais passionnée.

— Absolument sûre ! Une fois, je l'ai même surpris à chanter tout en faisant ses comptes.

Le juge prit une bouchée de petits légumes salés, qu'il mâcha lentement. Madame Wei avait bel et bien berné sa jeune nièce. Le caissier était son amant, aucun doute là-dessus. Elle s'était rendue seule au village, de l'autre côté des montagnes, marqué en rouge sur la carte que l'on avait trouvée sur le cadavre de Taï Min. Le couple était convenu de se retrouver quelques semaines plus tard, mais en chemin des bandits avaient attaqué et tué le jeune homme, et maintenant, sa maîtresse devait être en train de l'attendre, en vain. Il allait faire part de ces éléments au capitaine Siou, qui les transmettrait au magistrat du district voisin. Tout le monde tenait pour acquis que Taï Min avait bien été assassiné par des voleurs, mais les choses n'étaient peut-être pas aussi simples.

— Pardon ? Vous disiez ?

— Je vous demandais si vous étiez venu voir un malade, docteur.

— Non, non, je suis en vacances, tout simplement. J'avais envie d'aller un peu à la pêche ; il faudra que vous m'indiquiez les bons coins, à l'occasion.

— Je ferai mieux que ça ! Je peux vous y conduire moi-même en barque. Aujourd'hui, il faut que je donne un coup de main aux servantes, mais demain, je serai libre.

— C'est très gentil de votre part. Attendons de voir le temps qu'il fera. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Fougère, docteur.

— Eh bien, Fougère, il ne faut pas que je vous empêche de faire votre travail. Je vous remercie mille fois !

Le juge mangea avec appétit. Une fois son dîner terminé, il but une tasse de thé fort, puis se carra confortablement dans son fauteuil.

Il se sentait détendu et de bonne humeur. Dans la chambre du dessous, quelqu'un jouait d'un instrument à cordes. La joyeuse mélodie faisait étrangement ressortir le silence du reste de l'auberge.

Le juge prêta un instant l'oreille aux harmonieux accords : l'air lui sembla vaguement familier. Quand la musique cessa, il se leva.

Il décida d'attribuer ses inquiétudes au sujet des intentions du capitaine Siou à sa fatigue après sa longue chevauchée dans la forêt. Après tout, il se pouvait fort bien que le capitaine fût réellement intéressé par le point de vue d'un observateur étranger sur la situation locale. Et quant à l'astucieuse confection de sa nouvelle identité, il savait bien que les agents des services secrets adoraient ce genre de manigances. Ce n'est pas cela qui allait l'empêcher d'être lui-même ! Un sourire aux lèvres, il se leva et se dirigea vers la tablette murale. Après avoir ouvert la boîte laquée qui contenait son nécessaire à écrire, il choisit une feuille de papier rouge qu'il plia et coupa en six longs morceaux. Puis il humecta son pinceau et écrivit sur chacune de ces cartes de visite improvisées : « Docteur Liang Mou ». Il les glissa dans sa manche, prit son épée et sa calebasse, et quitta sa chambre. Il se sentait tout à fait d'humeur à faire un petit tour en ville.

Dans le hall, monsieur Wei s'entretenait à voix basse avec l'employé de la réception. L'aubergiste se porta promptement au-devant du juge et, après l'avoir salué bien bas, lui dit d'une voix rauque :

— Permettez-moi de me présenter, docteur : Wei Cheng, propriétaire de cette auberge. Un messenger vient tout juste de vous demander, docteur. Comme il n'a pas donné son nom, je l'ai prié d'aller vous attendre dehors. J'allais justement envoyer mon employé vous prévenir.

Le juge sourit intérieurement. Ce devait être un message du capitaine Siou. Reconnaisant ses bottes parmi les autres chaussures près de la porte, il les enfila et sortit. Un homme de haute taille, en veste noire et pantalon large de même couleur, les bras croisés sur la poitrine, était adossé à un pilier. Sa veste et son bonnet rond étaient bordés de rouge.

— Je suis le docteur Liang. De quoi s'agit-il ?

— Un malade désire vous voir, docteur, répondit l'homme d'un ton sec. Là-bas, dans le palanquin...

Pensant que le message du capitaine devait être particulièrement secret, le juge suivit l'homme jusqu'au grand palanquin aux rideaux noirs, stationné un peu plus bas. Les six porteurs qui attendaient adossés au mur se levèrent aussitôt. Ils portaient la même livrée que leur chef. Le juge Ti écarta le rideau de la portière et resta pétrifié, le souffle coupé. Une jeune femme lui faisait face, enveloppée dans un long manteau noir à capuchon qui faisait ressortir la pâleur d'un visage avenant quoique altier.

— Je... Il faut que vous sachiez que je ne soigne pas les femmes, murmura le juge. Je vous conseille donc de consulter...

— Montez, je vais vous expliquer, l'interrompit-elle en se poussant pour lui faire une place.

À peine le juge était-il installé sur l'étroite banquette que la portière fut fermée de l'extérieur. Les porteurs hissèrent alors les brancards sur leurs robustes épaules et partirent au petit trot.

LE DOCTEUR LIANG EST APPELÉ EN CONSULTATION. À CETTE OCCASION LE JUGE TI DÉCOUVRE LE PALAIS DES EAUX-VIVES.

— QUE SIGNIFIE TOUT CELA ? demanda froidement le juge.

— Cela signifie que ma mère désire vous voir, repartit la jeune fille. Son nom est Hortensia et elle est la première dame d'honneur de Son Altesse.

— Votre mère est malade ?

— Attendez que nous soyons dans la forêt.

Le juge décida d'attendre d'en savoir davantage sur sa mystérieuse mission avant de remettre à sa place cette jeune effrontée. Les porteurs ralentissaient l'allure ; dehors, on n'entendait plus aucun bruit.

Au bout d'un quart d'heure environ, la jeune femme tira brusquement le rideau de la fenêtre. Ils avançaient sur la route forestière, bordée de grands pins. Alors, elle ôta sa capuche d'un geste désinvolte, découvrant des cheveux coiffés simplement mais avec élégance, retenus par un peigne en filigrane d'or. Son petit nez légèrement retroussé lui donnait un air mutin au possible. Se tournant vers le juge, elle lui dit d'un ton toujours aussi péremptoire :

— Je vous préviens tout de suite que j'ignore absolument de quoi il retourne ! J'obéis aux ordres, un point c'est tout. Par conséquent, il est inutile de m'importuner avec vos questions.

Fouillant à tâtons sous la banquette, elle en sortit une boîte plate en parchemin laqué de rouge, du genre de celles qu'utilisent les médecins pour y serrer leurs ordonnances. Elle la posa sur ses genoux et reprit :

— Vous trouverez dans cette boîte un paquet d'ordonnances vierges, une douzaine de cartes de visite à votre nom et...

— Je vous remercie, mais j'ai déjà les miennes, trancha le juge.

— Peu importe ! Il y a également des emplâtres et six sachets contenant une petite poudre totalement inoffensive. Êtes-vous déjà allé à Wan-hsiang, c'est à quatre-vingts milles en amont ?

— J'y suis passé rapidement une fois.

— Parfait. Derrière le temple du dieu de la guerre vit l'honorable Kuo, ancien secrétaire des archives du Palais. Il vous connaît de la capitale, et vous a fait venir la semaine dernière parce qu'il avait de

l'asthme. À présent, vous êtes sur le chemin du retour vers la capitale. Vous vous souviendrez de tout cela ?

— J'essaierai, répliqua le juge sans aménité.

— L'honorable Kuo a écrit à ma mère que vous étiez de passage dans la région, c'est pourquoi elle vous a appelé en consultation. Elle a de l'asthme, elle aussi, et a eu une grave crise hier.

La jeune femme lui jeta un coup d'œil et lui demanda, contrariée :

— Pourquoi avez-vous une épée ? Cela va faire mauvais effet ; glissez-la sous la banquette !

Le juge Ti détacha son épée. Il savait que les étrangers au Palais n'avaient pas le droit d'y pénétrer armés.

Après avoir traversé la forêt silencieuse pendant un bon moment, la route s'élargit. Ils passèrent sous la double arche de pierre d'un portail massif, puis franchirent un large pont de marbre aux balustres savamment sculptés. De l'autre côté des douves apparut la porte à double battant du Palais des Eaux-Vives. La jeune femme referma le rideau de la fenêtre. Le juge entendit des ordres retentir, et le palanquin s'immobilisa brusquement. Le chef des porteurs échangea quelques mots à voix basse avec les sentinelles ; puis ils gravirent une volée de marches. Le cliquetis des verrous et des chaînes signala aux passagers l'ouverture de la porte. D'autres ordres retentirent encore, puis le palanquin avança de quelques pas avant d'être enfin déposé à terre. Au même moment, les rideaux de la portière s'ouvrirent. La vive clarté du jour éblouit un instant le juge. Quand il rouvrit les yeux, il distingua le visage d'un soldat de la Garde qui se découpait dans l'encadrement de la fenêtre. Derrière lui se tenaient six gardes en armures étincelantes, l'épée à la main. Le sergent s'adressa à la jeune fille d'un ton sec :

— Pour vous, mademoiselle, il n'y a bien sûr pas de problème. Et au juge : Vos nom, qualité et le but de votre visite !

— Je suis le docteur Liang Mou, appelé par dame Hortensia, première dame d'honneur de son Altesse impériale.

— Descendez, je vous prie !

Deux gardes fouillèrent rapidement le juge d'une main experte. Ils inspectèrent jusqu'à ses bottes d'où ils sortirent ses papiers d'identité, que le sergent examina.

— Parfait. Vous les reprendrez en partant, docteur. La mallette du docteur, s'il vous plaît, mademoiselle !

Le sergent ouvrit la boîte plate et en dérangea le contenu de son gros index. Puis il la rendit au juge et tendit la main vers laalebasse. Il la déboucha, la secoua pour s'assurer qu'elle ne contenait pas de petit poignard, puis la restitua à son propriétaire :

— Vous allez à présent prendre place dans la chaise à porteur du Palais.

Il donna un ordre, et quatre porteurs en splendide livrée de soie approchèrent, avançant une élégante litière aux brancards dorés et aux rideaux brochés. Une fois le juge et la jeune femme à l'intérieur, elle fut délicatement soulevée et déplacée sans bruit à travers la cour pavée de marbre, le sergent ouvrant la marche. La vaste cour était brillamment illuminée par d'innombrables petites lanternes de soie, haut perchées sur des hampes laquées de rouge. Une douzaine de gardes en armure, portant des arbalètes et des carquois remplis de longues flèches, étaient là, désœuvrés. La cour suivante était silencieuse ; les silhouettes de courtisans en longues robes bleues flottantes disparaissaient derrière les lourdes colonnes qui bordaient les galeries extérieures. Le juge Ti montra du doigt les pièces d'eau où croissaient d'innombrables lotus et les canaux où murmurait une eau vive.

— Toute cette eau vient du fleuve, je suppose ?

— D'où le nom de Palais des Eaux-Vives, répartit la jeune femme.

Postées devant une porte à double battant en treillis doré, deux sentinelles armées de longues hallebardes arrêterent la litière. Le sergent exposa le motif de la visite, puis s'éloigna tandis que les sentinelles refermaient les rideaux en les attachant de l'extérieur, plongeant de nouveau les deux occupants dans l'obscurité.

— Les étrangers n'ont pas le droit de voir la disposition intérieure du Palais, daigna expliquer la jeune personne.

Le juge se souvint alors que, sur la carte accrochée dans le bureau du capitaine Siou, le Palais des Eaux-Vives était représenté par un carré blanc. Les autorités ne laissaient rien au hasard en matière de sécurité. Il essaya de deviner le trajet suivi, mais perdit bientôt le compte des tours et détours, des marches montées et descendues. Enfin, la litière fut déposée à terre. Un géant en armure, coiffé d'un heaume pointu orné de longues plumes multicolores, leur ordonna de descendre. Son collègue, aussi colossal que lui, frappa à la lourde porte en fer ciselé d'un coup de la garde de son sabre. L'espace d'un instant, le juge eut le temps d'apercevoir une cour pavée, entourée d'un haut mur peint en pourpre éclatant ; puis les portes de fer s'ouvrirent toutes grandes et un gros homme leur fit signe d'entrer. Il portait une longue robe de brocart et une coiffe conique en laque noire. Son visage rond et placide, au large nez épaté, était parfaitement glabre. Après avoir fait un petit signe de tête familier à la jeune fille, le gros eunuque s'adressa au juge d'une voix haut perchée :

— Son Excellence le chef des eunuques désire vous voir avant que vous ne franchissiez le Pont-Doré, docteur.

— Ma mère est au plus mal, s'empressa de préciser la jeune femme. Le docteur doit la voir immédiatement, car...

— Les ordres de Son Excellence sont formels, lui répondit

calmement l'homme à la face de lune. Vous allez gentiment attendre ici, mademoiselle. Suivez-moi, Honorable Docteur, ajouta-t-il en pénétrant dans un long passage silencieux.

LE JUGE TI DISSERTE DE L'UNIVERSALITÉ DE LA CRÉATION AVEC LE CHEF DES EUNUQUES. UN FAUX MÉDECIN DÉCOUVRE QU'UNE FEMME PEUT EN CACHER UNE AUTRE.

LE JUGE TI, INQUIET, comprit qu'il devait prendre une décision en moins d'une minute, le temps que durerait le trajet jusqu'à la porte en laque dorée, au bout du passage.

Jusqu'alors, l'irrégularité de la situation ne l'avait guère concerné, car la personne qui l'avait fait venir de cette manière peu conventionnelle devait être quelqu'un d'important qui connaissait sa véritable identité, dont l'avait dûment avertie le rusé capitaine Siou. En outre, cette personne désirait maintenir secret le motif réel de sa visite et serait tenue pour responsable de son entrée au Palais par des moyens frauduleux. Mais, de toute évidence, son répondant inconnu avait compté sans l'intervention du chef des eunuques. Au cours de l'entretien à venir, le juge devrait soit mentir à l'un des plus hauts fonctionnaires impériaux – ce qui allait à l'encontre de ses plus fermes principes concernant ses devoirs envers l'État –, soit dire la vérité – ce qui pouvait avoir des conséquences imprévisibles. La vérité pouvait faire du tort à une bonne cause, mais elle pouvait également mettre en échec une intrigue malfaisante. Le juge fit un effort pour se ressaisir. Si un courtisan corrompu ou un fonctionnaire dépravé tentait de se servir de lui dans un but malhonnête, cela voudrait alors dire qu'il avait de quelque manière failli à l'idéal d'honnêteté et de justice dont il avait fait sa règle de conduite, et méritait par là même la mort ignominieuse qui l'attendait, si l'on découvrait sa véritable identité. Cette pensée lui redonna confiance en lui. Tandis que l'eunuque obèse frappait à la porte, le juge Ti sortit de sa manche une des cartes de visite rouges qu'il avait préparées à l'auberge du Martin-Pêcheur.

Il s'agenouilla sur le seuil, présentant respectueusement la carte de visite de ses deux mains tendues au-dessus de sa tête baissée. Quelqu'un la prit, et il entendit de brefs chuchotements, puis une voix tenue où pointait l'exaspération :

— Mais oui, mais oui, je suis au courant ! Montrez-moi votre visage, docteur Liang !

En se relevant, le juge découvrit avec étonnement qu'au lieu du somptueux cabinet de travail auquel il s'attendait, il se trouvait dans

ce qui semblait être l'élégante bibliothèque d'un lettré aux goûts raffinés. À droite et à gauche, s'élevaient de hauts rayonnages chargés de livres aux reliures dorées et de rouleaux manuscrits ; au fond, une grande fenêtre donnait sur un ravissant jardin où s'épanouissait une étonnante variété de fleurs parmi des rochers aux formes pittoresques. Sur le large appui de la fenêtre, étaient alignés des bols de fine porcelaine peinte, contenant des orchidées dont le subtil parfum se répandait dans la pièce paisible. Un vieillard voûté était assis dans un énorme fauteuil en ébène sculptée, près du bureau en bois de rose. Il était enveloppé dans une ample robe de brocart empesé aux reflets chatoyants, qui tombait de ses frêles épaules comme une tente. Le visage olivâtre, agrémenté d'une fine moustache et d'une petite barbiche, paraissait menu et hâve sous la haute tiare, somptueusement rehaussée de fils d'or et de bijoux étincelants. Derrière le fauteuil se tenait un homme de forte stature, aux larges épaules, entièrement vêtu de noir. D'un air impassible, il faisait glisser une cordelette de soie rouge entre ses gros doigts poilus. Pendant un moment, le vieillard considéra le juge d'un regard vide de toute expression, les yeux mi-clos sous leurs paupières tombantes.

— Levez-vous et approchez ! dit-il enfin.

Le juge se releva prestement et avança de trois pas. Il s'inclina profondément, glissa les mains dans ses larges manches et attendit que le chef des eunuques lui adressât la parole. Le souffle d'une respiration pénible lui indiqua la présence du gros eunuque à ses côtés.

— Pour quelle raison dame Hortensia a-t-elle bien pu faire appel à vous ? demanda le vieillard d'un ton maussade. Nous disposons ici de quatre excellents médecins.

— L'humble personne qui se tient devant vous, répondit respectueusement le juge Ti, n'aurait jamais l'impudence de se comparer aux grands médecins attachés au Palais. Mais, cependant, il se trouve que, par le plus grand des hasards, j'ai réussi à soulager l'honorable Kuo qui souffrait de maux similaires. Dans son infinie bonté, l'honorable Kuo a dû donner à dame Hortensia une idée des plus exagérée du misérable talent de mon insignifiante personne.

— Je vois...

Le chef des eunuques frotta lentement son menton osseux, examinant le juge d'un air contrarié.

— Laissez-nous seuls ! ordonna-t-il d'un ton sec en relevant brusquement la tête.

L'homme en noir se dirigea vers la porte, suivi du gros eunuque. Tandis que le lourd battant se refermait derrière eux, le vieillard se leva péniblement de son fauteuil. N'étaient ses épaules voûtées, il aurait été presque aussi grand que le juge.

— Je voudrais vous montrer mes fleurs. Venez ! dit-il au juge

d'une voix lasse en se dirigeant à petits pas vers la fenêtre. Cette orchidée blanche est d'une espèce très rare, très difficile à cultiver. Elle a un parfum particulièrement délicat et indéfinissable.

Tandis que le juge se penchait sur la fleur, le vieil eunuque poursuivait :

— J'en prends soin moi-même tous les jours. Donner et perpétuer la vie, docteur, n'est pas entièrement refusé aux personnes de ma condition.

— Le processus de la création est effectivement universel, Votre Excellence, répondit le juge en se redressant. Ceux qui pensent qu'il est l'apanage de l'homme sont de bien grands sots.

— C'est un véritable plaisir de pouvoir converser ainsi en tête à tête avec un homme intelligent, remarqua le vieillard avec mélancolie. Il y a trop d'yeux et d'oreilles dans ce Palais, docteur. Beaucoup trop... Puis, une vague lueur de timidité traversa son regard tandis qu'il ajoutait : Dites-moi, docteur, pourquoi avez-vous choisi cette profession ?

Le juge réfléchit un moment avant de répondre. La question pouvait être interprétée de deux manières différentes. Il décida de jouer serré.

— Nos anciens sages disent, Excellence, que la maladie et la souffrance ne sont que des déviations de la Voie Universelle. J'ai estimé qu'il vaudrait la peine d'essayer de faire reprendre à ces déviations leur cours naturel.

— Vous avez pu constater que l'échec était aussi fréquent que la réussite.

— Je me suis résigné aux limites qui sont celles des capacités humaines, Excellence.

— C'est ce qu'il convient de faire, docteur, c'est tout à fait cela.

Le vieillard frappa dans ses mains et annonça au gros eunuque qui entraînait dans la pièce :

— Le docteur Liang est autorisé à traverser le Pont-Doré.

Puis il ajouta d'un ton morne à l'adresse du juge :

— J'espère qu'une seule et unique visite suffira. La santé de dame Hortensia nous préoccupe au plus haut point, mais nous ne pouvons tolérer ces allées et venues constantes d'éléments étrangers au Palais. Au revoir, docteur.

Le juge s'inclina très bas tandis que le chef des eunuques retournait à son bureau et se penchait sur ses papiers.

Le gros eunuque reconduisit le juge au bout du passage où l'attendait toujours la jeune femme, à qui il dit d'un ton onctueux :

— Vous avez l'autorisation de conduire le docteur, mademoiselle. Elle se détourna et partit sans daigner répondre.

Le long passage se terminait par une porte en forme de lune

gardée par deux sentinelles de haute taille qui, sur un signe du gros eunuque, l'ouvrirent et laissèrent passer le trio dans un joli jardin d'arbres en fleurs, arrangé avec un goût exquis et traversé en son milieu par un étroit canal. Un pont de marbre de trois pieds de large à peine, à la rambarde incrustée d'or savamment sculptée, le franchissait. De l'autre côté, s'élevait un imposant mur peint en pourpre, percé d'une unique porte, et derrière lequel on apercevait le faite des toits recourbés, couverts de tuiles jaunes. L'eunuque s'arrêta au pied du pont.

— Je vous attendrai ici, docteur ! dit-il.

— Attends jusqu'à ce que tu aies fondu complètement, crétin ! répliqua la jeune femme du tac au tac. Mais ne t'avise surtout pas de poser le bout de ton sale orteil de poulet sur le pont !

Tandis qu'elle faisait traverser le juge, celui-ci comprit qu'il pénétrait à présent dans la zone strictement interdite, la résidence de la Troisième Princesse.

Deux dames de sa suite les firent entrer dans une cour spacieuse où quelques jeunes femmes musardaient sous des saules doucement bercés par le vent. Lorsque cet essaim de beautés aperçut les nouveaux arrivants, ce ne furent que chuchotements excités de toutes parts, et mouvements désordonnés des petites têtes ornées de bijoux qui brillaient sous la lune. Le juge Ti se laissa docilement conduire par son guide qui le fit passer par une porte latérale dans un jardin de bambous, puis sous la véranda attenante. Une grave matrone préparait le thé. S'inclinant devant la jeune fille, elle lui murmura :

— Madame vient d'avoir une horrible quinte de toux.

La jeune femme hocha la tête et fit entrer le juge dans une chambre à coucher luxueusement meublée. Tandis qu'elle tirait le verrou derrière elle, le juge Ti regarda avec curiosité la gigantesque couche qui occupait la majeure partie du mur du fond, devant laquelle avait été avancé, contre les courtines de brocart, un haut tabouret muni d'un petit coussin.

— Le docteur Liang est arrivé, mère, annonça la jeune femme.

Les rideaux du lit s'écartèrent imperceptiblement et une petite main ridée apparut. Un bracelet de pur jade blanc, taillé en forme de dragon, s'enroulait autour du frêle poignet. La jeune fille plaça la main sur le coussin puis alla attendre devant la porte fermée.

Le juge Ti déposa sa mallette sur le tabouret et prit le pouls de la malade du bout de l'index. (Quand ils soignent une patiente de haut rang, les médecins n'ont le droit de voir que sa main, et il leur faut établir leur diagnostic en se fondant exclusivement sur le pouls.) Soudain, la femme dissimulée derrière les courtines lui chuchota dans un souffle :

— Passez par le panneau, à la gauche du lit, vite !

Stupéfait, le juge lui lâcha le poignet et contourna le lit. Dans la boiserie sombre, à la tête de la couche, se dessinaient trois hauts panneaux. À peine eut-il appuyé sur le panneau le plus proche du lit qu'il s'ouvrit sans le moindre bruit. Le juge pénétra dans une antichambre, éclairée par une lampe à pied de soie blanche. Une jeune femme était assise sous la lampe, au bord d'une couche en ébène massive. Elle lisait un livre. Le juge tomba aussitôt à genoux en reconnaissant le jaune impérial du brocart de la veste à longues manches. Le couple était seul dans la pièce silencieuse où l'on n'entendait que le faible crépitement d'un bâton de santal qui se consumait dans un antique brûle-parfum de bronze, devant la couche. La fumée bleutée diffusait dans la pièce une fragrance délicate.

La dame leva les yeux de son livre et dit d'une voix claire et mélodieuse :

— Levez-vous, Ti. Le temps nous est compté ; je vous autorise à vous abstenir de toute cérémonie superflue.

Elle posa son livre broché sur la couche et examina le juge de ses grands yeux où se lisait un trouble certain. Il poussa un profond soupir : c'était assurément une des plus jolies femmes qu'il ait jamais vues. Son visage diaphane formait un ovale parfait, encadré par la masse brillante de ses cheveux relevés en une coiffure compliquée et retenus par deux longues épingles à tête de jade d'un vert translucide. De minces sourcils aux courbes délicates rehaussaient la pâleur de son beau front et une petite bouche rouge cerise se découpait sous un nez finement dessiné. Une grande dignité émanait de toute sa personne, en même temps que l'aisance naturelle d'une personnalité chaleureuse et dépourvue d'affectation.

— Je vous ai fait venir, Ti, reprit-elle, car on m'a dit que vous étiez d'une extrême perspicacité dans votre métier, ainsi que notre loyal serviteur. J'ai procédé de la sorte parce que l'enquête dont je vais vous charger doit être tenue secrète. Il y a deux jours, aux environs de minuit, je me trouvais dans le pavillon construit sur le mur d'enceinte qui surplombe le fleuve, seule.

La Troisième Princesse regarda d'un air désespéré le papier argenté de la haute fenêtre en lattis.

— Une belle lune brillait dans le ciel, reprit-elle, comme ce soir, et je suis allée à la fenêtre pour jouir du paysage. Mais j'ai d'abord ôté mon collier et l'ai posé sur la table à thé, juste à gauche de l'entrée. Ce collier, Ti, est un trésor impérial. Il est constitué de quatre-vingt-quatre perles fines, d'une taille exceptionnelle et parfaitement identiques. Père l'offrit à ma mère et, à sa mort, il m'a été remis.

La Troisième Princesse se tut un instant. Les yeux baissés sur ses longues mains blanches jointes entre ses genoux, elle poursuivit son récit :



LA TROISIÈME PRINCESSE REÇOIT LE JUGE TI

— J'ai enlevé mon collier parce qu'un jour il m'est arrivé de perdre une boucle d'oreille en me penchant à cette même fenêtre. Je ne sais plus combien de temps j'y suis restée, absorbée dans la douce contemplation du fleuve. Quand enfin je me retournai vers l'intérieur de la pièce, le collier avait disparu.

Levant ses beaux yeux aux longs cils noirs, elle regarda le juge bien en face.

— J'ai ordonné aux autorités du Palais de procéder aussitôt à une fouille minutieuse, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des bâtiments. Jusqu'à présent, ils n'ont pas découvert le moindre indice. Et après-demain, je dois regagner la capitale ; il m'est indispensable d'avoir retrouvé le collier d'ici là, car père désire que je le porte en toutes circonstances. Je crois que je... non, je suis persuadée que le

vol a été commis de l'extérieur, par un étranger au Palais, Ti. Il a fallu qu'il vienne en barque, escalade le mur et s'empare du collier alors que j'étais à la fenêtre, le dos tourné. Les déplacements de chacun dans cette partie de mon Palais ont été vérifiés avec le plus grand soin. C'est pourquoi je suis sûre que le voleur est étranger au Palais, et c'est pourquoi je vous charge de l'enquête, Ti.

« Vous allez vous mettre en quête de ce collier dans le secret le plus absolu ; personne, que ce soit à l'intérieur comme à l'extérieur du Palais, ne saura que je vous ai confié cette mission. Mais dès que vous l'aurez découvert, vous abandonnerez votre incognito, accomplirez ici même les devoirs de votre charge et me restituerez publiquement le collier. Défaites l'ourlet de votre col, Ti.

Tandis que le juge décousait minutieusement le revers droit de son col, la jeune femme sortit de sa manche une feuille de papier soigneusement pliée. Quand elle se leva pour la glisser dans la doublure de la robe, ses cheveux frôlèrent le visage du juge, étourdi une fraction de seconde par leur subtil parfum.

— Le papier que je viens de vous remettre, reprit-elle en s'asseyant, vous permettra de vous introduire librement au Palais, sans que quiconque puisse jamais s'y opposer. Vous me le rendrez en même temps que mon collier.

Elle ajouta en souriant de la manière la plus gracieuse qui soit :

— Mon bonheur est entre vos mains, Ti.

Puis elle renvoya le magistrat d'un signe de tête avant de se replonger dans la lecture de son livre.

UN COLLIER DE PERLES PEUT FAIRE LE BONHEUR D'une PRINCESSE. LE JUGE TI EST CONTRAINT À UNE PROMENADE EN FORÊT.

LE JUGE TI S'INCLINA profondément et regagna la chambre de la dame d'honneur. Le panneau se referma doucement derrière lui. La main de dame Hortensia reposait toujours sur le petit coussin de brocart. Au moment où il lui reprenait le poignet, un coup sec fut frappé à la porte. La jeune fille tira le verrou sans un bruit et introduisit deux suivantes. La première portait un plateau garni d'un nécessaire à écrire, et la seconde un panier de bambou contenant une robe de nuit fraîche.

Le juge lâcha le poignet fuselé, ouvrit son étui et y prit une ordonnance. Après avoir fait approcher d'un geste la première suivante, il choisit un pinceau sur le plateau et nota rapidement sa prescription : une petite dose d'éphédrine et un calmant.

— Faites préparer tout de suite ces remèdes, dit-il à la fille de dame Hortensia. Je pense que la malade s'en trouvera grandement soulagée.

Il referma la boîte d'un claquement sec et se dirigea vers la porte. La jeune fille lui refit traverser la cour en silence, et le quitta au pont sans même un salut. De l'autre côté, le gros eunuque l'attendait.

— Vous n'avez pas été long, docteur, lui dit-il avec satisfaction, avant de le reconduire, en passant par les labyrinthiques corridors de la résidence du chef des eunuques, jusqu'à l'entrée principale où l'attendait une litière, prête à partir.

S'adossant confortablement au dossier capitonné, le juge Ti repensa au stupéfiant entretien qu'il venait d'avoir. La princesse s'était contentée de lui faire part des faits, et rien de plus. De toute évidence, l'origine de cet étonnant vol était étroitement liée à des sujets délicats qu'elle ne pouvait ou ne voulait expliquer en détail. Mais il avait le sentiment que ce qu'elle lui avait caché était bien plus important que les faits eux-mêmes. Elle était convaincue que le vol avait été commis par quelqu'un d'étranger au Palais, mais le voleur avait très certainement bénéficié d'une complicité à l'intérieur du Palais. Il fallait bien qu'il sût à l'avance que la princesse se trouverait dans le pavillon à cette heure précise, et qu'il ait été informé de quelque

manière qu'elle avait ôté son collier de perles et l'avait posé sur la petite table. Seul un individu l'observant d'un endroit propice dans cette partie du Palais avait pu la surprendre et faire signe au voleur posté sous le pavillon, dans une petite embarcation.

Le juge fronça les sourcils. À première vue, ce plan paraissait risqué et inutilement compliqué. Quand bien même la princesse aurait effectivement eu l'habitude de se tenir à la fenêtre de son pavillon à cette heure avancée de la nuit, elle était sans doute la plupart du temps accompagnée d'une ou de plusieurs dames d'honneur. Et les instigateurs du vol auraient pu difficilement faire en sorte qu'une embarcation fût amarrée sous le pavillon toutes les nuits de lune ! Il fallait tenir compte du fait que les remparts étaient surveillés jour et nuit par des gardes et qu'un bateau placé là ne leur échapperait pas. Plus il y pensait, moins cela lui plaisait. Toute cette histoire était vraiment tirée par les cheveux ! La seule chose qui était claire, c'était la raison pour laquelle la Troisième Princesse avait fait appel à lui : elle soupçonnait une personne bien précise de son entourage, et elle avait donc besoin d'un investigateur sans le moindre lien avec le Palais, dont personne ne pourrait deviner qu'il était chargé de retrouver le collier. D'où son insistance pour que le plus grand secret soit gardé. Il était dommage qu'elle ne lui ait pas donné une idée générale de la configuration de la partie du Palais qu'elle occupait. Il fallait tout d'abord qu'il inspectât le mur du nord, à partir du fleuve, et étudiât la situation du pavillon et de ses environs.

Le juge poussa un soupir. Eh bien, il n'avait plus aucun besoin de s'inquiéter d'être entré clandestinement au Palais, ni d'avoir menti au chef des eunuques : le document dissimulé dans la doublure de son col ferait la preuve qu'il agissait sur l'ordre exprès de la Troisième Princesse. En outre, il n'avait plus à s'inquiéter des intentions du capitaine Siou. Ce rusé personnage avait été probablement mis au courant du vol, certainement par son chef, le colonel Kang, qui, en tant que commandant de la Garde impériale, avait dû prendre part aux recherches. Et Siou l'avait recommandé à son supérieur comme la personne tout indiquée pour mener en secret une enquête solitaire. Il grimaça un sourire. Le lascar l'avait bel et bien roulé dans la farine !

La litière s'abaissa et le rideau de la portière fut tiré. Il se trouvait dans la cour où, avec la fille de dame Hortensia, il avait changé de palanquin.

— Suivez-moi, lui ordonna un lieutenant de la Garde d'un ton bourru. J'ai ordre de vous conduire auprès de Son Excellence le surintendant.

Le juge se mordit la lèvre. S'il était découvert à présent, il trahirait la confiance de la Troisième Princesse avant même d'avoir pu commencer l'enquête dont il était chargé. Il fut introduit dans une

vaste salle. Derrière le bureau luxueusement orné, surchargé de dossiers, se tenait un homme mince, au visage austère, dont l'air ascétique était accusé par une moustache grise et une fine barbiche. Sa coiffe brune, aux deux ailes empesées, était bordée d'or et une robe de brocart brun tombait de ses larges épaules. Il semblait absorbé par la lecture d'un document posé devant lui. Un majestueux dignitaire vêtu de la robe bleue et du bonnet de conseiller lisait par-dessus son épaule, debout derrière le fauteuil. Une douzaine de fonctionnaires étaient rassemblés devant le bureau du surintendant, les uns tenant des boîtes d'archives, les autres d'épais dossiers. Au moment où le juge baissa la tête et leva ses mains jointes en un salut respectueux, il sentit leurs yeux rivés sur son dos.

— Le docteur Liang est là, Excellence, annonça le lieutenant.

Le surintendant leva la tête. Tandis qu'il se carrait dans son fauteuil, le juge jeta un rapide coup d'œil au document que le haut fonctionnaire et son conseiller étudiaient avec tant d'attention. Son cœur se serra : c'étaient ses propres papiers d'identité. Fixant le juge de ses petits yeux perçants, le surintendant demanda d'une voix sèche et métallique :

— Comment se porte dame Hortensia ?

— Je lui ai prescrit un remède, Excellence. Je pense que madame ne tardera pas à se remettre.

— Où la consultation a-t-elle eu lieu ?

— Je suppose que c'était dans la chambre de madame, Excellence. Sa fille était présente, ainsi que deux dames d'honneur.

— Je vois. J'espère que votre remède se révélera efficace, docteur. Avant tout, dans son propre intérêt, naturellement, mais aussi dans le vôtre. Puisque vous êtes chargé de la soigner, vous êtes dorénavant responsable d'elle, docteur. Puis il ajouta en faisant glisser vers le juge le papier d'identité : Vous ne pourrez quitter la Ville-du-Bord-de-l'Eau qu'avec mon autorisation. Vous pouvez disposer.

Le lieutenant reconduisit le juge Ti. Au milieu de la cour, le militaire s'arrêta brusquement et salua : un officier de très haute taille, en armure dorée et portant le heaume à plumet des colonels de la Garde, passa en faisant claquer ses bottes ferrées sur les dalles de marbre. Le juge n'eut que le temps d'apercevoir son beau visage pâle, à la moustache noire et à la barbiche taillée.

— Était-ce le colonel Kang ? demanda-t-il au lieutenant.

— Oui docteur, répondit le soldat en conduisant le juge jusqu'à l'avant-cour où l'attendait le palanquin qui l'avait amené de l'auberge. Il y monta et passa ainsi sous la porte monumentale.

Une fois franchi le large pont de marbre enjambant les douves, le juge tira le rideau de la fenêtre, afin de laisser l'air vespéral rafraîchir son visage en feu. Quel soulagement que ses faux papiers n'aient pas

été mis en doute ! Mais comment interpréter l'attitude soupçonneuse qui avait été tout d'abord celle du chef des eunuques puis, à l'instant, celle du surintendant ? Ces hauts fonctionnaires se comportaient-ils toujours de manière aussi hostile envers les étrangers en visite au Palais ? Ou bien étaient-ils mêlés au vol du collier ? Non, il se laissait emporter par son imagination ! Il était évidemment hors de question que de hauts dignitaires de la Cour impériale s'abaissent à tolérer un vol ! L'argent ne signifiait rien pour eux, pourquoi risqueraient-ils... Le juge se redressa brusquement. Serait-il envisageable que le collier fût l'enjeu de quelque sombre intrigue de la Cour, de quelque subtile lutte de pouvoir entre des factions opposées ? Cela expliquerait la raison pour laquelle la princesse avait tenu secret à tous le but de sa visite, y compris à ses deux serviteurs les plus proches, le chef des eunuques et le surintendant. D'autre part, si l'un des deux, ou les deux, était impliqué dans le vol du collier et soupçonnait qu'il avait rencontré la princesse pour être mis au courant du larcin, pourquoi l'avaient-ils laissé repartir sans un interrogatoire serré ? Il y avait une réponse évidente à cette question : ils ne l'avaient laissé repartir que pour la bonne raison qu'ils n'osaient s'opposer ouvertement à la princesse. Ils projetaient de l'éliminer hors du Palais, d'une façon qui puisse passer pour un accident. Le juge glissa la main sous la banquette : son épée avait disparu !

Au moment où il faisait cette découverte désagréable, le palanquin fut déposé à terre. Un homme en noir ouvrit le rideau de la portière.

— Veuillez descendre ici, docteur. En suivant cette route, vous serez en ville d'ici quelques minutes.

Ce n'était pas l'homme qui était venu le chercher. Le juge Ti descendit et inspecta rapidement les alentours. Il se trouvait, semblait-il, au milieu de la forêt de pins. Les porteurs le regardaient d'un air impassible.

— Puisque nous sommes si près de la ville, dit-il sèchement au chef des porteurs, vous feriez mieux de me reconduire directement à mon auberge. Je suis fatigué.

Le juge s'apprêtait à remonter dans le palanquin quand le chef des porteurs le retint par le bras.

— Je suis désolé, Honorable Docteur, j'ai des ordres.

Les porteurs soulevèrent le palanquin jusqu'à leurs épaules, lui firent faire rapidement demi-tour et, leur chef fermant la marche, partirent par où ils étaient venus, abandonnant le juge seul dans le silence de la forêt.

LE JUGE TI FAIT UNE HEUREUSE RENCONTRE. DES BÉQUILLES HABILEMENT UTILISÉES LE TIRENT D'un MAUVAIS PAS.

Le juge Ti resta planté là un bon moment, tiraillant pensivement ses longs favoris. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour sortir de ce mauvais pas, si ce n'était de quitter la route et d'essayer de se perdre dans les bois. Mais cela ne lui serait pas d'un grand secours non plus, car s'il avait des assassins à ses trousses, ce seraient des individus choisis pour leur connaissance du terrain et, à l'heure qu'il était, ils étaient sûrement déjà embusqués dans la forêt. Il décida d'essayer tout d'abord de savoir si ses craintes étaient fondées ou non. Il y avait une petite chance que les porteurs aient agi sur ordre de dame Hortensia qui, pour une raison quelconque, ne voulait pas qu'on le voie revenir en ville dans le palanquin impérial. Et le sergent en faction à la grille avait dû inspecter le palanquin, trouver son épée sous la banquette et la lui confisquer. Il devait absolument la récupérer, car il s'agissait d'une lame exceptionnelle qu'un grand forgeron avait battue il y avait très longtemps de cela, et qui était conservée dans sa famille depuis des générations. Il glissa sa trousse de médecin dans sa robe et se mit lentement en marche dans l'ombre des arbres, le long de la route. Il était inutile de servir de cible à un archer ambitieux.

Il s'arrêta plusieurs fois pour écouter. Personne ne semblait le suivre, mais il n'entendait non plus rien qui puisse lui indiquer la proximité de la ville. À un détour du chemin, il perçut un bruit étrange, comme une sorte d'ébrouement.

Il plongea prestement dans le taillis et tendit de nouveau l'oreille. Des brindilles craquèrent un peu plus loin. Écartant tout doucement les branchages, il se fraya un chemin à travers les buissons et découvrit une grande silhouette sombre au milieu des pins : un vieil âne paissait tranquillement l'herbe rase.

En approchant, le juge découvrit une paire de béquilles posées contre le tronc d'un arbre gigantesque, au bord de la route. À l'ombre de ses branches, maître Calebasse était assis sur une grosse pierre moussue. Il portait toujours sa vieille robe brune toute rapiécée, mais ses cheveux étaient relevés en chignon sur le sommet du crâne et recouverts d'un petit morceau de tissu noir, selon la coiffure traditionnelle des ermites taoïstes. Sa calebasse reposait à ses pieds. Le

vieillard leva la tête :

— Vous vous promenez à une heure bien tardive, docteur !

— J'avais envie de faire un tour pour me rafraîchir les idées, mais j'ai dû me perdre.

— Qu'avez-vous fait de votre épée ?

— On m'a dit que je n'avais rien à craindre par ici, et qu'il était inutile d'être armé.

— Je pensais que vous aviez appris à ne pas croire tout ce que l'on dit. En tant que médecin, j'entends.

Le vieillard chercha ses béquilles à tâtons derrière lui.

— Parfait, je vous servirai encore une fois de guide... Allons-y, vous n'aurez aucun mal à suivre cette vieille bête.

Il attacha la calebasse à sa ceinture et grimpa sur son âne. Le juge Ti se sentit soulagé. En compagnie d'un personnage aussi connu que maître Calebasse, l'ennemi ne se risquerait pas à une attaque ouverte. Après quelques instants de marche, il dit en souriant légèrement :

— Vous savez que vous m'avez presque fait peur quand je vous ai rencontré cet après-midi dans les bois, de l'autre côté de la ville ! J'avais mal aux yeux, et on n'y voyait pas bien clair. L'espace d'une seconde, j'ai cru voir mon double en face de moi.

Maître Calebasse remit son âne au pas.

— Ne plaisantez pas avec les choses sérieuses, dit-il d'un ton de reproche. Personne n'est unique ; chacun de nous est un mélange de plusieurs individus. Mais nous préférons oublier les composantes qui nous plaisent le moins. Si l'une d'elles vous échappe et que vous la rencontrez, vous la prenez pour un fantôme, docteur. Et un fantôme redoutable, qui plus est !



DEUXIÈME RENCONTRE AVEC MAÎTRE CALEBASSE

Le vieux moine se tut et prêta l'oreille.

— En parlant de fantômes, ne pensez-vous pas que nous sommes suivis ?

Le juge Ti entendit lui aussi à présent quelque chose remuer dans les broussailles. Saisissant prestement l'une des béquilles, il chuchota :

— Si nous sommes attaqués, sauvez-vous vite ! Je me débrouillerai tout seul ; je sais me battre au bâton, ne vous en faites pas !

— Je ne m'en fais absolument pas, car personne ne peut me porter atteinte. Je ne suis qu'une coquille vide, docteur. Et depuis longtemps !

Trois hommes surgirent sur la route. Ils portaient des vestes et des pantalons grossiers, et leurs cheveux étaient retenus par un bout de chiffon rouge. Ils étaient tous trois armés d'épées, et deux d'entre eux brandissaient de courtes piques. Tandis que l'un d'eux saisissait les

rênes de l'âne, un autre, la pique levée, cria au juge :

— Bouge pas, salopard !

Le juge Ti s'apprêtait à lancer la béquille en avant quand il sentit soudain une horrible douleur au bas du dos.

— Fais pas ça, sale chien ! grogna une voix derrière lui.

— Reposez ma béquille, docteur, dit maître Calebasse. J'ai besoin des deux.

— Qu'est-ce qu'on va faire du vieux, patron ? demanda l'individu à la pique.

L'homme qui se trouvait derrière le juge jura.

— Emmène-le aussi, finit-il par dire. Il a pas de chance.

Le juge sentit de nouveau la pointe de l'épée lui piquer le dos.

— Avance, toi !

Le juge estima qu'il ne pouvait rien entreprendre pour le moment. Les malfrats étaient des tueurs à gages et non de simples brigands, et il était certain de pouvoir manipuler les gens de leur espèce. Il avança en se contentant de dire :

— J'espère que nous ne tomberons pas sur une patrouille... C'est pour vous que je dis ça !

Derrière lui, l'homme pouffa de rire.

— Les soldats ont autre chose à faire pour l'instant, espèce d'imbécile !

Les tueurs conduisirent leurs prisonniers par un étroit sentier. L'un d'eux tenait par les rênes l'âne de maître Calebasse, un second suivait avec une pique, et les deux autres fermaient la marche, derrière le juge Ti.

Le sentier débouchait sur une clairière. Parmi les arbres se dessina un long bâtiment en brique. Ils se dirigèrent vers un second bâtiment qui avait tout l'air d'un entrepôt abandonné. L'homme de tête lâcha les brides de l'âne, ouvrit la porte d'un coup de pied et entra. Un rai de lumière apparut bientôt.

— Amusez-vous !

L'un des hommes poussa le juge à l'intérieur, de la pointe de l'épée. L'entrepôt était vide, à l'exception de quelques ballots empilés les uns sur les autres dans un coin et d'un banc de bois placé devant des piliers, vers la droite. La lumière provenait d'une chandelle allumée dans une niche du mur. Le juge se retourna et fit face au chef des brigands. C'était un gros homme, aussi grand que lui, aux traits épais, portant un collier de barbe drue. Il était armé d'une longue épée. Les deux autres, l'un portant une pique et le second une épée, étaient de solides gaillards aux mines patibulaires. Le juge s'avança lentement vers le centre de la pièce, guettant la moindre occasion de s'emparer de l'arme de l'un de ses ravisseurs. Mais visiblement, il ne s'agissait pas de novices, car ils se tenaient toujours à bonne distance,

prêts à faire usage de leurs armes.

Maître Calebasse entra à son tour en boitant, suivi du second porteur de pique. Le vieillard se dirigea droit vers le banc, où il s'assit. Bloquant ses deux béquilles entre les genoux, il dit au juge d'un ton enjoué :

— Prenez donc place, docteur ! Autant vous installer tout à votre aise !

Le juge s'assit. En faisant mine d'abandonner la partie, il trouverait peut-être une meilleure occasion de surprendre ses ennemis. Le chef se tenait devant le juge et maître Calebasse ; les deux autres avaient pris position aux deux extrémités du banc ; le quatrième, l'épée dégainée, était debout derrière le juge. Tout en tâtant la pointe de son épée avec son pouce, le chef barbu déclara avec un grand sérieux :

— Mes amis et moi-même tenons à vous faire savoir que nous n'avons rien contre vous deux. Nous exécutons ce pour quoi on nous paie, car c'est notre seul moyen de subsistance.

Le juge comprit que c'était là leur arrêt de mort : les petits malfrats de cette engeance étaient superstitieux ; ils prononçaient toujours cette phrase avant d'exécuter leur victime, pour que son fantôme ne vienne pas les hanter plus tard et leur porter malheur.

— Nous vous comprenons fort bien, répondit calmement maître Calebasse. Puis, levant une de ses béquilles, il la brandit d'une main tremblante à la face du chef. Ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle ils ont choisi une sale brute comme toi pour faire ce boulot !

— Tu vas la boucler, vieux débris ! s'écria le barbu fou de rage, en marchant sur maître Calebasse. Je vais commencer par te...

À ce moment précis, la béquille cessa brusquement de trembloter ; elle s'élança en avant et son extrémité s'enfonça profondément dans l'œil gauche du barbu. Poussant un hurlement déchirant, il laissa tomber son épée que le juge Ti ramassa en un plongeon, tandis que l'homme, debout derrière lui, lui éraflait l'épaule de son arme. En un clin d'œil, le juge était debout. Se retournant prestement, il enfonça son épée dans la poitrine de l'autre, qui s'apprêtait à assommer maître Calebasse par-derrière. Retirant la lame du corps de son ennemi terrassé, il aperçut du coin de l'œil le barbu qui se ruait sur le vieux moine en jurant affreusement. Le juge Ti n'eut que le temps d'apercevoir en un éclair la béquille fendre l'air une fois encore avant de s'écraser au creux de l'estomac du colosse, car il lui fallut bondir lestement de côté pour éviter le coup que l'autre spadassin allait lui assener sur le crâne. Il ne restait plus qu'un porteur de pique. Il leva son arme pour l'envoyer à la tête du juge, mais au même moment, maître Calebasse lui fit un redoutable croche-pied

avec la crosse de sa béquille. Il s'effondra au sol, lâchant sa pique que le vieillard rapprocha de lui d'un habile mouvement de sa béquille. Le géant barbu se roulait par terre en se tenant l'estomac et en faisant d'étranges gargouillis.

Le juge se rendit compte que son ennemi était une fine lame. Il devait s'appliquer sérieusement pour contrer les assauts précis de l'homme. L'épée qu'il utilisait était loin d'être aussi équilibrée que la sienne, l'extraordinaire Dragon-de-Pluie, mais dès qu'il l'eut bien en main, il repoussa son assaillant de manière à pouvoir surveiller en même temps les deux autres bandits. Pour l'instant, il devait avant tout se concentrer sur son propre agresseur car ce dernier exécutait une série de feintes adroites auxquelles il mêlait quelques bottes redoutables.

Quand le juge eut repris l'avantage, il jeta un coup d'œil vers maître Calebasse. Le vieillard était toujours assis sur le banc, mais il avait cette fois une épée à la main. Il paraît les coups de ses assaillants avec une adresse fabuleuse. Le géant barbu titubait, essayant de se retenir au mur. L'adversaire du juge ne fut pas long à mettre à profit cet instant d'inattention. Il pénétra la garde du magistrat en lui portant un violent coup à la poitrine. Avant qu'il ait pu l'esquiver, la pointe de l'épée lui toucha l'avant-bras. Elle aurait dû le blesser au côté, mais l'étui de cuir que le juge avait glissé sous sa robe avait dévié le coup et lui avait sauvé la vie.

L'épée en avant, le juge recula, et, après une série de feintes rapides, il réussit à reprendre l'offensive. Mais il perdait son sang et le souffle commençait à lui manquer ; il y avait si longtemps qu'il ne s'était livré à ce genre d'exercice ! Il lui fallait en finir au plus vite avec son adversaire.

Rapide comme l'éclair, il fit passer son épée de sa main droite à sa main gauche. Comme tous les excellents bretteurs, il était ambidextre. Momentanément troublé par le nouvel angle d'attaque, son adversaire découvrit sa garde, tandis que le juge lui enfonçait l'épée dans la gorge. Laissant l'homme s'écrouler, le juge Ti se précipita à la rescousse de maître Calebasse, criant à son assaillant de se retourner et de se défendre : il resta médusé par le spectacle qui s'offrait à lui.

L'homme sautait comme un fou tout autour du vieillard assis sur son banc, l'assaillant de toutes parts de coups fulgurants, tandis que maître Calebasse, adossé à un pilier, paraît chaque botte avec la plus grande précision, détendu, sans la moindre précipitation. Que l'attaque fût portée à sa tête ou à ses pieds, l'épée du vieillard se trouvait toujours là où il fallait, au bon moment. Tout à coup, il baissa son arme, en en tenant la poignée à deux mains. Alors que son adversaire se fendait, il releva sa lame, bloquant la garde contre le

banc, entre ses genoux. L'homme ne put rien faire : il tomba en avant, l'épée du vieillard enfoncée profondément au creux de l'estomac.

Le juge se retourna : le barbu se dirigeait vers lui, une lueur de folie brillant dans son unique œil. Il avait ramassé une pique et tentait à présent d'en porter un coup fatal à la tête du juge. Ce dernier esquiva et lui plongeait l'épée dans la poitrine. Alors que le chef barbu s'écroulait, le juge se pencha sur lui et hurla :

— Qui t'a envoyé ?

Le géant regarda le juge d'un gros œil affolé. Ses lèvres minces se contractèrent affreusement.

— C'est à... au... commença-t-il.

Un filet de sang lui coula de la bouche, son corps colossal fut soulevé de tremblements convulsifs, puis s'immobilisa. Le juge Ti se releva alors ; essuyant son visage ruisselant de sueur, il se tourna vers maître Calebasse et lui dit, tout essoufflé :

— Je vous sais gré de votre initiative judicieuse. En mettant le chef hors d'état de nuire, vous nous avez sauvé la vie !

Maître Calebasse jeta l'épée dans un coin.

— Je déteste les armes, affirma-t-il.

— Mais vous les maniez avec une adresse hors du commun ! Vous avez paré les coups de votre adversaire avec une précision telle que l'on aurait dit que les pointes de vos épées étaient aimantées !

— Je vous ai dit que je n'étais qu'une coquille vide, répliqua le vieillard avec humeur. Étant vide, la plénitude de mon adversaire me remplit automatiquement. Je deviens lui, et donc je fais exactement tout ce qu'il fait. Se battre avec moi, c'est se battre avec son reflet dans un miroir. Et c'est aussi absurde ! Approchez donc ; votre bras saigne. Quel spectacle affligeant qu'un médecin mal en point !

Le vieil homme déchira un morceau de la robe du géant. Après avoir adroitement bandé le bras du juge, il déclara :

— Nous ferions bien d'aller jeter un coup d'œil au-dehors, docteur. Pour voir où nous sommes, et aussi pour savoir si nos sinistres compagnons n'attendent personne !

Le juge sortit, l'épée à la main. L'âne paissait paisiblement dans la clairière, blafard au clair de lune. Il n'y avait personne en vue. Après avoir inspecté l'autre bâtiment, le juge découvrit deux autres entrepôts et, après le dernier, il se retrouva au bord du fleuve. Ils étaient donc à l'extrémité de la partie est du quai. Mettant son épée en bandoulière, il revint sur ses pas.

Juste avant d'entrer dans l'entrepôt, son regard se posa sur une inscription, au-dessus de la porte :

Il se lissa la barbe d'un air songeur. Son compagnon de bain possédait également une boutique de soieries en ville. Lang n'étant pas un nom très répandu, l'entrepôt devait certainement appartenir à ce monsieur un peu trop curieux. Maître Calebasse sortit en s'appuyant sur ses béquilles.

— Nous sommes au bout du quai, lui apprit le juge Ti. Le lieu est désert...

— Je rentre chez moi, docteur. Je me sens fatigué.

— Pourriez-vous passer chez le forgeron, au coin du marché aux poissons ? Demandez-lui de m'envoyer quelqu'un avec mon cheval. Je vais jeter un dernier coup d'œil aux cadavres de ces hommes avant d'aller rendre compte de cette agression au quartier général.

— Parfait. Si par hasard ils désirent mon témoignage, ils savent où me trouver.

Sur ces mots, le vieillard grimpa sur son âne et s'éloigna.

Le juge Ti entra dans le bâtiment. L'odeur âcre du sang et la vue des quatre corps l'indisposèrent soudain. Avant de les fouiller, il alla regarder de plus près les ballots déposés dans le coin. Il en perça un de la pointe de son épée ; il contenait bien de la soie. Puis son regard fut attiré par des taches sombres sur le banc où il était assis avec maître Calebasse. On aurait bien dit du sang, et les taches avaient l'air récentes. Il découvrit sous le banc quelques cordelettes, sur lesquelles il restait encore des traces de sang séché. Il se dirigea ensuite vers les cadavres et entreprit de les fouiller. Il ne trouva sur eux que quelques sapèques. Approchant la chandelle de leurs visages, il leur trouva plutôt l'air de voyous des villes que de bandits de grands chemins. Des tueurs professionnels, efficaces et probablement bien payés. Mais par qui ? Retirant la chandelle, il se souvint du papier que lui avait donné la princesse. Le saisissant entre l'index et le majeur, il le fit glisser de la doublure de son col, le déplia à la lueur de la bougie et retint son souffle : sous le sceau personnel de l'empereur, il était écrit de la main du chancelier que le porteur était temporairement nommé Inquisiteur impérial, investi des pleins pouvoirs exécutifs. La date de naissance et le nom du juge Ti étaient ajoutés d'une élégante écriture féminine. En bas, avait été apposé le sceau du président du Grand Conseil et, dans un coin, celui de la Troisième Princesse.

Il replia soigneusement le document, et le remit dans la doublure de son vêtement. Le fait que l'empereur ait confié à sa fille un mandat en blanc d'une telle importance était la meilleure preuve de sa confiance illimitée et de son affection pour elle. Il était également la preuve qu'il y avait beaucoup plus en jeu que le simple vol d'un trésor impérial. Le juge sortit de l'entrepôt, s'assit sur une souche d'arbre et se mit à réfléchir.

UN CAPITAINE DE LA GARDE BRÛLE DE SE RENDRE UTILE.
UNE COQUETTE ABANDONNE SA GARDE-ROBE EN MÊME TEMPS
QUE SON MARI.

LE HENNISSEMENT D'UN CHEVAL tira le juge Ti de sa rêverie. Quand le palefrenier eut mis pied à terre, il lui donna un pourboire, monta en selle et rentra en ville en longeant les quais.

Au marché aux poissons, une foule s'affairait autour des éventaires. Il saisit au passage quelques bribes de conversations : un incendie avait éclaté quelque part.

Une douzaine de gardes à cheval étaient rassemblés devant le quartier général de la Garde, tous munis de lampes-tempête maculées de suie. Le juge Ti donna son cheval à tenir à une sentinelle et demanda à voir le lieutenant Liou. Un soldat le fit monter jusqu'au cabinet du capitaine Siou. Il était assis à son bureau, en grande conversation avec son lieutenant, mais sauta littéralement de son fauteuil en voyant entrer le juge et l'accueillit chaleureusement :

— Ravi de vous voir, Excellence ! La nuit a été très agitée. Le toit du grenier municipal a pris feu, personne ne sait comment. Mais mes hommes en sont rapidement venus à bout. Asseyez-vous donc, je vous prie ! Vous pouvez disposer, Liou.

Le juge Ti se laissa pesamment tomber dans le fauteuil.

— Je désire des renseignements sur l'un de mes voisins à l'Auberge du Martin-Pêcheur, dit-il abruptement. Un nommé Lang Liou.

— Alors comme ça, vous vous êtes déjà mis au travail ! Je vous en suis infiniment reconnaissant ! Eh bien, monsieur Lang représente exactement le genre de lascar susceptible de nous attirer des ennuis. Il dirige toutes les maisons closes et les tripots du sud de la province, voyez-vous. Il a fondé une espèce de société secrète, la Société bleue. Lang possède également une importante fabrique de soieries, toujours dans le Sud, mais ce n'est qu'une façade respectable. En général, il ne s'écarte pas de la légalité, et paie très ponctuellement ses impôts. Jusqu'à une date très récente, il avait des problèmes avec une société rivale, la Société rouge, qui, elle, a le contrôle des jeux et de la prostitution dans la province voisine.

Le capitaine se frotta le nez.

— J'ai entendu dire que monsieur Lang a rencontré il y a dix jours les représentants des Rouges, ici même, et qu'ils sont tombés d'accord sur une sorte de trêve. Monsieur Lang a dû décider de prolonger son séjour ici, histoire de voir comment se passait cette trêve ! La rapidité avec laquelle vous l'avez repéré est absolument remarquable !

— C'est plutôt lui qui m'a repéré ! rétorqua le juge.

Et le magistrat raconta à Siou sa rencontre avec Lang, dans les bains de l'auberge, puis lui décrivit l'agression de la forêt, prétendant qu'il était parti s'y promener et y avait rencontré maître Calebasse.

— C'était une agression parfaitement bien organisée, conclut-il. L'incendie du grenier avait pour but d'occuper vos hommes à l'autre bout de la ville.

— Juste Ciel ! Les coquins ! Vous me voyez infiniment navré de cet incident, Noble Juge. Et en plein dans mon secteur, en plus ! Je n'aime pas ça du tout !

— Moi non plus, repartit le juge d'un ton sec. Au début, nous nous trouvions entièrement à leur merci, mais maître Calebasse a retourné la situation. Un homme exceptionnel. Que savez-vous de lui ?

— Pas grand-chose, Excellence. Il fait partie du paysage, pour ainsi dire. Tout le monde le connaît, mais personne ne sait d'où il vient. On pense qu'en son jeune âge il était « chevalier des vertes forêts », un de ces hors-la-loi chevaleresques qui volent les riches pour donner aux pauvres. On prétend aussi qu'un jour il a rencontré un ermite taoïste qui vivait dans les montagnes, et qu'il voulut devenir son disciple. Lorsque le vieux moine refusa, maître Calebasse resta assis en tailleur sous un arbre, devant son ermitage, si longtemps que ses jambes s'atrophiaient. C'est alors que le vieil ermite l'initia à tous les mystères de la vie et de la mort.

Le capitaine s'interrompit en se frottant pensivement le menton.

— Oui, les quatre larrons qui vous ont agressés sont probablement des hommes de Lang venus du Sud. Personne d'originaire de la région ne s'en serait pris à maître Calebasse. Avant tout parce que les gens d'ici ont un grand respect pour sa sagesse, ensuite parce qu'ils croient qu'il possède des pouvoirs surnaturels, lui permettant d'enfermer dans sa calebasse l'esprit de quelqu'un. Mais comment ont-ils pu savoir que vous alliez faire cette promenade ?

— Avant de vous répondre, Siou, je voudrais vous poser une question très directe. Au cours de notre discussion de cet après-midi, j'ai eu la nette impression qu'à part les problèmes que peuvent vous poser Lang ou tout autre visiteur indésirable, des choses beaucoup plus importantes vous préoccupaient. Dans la mesure où me voilà impliqué à cause de vous dans une affaire dont j'ignore à peu près tout, j'exige de vous sur l'heure une explication complète.

Le capitaine bondit de son siège et se mit à arpenter la pièce en marmonnant nerveusement :

— Je suis vraiment désolé, Excellence. Mais oui, bien sûr, vous avez entièrement raison... J'aurais dû tout vous raconter sur le moment... Grave erreur que de garder des choses par-devers soi... Je...

— Suffit, maintenant ! Il est tard et je suis fatigué ! Au fait !

— Bien, Excellence. Eh bien, voilà, le colonel Kang est un de mes amis intimes, voyez-vous. Mon meilleur ami, à vrai dire. Nous sommes originaires de la même ville et sommes toujours restés très proches. C'est le colonel qui a obtenu mon transfert de la capitale pour la Ville-du-Bord-de-l'Eau, car il avait besoin auprès de lui de quelqu'un de toute confiance. C'est un type formidable, issu d'une vieille famille de militaires. Excellents guerriers, mais pas d'argent, bien sûr. Et pas la moindre relation à la Cour. En outre, il est quelque peu distant et réservé, et vous pouvez donc imaginer que lorsqu'il fut nommé commandant du Palais des Eaux-Vives, on n'a pas trop apprécié sa nomination, là-bas. Ils préfèrent de loin le genre lèche-botte, accommodant, n'est-ce pas. Il a donc éprouvé toutes sortes de difficultés mais s'en est toujours bien sorti. Toutefois, dernièrement, je l'ai trouvé très abattu. Je l'ai supplié de me dire ce qui le tracassait, mais cette tête de mule m'a seulement appris que cela avait à voir avec le Palais. Et que par-dessus le marché, il devait mener hier une espèce d'enquête – un boulot sacrément scabreux, m'a-t-il dit ; il ne savait pas du tout comment s'y prendre. Il ne pouvait m'en révéler davantage, mais il m'a dit qu'il jouait sa tête ! Vous pouvez imaginer...

— C'est passionnant, mais venez-en au fait !

— Tout de suite, Excellence ! Eh bien, lorsque je vous ai reconnu, j'ai pensé que vous tombiez à point. Vous savez toute l'admiration que je vous porte... J'ai aussi pensé qu'à part m'aider à mettre la main sur tous les escrocs de haut vol du coin, si je parvenais à organiser une petite rencontre entre vous-même et mon colonel, il se pourrait bien qu'il ait envie de vous en apprendre davantage sur cette enquête et que vous, Excellence, étant donné votre fabuleuse expérience, pourriez peut-être...

Le juge Ti le fit taire d'un geste.

— Quand exactement avez-vous appris au colonel que j'étais ici ?

— Quand, dites-vous, Excellence ? Mais je ne vous ai rencontré que cet après-midi ! Je vois le colonel tous les matins, lorsque je vais remettre mon rapport quotidien au Palais. J'avais l'intention de lui parler de vous demain matin !

— Je vois, dit le juge Ti, se carrant confortablement dans son fauteuil et entreprenant de lisser posément ses longs favoris. Siou,

reprit-il au bout d'un instant, je vais vous demander de ne rien dire du tout à votre colonel. Je serais enchanté de faire sa connaissance un de ces jours, mais pas tout de suite. Vous pourriez peut-être lui demander de me faire inviter au Palais avant mon départ. À propos, dans quelle partie du Palais réside la fameuse Troisième Princesse ?

— Dans le bâtiment d'angle nord-est, Excellence. C'est le secteur le plus isolé et le mieux protégé du Palais. Pour y accéder, il faut commencer par traverser les appartements et les bureaux du chef des eunuques. Quelqu'un de compétent, paraît-il. Il a bien besoin de l'être, car vous savez comment ça se passe, Excellence, derrière les murs d'un Palais comme celui-là. Ça grouille d'intrigants !

— J'ai toujours entendu dire que la Troisième Princesse était une femme exceptionnellement intelligente et capable. Ne pourrait-elle mettre un terme à ces luttes intestines ?

— Elle le pourrait très certainement, si elle était au courant de ce qui se passe ! C'est ce qu'il y a de plus difficile pour une princesse, Excellence, savoir ce qui se passe parmi les centaines de personnes vivant dans son propre palais. Elle est cernée de tous côtés par les dames d'honneur, les suivantes, les femmes de chambre, et tout ce que vous voudrez, et chacune d'elles déforme à loisir la moindre nouvelle dans l'espoir de lui plaire. Je rends grâce au Ciel d'avoir à travailler en dehors de ces murs, Excellence !

Le capitaine Siou secoua la tête d'un air préoccupé, puis demanda brusquement :

— Que voulez-vous que je fasse à propos de monsieur Lang, Excellence ? Et des quatre cadavres de l'entrepôt ?

— Pour ce qui est de Lang, rien du tout. Je m'en occuperai personnellement, le moment venu. Quant aux cadavres, chargez quelques hommes de confiance de les déposer à la morgue. Qu'ils disent qu'il s'agit de voleurs de grands chemins, surpris par une patrouille alors qu'ils agressaient un voyageur. Ah, tiens ! à propos de voleurs, j'ai appris quelques détails intéressants en rapport avec le meurtre du caissier. Ce jeune homme était amoureux de la femme de l'aubergiste, et il y a toutes les chances qu'elle se soit rendue au village des Quatre-Lieues, celui que Tai Min avait indiqué sur sa carte. Apparemment, il devait l'y rejoindre, mais il a été attaqué et tué en chemin.

— C'est très intéressant, articula le capitaine. Si c'était là le genre de madame Wei, elle avait peut-être bien un deuxième amant. Et la jalousie est un sérieux mobile de meurtre. Deux de mes hommes doivent partir cette nuit pour cette région. Je vais leur demander de prendre des renseignements sur madame Wei ; il se pourrait qu'elle soit au village des Quatre-Lieues en compagnie du meurtrier de Tai Min ! Tous mes remerciements, Excellence !

Tandis que le juge Ti se levait pour prendre congé de son hôte, le capitaine ajouta :

— Votre agression m'a sincèrement bouleversé, Excellence. Voulez-vous accepter la protection de deux ou trois de mes agents en civil ?

— Non, je vous remercie ; ils me gêneraient plutôt qu'autre chose. Au revoir, Siou. Je vous tiendrai au courant.

Le capitaine, tout penaud, reconduisit lui-même le juge. Il y avait très peu de monde dans la grand-rue, on approchait de minuit. Le juge Ti attacha son cheval à un pilier, devant le Martin-Pêcheur, et entra dans l'auberge. Il n'y avait personne dans le hall, mais il aperçut monsieur Wei, de dos, derrière le paravent ajouré. L'aubergiste était penché sur un grand coffre en cuir posé par terre. Le juge contourna le comptoir et gratta au paravent, faisant sursauter l'aubergiste qui se retourna brusquement.

— Qu'y a-t-il pour votre service, docteur ? demanda-t-il sans enthousiasme.

— Dites à un valet de rentrer mon cheval à l'écurie, monsieur Wei. En revenant de chez mon malade, je suis allé me promener dans la forêt et je me suis égaré.

Wei marmonna quelques mots sur l'heure tardive et se dirigea sans hâte vers la porte de service. Le juge Ti s'aperçut brusquement qu'il était épuisé. Il s'installa dans un fauteuil près du bureau et étira ses jambes raides. Le regard perdu dans la contemplation du motif compliqué du paravent, il passa en revue les surprenants événements de la soirée. Il avait cru en toute logique que sa convocation au Palais était le résultat de l'annonce de son arrivée par le capitaine Siou. Mais ce dernier n'avait pas encore vu le colonel et ne savait rien de la disparition du collier. Quelqu'un d'autre dans la ville avait dû le reconnaître et découvrir son pseudonyme en consultant le registre de l'auberge. Et cet inconnu pouvait entrer directement en relation avec la princesse, car il ne s'était écoulé que trois heures entre son arrivée en ville et son appel au chevet de dame Hortensia. Tout cela était bien mystérieux. Les sons mélodieux d'un instrument à cordes lui parvinrent d'une chambre de l'auberge. Visiblement, le musicien n'avait pas sommeil !

Son regard fut attiré par le coffre grand ouvert, rempli de vêtements féminins. D'autres encore pendaient au dossier de la chaise de monsieur Wei. Par-dessus, il y avait une veste de brocart rouge à manches longues, ornée d'un ravissant motif de fleurs brodé au fil d'or.

L'aubergiste revint en lui disant que le valet allait s'occuper de son cheval.

— Je suis navré de vous déranger à cette heure indue, monsieur

Wei.

Le juge Ti n'avait aucune envie de bouger de son siège ; il poursuivit donc négligemment :

— J'ai remarqué une grande remise en brique, en face des écuries. C'est votre resserre, je suppose ?

L'aubergiste lui jeta un regard mauvais.

— Il n'y a rien de valeur là-dedans ! Rien que des morceaux de meubles cassés, docteur. J'ai du mal à joindre les deux bouts ! Si vous saviez quels sont mes frais...

Il leva du dossier la veste rouge puis la robe, les jeta dans le coffre et s'assit.

— J'ai eu tellement à faire ces derniers temps que je n'ai même pas pu trier les vêtements de ma femme ! Puis il grommela à part lui : J'espère que le prêteur m'en donnera un bon prix ! Ah ça ! Elle a vécu dans le luxe !

— J'ai été désolé d'apprendre vos malheurs domestiques, monsieur Wei. Vous n'avez aucune idée de qui a pu séduire votre épouse ?

— Ça ne m'étonnerait pas que ce soit ce grand chenapan qui a essayé plusieurs fois de se faire embaucher comme portier ! Il habite le district voisin.

— Vous pourriez porter plainte contre lui, vous savez.

— Contre lui ? Ah non merci, monsieur ! Ce type-là a des amis dans les montagnes. Je n'ai aucune envie de me réveiller la gorge tranchée ! Bon débarras, voilà tout ce qu'il y a à dire, monsieur !

Le juge Ti se leva et lui souhaita bonne nuit.

Le premier étage était plongé dans le silence. En entrant dans sa chambre, il constata que les domestiques avaient fermé les volets à la tombée de la nuit ; il faisait horriblement chaud dans la pièce. Il s'apprêtait à les ouvrir, quand il se ravisa soudain : il était inutile d'inviter des assassins à lui rendre une petite visite nocturne. Après avoir vérifié que sa porte fermait correctement, il se déshabilla et examina sa blessure à l'avant-bras. L'entaille était longue mais peu profonde. Il la nettoya avec du thé chaud, refit un pansement et s'étendit sur l'étroite couche pour une bonne nuit de sommeil. Mais l'atmosphère était trop étouffante ; il ne tarda pas à être en nage. Il revit le visage mutilé du barbu et l'autre cadavre lui apparut avec une précision effrayante. Il pensa que, pour un vieil infirme, maître Calebasse avait fait preuve d'une présence d'esprit et d'une adresse remarquables pendant le combat. Bizarre... bizarre... depuis qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir distinctement le visage du vieillard dans l'entrepôt, ses traits lui semblaient vaguement familiers. L'avait-il déjà rencontré ? C'est en ressassant ce problème, qu'il ne tarda pas à trouver le sommeil.

UN AUBERGISTE BAVARD SOUFFRE DE MAUX D'ESTOMAC. LE JUGE TI PART À LA PÊCHE ET FAIT UNE TOUCHE.

APRÈS UN SOMMEIL RÉPARATEUR, le juge s'éveilla de bon matin. Il se leva et alla ouvrir les persiennes. Un ciel limpide annonçait une belle journée ensoleillée. Une fois son visage lavé et sa barbe peignée, il arpenta la chambre, les mains derrière le dos. Il réalisa soudain qu'il ne s'attardait de la sorte qu'afin de voir Fougère lui apporter son thé matinal. Furieux contre lui-même, il décida d'aller prendre son petit déjeuner en face, à l'Auberge des Neuf-Nuages. Il aurait meilleur temps d'essayer de glaner des renseignements sur la ville et de trouver un moyen de voir les murs du Palais des Eaux-Vives.

En bas, dans le hall, le jeune employé à la réception bâillait, accoudé au comptoir. Le juge Ti répondit à peine à son bonjour et traversa la rue.

Contrairement au Martin-Pêcheur, l'Auberge des Neuf-Nuages avait son propre restaurant, situé au-delà du vestibule. À cette heure matinale, seule une douzaine de clients étaient installés autour de petites tables, occupés à avaler leur riz du matin. Près du comptoir, un petit homme replet tançait un serveur maussade. Il s'interrompit pour examiner le juge de ses petits yeux porcins et alla à sa rencontre.

— C'est un honneur d'accueillir un célèbre médecin de la capitale, docteur ! Prenez donc place à cette table de coin, elle est tranquille et confortable. Vous trouverez notre nourriture meilleure que tout ce que peut vous offrir le Martin-Pêcheur, docteur. Puis-je vous recommander le riz sauté au porc et aux petits oignons, ainsi que notre truite croustillante, tout juste pêchée dans le fleuve ?

Le juge Ti aurait préféré un petit déjeuner plus frugal, mais cela valait peut-être la peine de faire parler le bavard aubergiste. Il acquiesça et le gros homme transmit sa commande au serveur.

— Les chambres du Martin-Pêcheur sont tout à fait confortables, remarqua le juge, mais, quant au service, je ne peux rien en dire, car l'horrible meurtre du caissier a bouleversé toutes les habitudes de la maison.

— Oui, docteur, Taï Min faisait bien son travail, et c'était un jeune homme tranquille et agréable. Mais c'était madame Wei qui

s'occupait de tout en réalité. Jolie femme, et capable qui plus est, mais la façon dont son grippe-sou de mari la traitait ! Je ne vous explique pas ! Il surveillait la moindre sapèque dépensée, figurez-vous ! Quand elle venait ici, je lui donnais toujours deux petits beignets sucrés aux haricots – une véritable friandise, c'est notre spécialité. Elle les adorait. À vrai dire, je lui en ai donné trois ou quatre le soir même de son départ. Je désapprouve catégoriquement les femmes mariées qui se conduisent mal, docteur, catégoriquement. Mais Wei l'y a poussée, et ça, c'est un fait !

Il fit un signe au serveur et poursuivit :

— Et elle faisait toujours passer son commerce avant tout, docteur. Elle n'a pas voulu partir avant d'avoir tout montré à sa nièce. Un beau brin de fille, celle-là, mais un peu arrogante, si vous voulez mon avis. Madame Wei, c'était ce que l'on pourrait appeler une excellente femme d'intérieur. J'aimerais pouvoir en dire autant de la mienne...

Le serveur apporta un plateau de bambou chargé de beignets.

— Voilà, docteur ! s'exclama l'aubergiste avec un large sourire. Mangez-en autant que vous voudrez, aux frais de la princesse !

Le juge Ti trouva la plaisanterie saumâtre, et le beignet beaucoup trop sucré à son goût.

— Délicieux ! fit-il avec tact.

— Ils sont à vous, honorable monsieur Liang ! Le gros homme se pencha par-dessus la table et ajouta, sur le ton de la confidence : À présent, j'ai un problème qui devrait vous intéresser, docteur. Professionnellement, j'entends. Une demi-heure environ après chaque repas, j'ai très mal là, au côté gauche. Et puis j'ai l'impression que ça me brûle, là, juste au-dessus du nombril, et c'est douloureux, là, tout au fond de...

— Je prends une pièce d'argent par consultation, fit remarquer le juge d'un ton mielleux. Payable d'avance.

— Une pièce d'argent ! Mais vous n'avez pas besoin de m'examiner, vous savez ! Je voulais juste avoir votre avis. Je souffre aussi de constipation. Et quand je...

— Voyez votre médecin, s'empressa de répliquer sèchement le juge en saisissant ses baguettes.

Le gros homme lui jeta un regard ulcéré et regagna son comptoir en remportant le plateau de beignets sucrés.

Le juge déjeuna néanmoins avec appétit. Il dut admettre que la truite grillée était véritablement exquise. En quittant l'Auberge des Neuf-Nuages, il vit Fougère, juste en face, qui l'attendait sous le portique. Elle était vêtue d'une veste brune et d'un pantalon flottant, la taille serrée par une large ceinture cerise avec un gros nœud, les cheveux retenus par un simple tissu rouge. Elle adressa au juge un

joyeux bonjour et ajouta :

— Il fait beau aujourd'hui ! Alors ? Et notre petit tour en bateau ?

— Ne vaudrait-il pas mieux que je me change ?

— Oh non ! Nous n'aurons qu'à nous acheter des chapeaux de paille en chemin.

La jeune fille le conduisit à travers un dédale de ruelles, et en quelques minutes ils se retrouvèrent à l'extrémité du quai. Il acheta deux chapeaux de soleil. Tandis qu'elle était occupée à s'attacher le ruban sous le menton, le juge jeta un rapide coup d'œil vers les entrepôts. Deux coolies transportaient un ballot vers la clairière, sous la surveillance d'un personnage maigre, à la tête large et ronde comme un œuf. Fougère descendit les marches de pierre qui menaient à l'eau et montra du doigt une barque fuselée amarrée parmi d'autres embarcations. Tandis qu'elle la maintenait, le juge Ti monta et s'assit à l'avant. Elle manœuvra habilement à la perche pour dégager l'esquif, puis utilisa la godille pour atteindre le milieu du fleuve.

— Cela ne me déplairait pas d'aller voir un peu à quoi ressemble le fameux Palais des Eaux-Vives, proposa le juge.

— Rien de plus facile ! Nous allons longer cette rive et nous passerons devant avant de traverser le fleuve. Les meilleurs coins se trouvent tous de l'autre côté, voyez-vous.

Une brise légère ridait l'eau calme et brune, mais le soleil matinal était déjà chaud. Le juge fourra son bonnet dans sa manche et se coiffa du chapeau de paille. Fougère, quant à elle, avait ôté sa veste. Un foulard rouge enserrait sa jolie poitrine. Allongé à l'avant, le juge la regardait manier en poupe la longue godille, avec une gracieuse habileté. Ses épaules et ses bras avaient pris un hâle doré. Il se dit – non sans un soupçon d'amertume – que la jeunesse était un bien irremplaçable. Puis il détourna son regard vers la berge. De grands pins poussaient tout au bord de l'eau, dépassant largement les épais taillis. Çà et là, il aperçut d'étroits goulets menant à des criques et à de petites anses.

— Vous n'attraperez rien d'intéressant par ici, remarqua-t-elle. Quelques crabes peut-être, et des poissons de vase. Il est encore trop tôt dans la saison pour les anguilles.

La forêt s'épaississait à mesure qu'ils remontaient le fleuve. Des lianes couvertes de mousse pendaient aux branches basses qui ployaient au-dessus de l'eau. Au bout d'un quart d'heure environ, Fougère dirigea la barque vers le milieu du fleuve.

— Ne pourrions-nous pas suivre encore un peu la berge ? demanda aussitôt le juge. Nous ne devons pas être très loin du Palais et j'aimerais beaucoup l'examiner à loisir.

— Pour que nous nous fassions tuer tous les deux ? Vous voyez ces bouées peintes, là-bas ? Eh bien, sur la rive, il y a un avertissement

en caractères aussi gros que votre tête interdisant à toute embarcation de dépasser ces bouées. Et au-delà du Palais, il y a la même courtoise recommandation. Si jamais vous franchissez cette limite, les archers postés sur les remparts s'amuseront à vous prendre pour cible avec leurs arbalètes. Vous n'aurez qu'à admirer le Palais à une distance respectueuse !

La jeune fille fit décrire à la barque un large cercle autour des bouées. Le juge aperçut alors la tour de guet haute de trois étages, à l'angle nord-ouest du Palais. La forêt finissait abruptement au bord d'une petite crique d'où partaient apparemment les douves qui entouraient la demeure impériale. Le mur du nord surplombait l'eau, faisant un angle légèrement rentrant. Les remparts crénelés étaient interrompus à intervalles réguliers par des tours de guet plus basses. Le soleil se reflétait sur les heaumes pointus des archers en faction sur les remparts.

— Ils sont nombreux, n'est-ce pas ? lui cria Fougère.

— Plutôt, oui. Avançons encore un peu pour arriver en face de la tour du nord-est. Comme ça, on aura tout vu !

Une jonque chargée de marchandises les dépassa. Les rameurs maniaient leurs longues rames au rythme d'un chant plaintif. Fougère mêla sa voix claire et juvénile aux leurs, accordant le rythme de sa godille à leur tempo plus rapide. Le juge trouva la muraille très haute et dissuasive. Il dénombra huit arches fermées par des barreaux juste au-dessus de l'eau ; c'était par là que se remplissaient les canaux et les cours d'eau du Palais même. Enfin il découvrit le pavillon, faisant saillie juste au-dessus de la dernière arche. C'était une sorte de galerie couverte de forme trapézoïdale, comportant trois baies, une grande encadrée par deux plus petites. Il estima que le pied des contreforts du pavillon devait se trouver à moins d'une toise de la surface de l'eau. Un petit bateau amarré là ne pouvait pas être aperçu d'au-dessus. Mais comment y parvenir sans être repéré par les archers des tours de guet ?

— Vous espériez peut-être voir la belle princesse à sa fenêtre ? Bon alors, on traverse maintenant ?

Le juge acquiesça. Remonter le courant avait été pénible ; les épaules de Fougère luisaient de sueur dans le soleil de plus en plus chaud. La rive nord était nettement moins boisée ; on voyait de temps en temps apparaître le toit de chaume d'une cabane de pêcheur au milieu de la verdure. Arrivés près de la berge, Fougère lança à l'eau un crochet lesté de deux briques. La barque descendit un court instant le courant, puis s'immobilisa quand l'ancre eut trouvé une prise.

— On est pratiquement au meilleur endroit, dit Fougère ravie. Quand j'y suis venue avec Taï Min, l'autre jour, nous avons pris deux belles perches. Tenez, il y a des pattes de crabe dans ce pot, les

meilleurs appâts qui soient !

— Notre maître Confucius péchait toujours à la ligne, remarqua le juge en préparant l'appât, jamais au filet. Il pensait qu'il fallait donner sa chance au poisson.

— Je connais cette phrase. Quand mon père était encore en vie, il me lisait les classiques. Il était directeur de l'école de notre village. Ma mère est morte quand j'étais toute petite, et mon père n'avait pas d'autre enfant, il s'est donc énormément occupé de moi. Non, prenez cette ligne-là ! Il vous en faut une plus longue pour les perches. Tout en lançant sa propre ligne, elle ajouta :

— Nous étions très heureux. Mais à la mort de mon père, je suis venue ici, car oncle Wei était mon plus proche parent. Je n'ai pas pu emporter les livres que nous avions coutume de lire ; ils appartenaient à l'école. En tant que médecin et lettré, vous avez sûrement une grande bibliothèque, n'est-ce pas ?

— Oui, assez grande. Mais j'ai peu de temps à y consacrer.

— J'aimerais bien vivre chez un lettré, vous savez. Pour lire des livres sur tous les sujets intéressants, faire de la peinture et de la calligraphie... C'est rassurant, si vous voyez ce que je veux dire. Quand ma tante était là, c'était plutôt sympathique au Martin-Pêcheur, figurez-vous. Mon oncle ne lui donnait presque rien pour s'habiller, mais elle a hérité de quelques rouleaux de très belle soie, alors je l'ai décidée à s'en faire des vêtements. Sa veste préférée était celle de brocart rouge, avec des fleurs brodées au fil d'or. Elle trouvait qu'elle lui allait très bien, et elle n'avait pas tort !

Le juge plongea sa ligne dans l'eau sombre, et dit en se réinstallant dans la barque :

— Oui, j'ai entendu dire que votre tante était une jolie femme. Je comprends très bien qu'un jeune homme sensible comme Taï Min ait pu s'amouracher d'elle.

— Il était absolument fou d'elle ! Je suis certaine qu'il ne s'est mis à jouer que pour pouvoir lui faire un cadeau sans attendre !

— Le jeu est le meilleur moyen de perdre de l'argent au lieu d'en gagner, remarqua le juge d'un air absent ; il lui semblait que quelque chose mordait à l'hameçon.

— Taï Min a gagné. Mais je pense que monsieur Lang a fait exprès de le laisser gagner, pour mieux le plumer ensuite ! Celui-là, je ne peux vraiment pas le supporter !

— Lang ? Où ont-ils joué ?

— Oh ! Taï Min est allé quelquefois dans les appartements de Lang. Hé ! Attention !

Il laissa glisser la ligne entre ses doigts. Soudain, un début d'hypothèse s'imposa à son esprit : Lang ne se serait jamais lié d'amitié avec le jeune caissier sans avoir une bonne raison pour cela.

— Donnez-lui du mou ! s'écria Fougère tout excitée.



LE JUGE TI ATTRAPE UNE PERCHE

Effectivement, il donnerait du mou à Lang, il lui lâcherait complètement la bride. Cela lui permettrait peut-être de découvrir le lien entre les entrepôts désaffectés du marchand et les majestueuses portes dorées du Palais. Relâchant et tendant alternativement la ligne, il s'efforça de mesurer toute la portée de sa découverte.

— Tirez-la ! susurra la jeune fille.

Le juge ramena doucement la ligne dans la barque, et vit une belle perche apparaître à la surface. Il se pencha par-dessus le plat-bord, attrapa le poisson frétilant et le glissa dans le panier.

— Bien joué ! Maintenant, regardez-moi faire !

Fougère ne quittait pas des yeux son bouchon, les joues en feu. La brise libéra de sous son chapeau de paille une mèche de cheveux brillants. Le juge avait hâte de retourner sur l'autre rive, car il voulait

descendre vérifier si par hasard il y avait un sentier. Mais ce ne serait pas gentil de sa part de gâcher le plaisir de Fougère. Il lança une ligne courte et repensa à ses diverses hypothèses. Il avait tout de suite trouvé étrange la façon dont le caissier avait été torturé. Mais à présent, il y voyait peut-être une explication. La voix de la jeune fille le fit sursauter.

— Ça ne mord pas. Dites-moi, combien d'épouses avez-vous ?

— Trois.

— Votre Première est-elle une bonne épouse ?

— Oui, tout à fait. Et je peux me vanter de ce que le bonheur et l'harmonie règnent dans ma demeure.

— Un médecin réputé comme vous devrait avoir quatre épouses. Les chiffres pairs portent chance ! Et à propos de chance, je crois que...

Elle tira la ligne et sortit un poisson de moindre taille. Puis ils restèrent silencieux pendant un long moment, elle, absorbée par sa pêche, lui, perdu dans ses pensées. Après qu'elle eut attrapé une superbe perche, le juge remarqua :

— Je commence à avoir des crampes aux jambes. J'aimerais bien essayer de conduire cette barque à la godille. Cela fait des années que je n'en ai eu l'occasion !

— D'accord ! Tant que vous ne nous faites pas chavirer !

Se déplaçant à croupetons au fond de la barque, ils changèrent de place. L'embarcation se mit à tanguer dangereusement et il dut retenir la jeune fille par les épaules.

— Que c'est bon d'être avec vous ! murmura-t-elle au passage.

Le juge Ti s'empressa de saisir la godille. Agenouillé à l'arrière, il remonta un peu le courant pour que Fougère puisse hisser l'ancre et ils s'éloignèrent de la berge. Il ne se débrouillait pas trop mal, mais sa position l'empêchait d'utiliser tout son poids et il ne devait compter que sur ses bras. Sa blessure commença à le tarauder. Il essaya de se tenir debout, mais la barque se mit à tanguer d'une façon inquiétante, et Fougère éclata d'un rire moqueur.

— Bon, j'y arriverai bien comme ça, dit-il d'un ton dépité.

— Où voulez-vous aller ?

— J'aimerais accoster quelque part. Il y a peut-être des plantes médicinales dans le sous-bois. Cela vous ennuie ?

— Non, pas du tout. Mais on ne pourra pas tellement s'éloigner des abords des petites criques. Il n'y a pas le moindre sentier.

— Dans ce cas, nous rentrons au quai. Ce sera facile, le courant est dans le bon sens.

Il s'aperçut bien vite à ses dépens que c'était plus facile à dire qu'à faire. Il y avait une intense circulation sur le fleuve et il eut besoin de toute son adresse pour éviter les collisions, écoutant d'une

oreille distraite le gai babil de la jeune fille.

— Fouillé ? Qui a fouillé quoi ?

— Mon oncle, je vous ai dit ! Je crois qu'il a fouillé la mansarde où dormait ce pauvre Taï Min. Quand je suis allée y faire le ménage ce matin, j'ai remarqué que la pièce avait été passée au peigne fin ! Je me demande ce qu'il espérait y trouver ! Allez, je vous remplace à présent ; vous n'arriverez pas à accoster correctement !

LE JUGE TI PARLE DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS AVEC UN RICHE NÉGOCIANT EN SOIERIES. IL SE FAIT PASSER POUR UN ROUGE AUPRÈS D'UN BLEU.

ILS SE SÉPARÈRENT sur le ponton. Fougère prit la grand-rue en chantonnant, son panier à poissons à la main. Le juge Ti dépassa le marché aux poissons, et entra dans la première gargote qu'il rencontra. Il commanda un grand bol de nouilles aux pousses de bambou. Sa dernière gorgée de thé avalée, il rentra au Martin-Pêcheur, impatient de prendre un bain.

Comme il s'y attendait, les bains étaient déserts, car c'était l'heure du riz de midi ; le garçon de bains n'était pas là non plus. Allongé de tout son long dans le bassin, il se concentra soigneusement sur ce qu'il avait l'intention de faire. C'était risqué, très risqué. Sa théorie ne se fondait que sur deux faits tangibles : premièrement, le malheureux caissier avait été sauvagement torturé avant sa mort ; et deuxièmement, sa chambre avait été fouillée. Tout le reste n'était que pures conjectures, basées sur sa connaissance du naturel mauvais et avide des individus de l'espèce de Lang Liou. Oui, il allait prendre ce risque. Si sa théorie était exacte, il aurait mené à bien la première phase de son enquête. S'il s'était trompé, il aurait du moins réussi à effrayer un certain nombre de gens. Et des gens effrayés sont susceptibles de commettre de graves erreurs.

Le garçon de bains arriva au moment où le juge Ti était en train de refaire son pansement au bras. Il lui demanda d'aller lui chercher des vêtements propres dans sa chambre et de donner les autres à laver. Vêtu de sa robe de voyage brune, parfaitement apprêtée, il se rendit dans le hall et demanda à l'employé si monsieur Lang avait terminé son riz de midi. Sur sa réponse affirmative, il lui tendit une carte de visite, en lui disant d'aller voir si le riche négociant pouvait lui accorder un bref entretien.

— Monsieur Lang déteste qu'on le dérange juste après le repas, docteur !

— Demandez-le-lui quand même !

L'employé disparut dans le couloir, l'air perplexe, mais réapparut bientôt en souriant largement.

— Monsieur Lang vous attend, docteur ! C'est la quatrième porte

à votre droite.

Le juge Ti fut introduit par un homme maigre à la tête d'œuf, celui-là même qu'il avait aperçu le matin près des entrepôts. Il se présenta avec un sourire obséquieux comme le comptable de monsieur Lang, puis après avoir traversé une antichambre fraîche, conduisit le juge dans une grande pièce qui semblait occuper tout l'arrière de l'aile gauche du bâtiment. C'était là, visiblement, la suite la plus tranquille et la plus chère de l'auberge.

Monsieur Lang était assis derrière un bureau massif en ébène sculptée, un volumineux registre posé devant lui. Les deux gardes du corps encadraient les portes coulissantes qui donnaient sur un jardinet en friche. Monsieur Lang se leva et, après avoir courtoisement salué son hôte, l'invita à prendre place dans l'autre fauteuil.

— J'étais en train de vérifier ces comptes avec mon comptable, dit-il en souriant légèrement. Votre agréable visite me fournit une excellente occasion d'interrompre cette tâche, ô combien fastidieuse !

Puis il fit signe au comptable de servir le thé.

— J'avais l'intention de venir vous présenter mes hommages plus tôt, monsieur Lang, commença courtoisement le juge Ti, mais je me suis couché fort tard et, ce matin, je ne me sentais pas tout à fait dans mon assiette. Il fait beau, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en prenant la tasse de thé que lui offrait le comptable et en en buvant une petite gorgée.

— À part les jours de pluie, remarqua monsieur Lang, j'aime assez le climat de cette région.

Le juge posa brusquement sa tasse. Penché en avant, les poings sur les hanches, il dit d'un ton rude :

— Ravi de l'apprendre, Lang. Car vous allez devoir rester ici très, très longtemps !

Son hôte lui jeta un rapide coup d'œil, puis lui demanda sans se départir de son calme :

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que la trêve est rompue. On vous aura dès que vous mettrez un pied en dehors de cette zone d'exception, Lang ! La nuit dernière, vos imbéciles d'acolytes m'ont emmené dans votre entrepôt où ils ont essayé de me tuer.

— Je vous avais bien dit qu'il y avait du sang par terre, patron. Je... grommela le comptable.

— Toi, ferme-la ! hurla Lang. Et aux deux gardes du corps : Et vous, fermez ces sacrées portes ! L'un de vous deux va se poster dans le jardin et l'autre dans l'antichambre. Que personne ne nous dérange !

Puis il fixa sur le juge ses grands yeux qui brillaient à présent d'un éclat féroce.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. J'avais deviné hier

matin que vous étiez un Rouge. En général les médecins ne sont pas taillés en athlètes. Mais je n'ai jamais essayé de vous supprimer. De notre côté, nous continuons à respecter la trêve.

— N'en parlons plus pour le moment, répondit le juge Ti en haussant les épaules. Nous avons des choses beaucoup plus importantes à nous dire. J'ai reçu l'ordre de vous faire une proposition. Vous avez chargé le caissier de l'auberge de voler une jolie babiole. Votre société a certainement un très gros besoin d'argent frais en ce moment, Lang – vu que vous prenez le risque d'être découpé en fines lanières, lentement, et savamment.

Lang garda un visage impassible, mais la pâleur soudaine du comptable à la tête d'œuf n'échappa nullement au juge qui poursuivit :

— Je me ferais un plaisir de vous dénoncer aux autorités, Lang. Mais une trêve est une trêve, et quant à nous, nous sommes fidèles à la parole donnée. À condition bien sûr que nous partagions. Quatre-vingt-quatre divisé par deux, cela fait quarante-deux. N'hésitez surtout pas à me reprendre si je me trompe, je vous en prie.

Lang tirailla lentement sa barbiche, fixant ses deux gardes du corps d'un air sinistre. Les deux mastodontes gesticulaient désespérément en signe de dénégation ; quant au comptable, il se réfugia prestement derrière le fauteuil de son maître. Pendant un long moment, un silence total régna dans la grande pièce, jusqu'à ce que la voix de Lang s'élevât :

— Votre organisation est très efficace. La nôtre aurait besoin d'une bonne mise au point ; il va falloir que je m'en occupe sérieusement. Oui, vos chiffres sont exacts – il était convenu qu'en territoire neutre nous partagerions, et ce à parts égales. Mais je n'en ai pas parlé à votre chef parce que toute l'affaire a échoué. Je n'ai pas eu les perles.

Le juge Ti se leva d'un bond.

— La tentative de meurtre de cette nuit sur ma personne me prouve que vous mentez, Lang ! Mes ordres sont les suivants : si vous refusez notre proposition raisonnable, je dois vous avertir que la trêve est rompue. Voilà qui est fait. Au revoir !

Il se dirigea d'un pas vif vers la porte, mais au moment où il posait la main sur la poignée, Lang s'écria brusquement :

— Revenez vous asseoir ! Je vais vous exposer la situation.

Le juge retourna vers le bureau, mais refusa le siège qu'on lui offrait.

— Avant tout, dit-il d'un ton aigre, j'exige des excuses pour votre tentative de meurtre, Lang !

— Je m'excuse de ce que vous avez été importuné dans un entrepôt m'appartenant, et je vais faire le nécessaire pour en savoir davantage sur cet incident. Vous êtes satisfait ?

— C'est mieux que rien, répondit le juge en se rasseyant dans son fauteuil.

— J'ai fait une erreur en acceptant ce travail. Mais nous avons beaucoup de frais de nos jours, je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, vous savez ce que c'est ! Je dois payer des salaires exorbitants aux gérants de mes établissements de jeux, et cela ne les empêche pas de me voler sur les gains. Et comment voulez-vous faire fonctionner convenablement des maisons de plaisir quand on ne trouve même plus de paysannes sur le marché ? Et elles nous coûtent aussi cher qu'une courtisane accomplie ! À moins d'une bonne inondation ou d'une sécheresse catastrophique pour les récoltes, je vais perdre des plumes dans ce secteur. Quant aux impôts, figurez-vous mon cher...

— Inutile ! Parlez-moi plutôt des perles !

— Eh bien, je voulais simplement vous expliquer que, les choses étant ce qu'elles sont, dix lingots d'or représentent une somme rondelette qui n'est pas à dédaigner. Et il y avait dix lingots d'or pour moi dans cette affaire, pratiquement sans frais ni risque.

Lang poussa un soupir à fendre l'âme.

— Voilà comment ça s'est passé : la semaine dernière, un courtier en soieries vient me voir – il disait s'appeler Hao. Il me présente une lettre d'introduction d'un de mes agents à la capitale. Hao prétend avoir un contact qui a mis sur pied un plan pour dérober un collier de valeur dans le Palais des Eaux-Vives. Il s'agit de quatre-vingt-quatre perles d'une qualité exceptionnelle, dit-il, mais qui devront être vendues séparément, bien entendu. Si je connais quelqu'un pour qui le fleuve et les abords du Palais n'ont pas de secret, et si je réussis à convaincre ce quelqu'un de faire le coup, le contact de monsieur Hao me paiera dix lingots d'or. Je pense aussitôt au caissier de l'auberge, qui connaît le fleuve comme sa manche, mais je réponds qu'il n'y a rien à faire. Dix lingots d'or représentent énormément d'argent, mais un vol au Palais représente aussi des risques considérables. Hao m'expose malgré tout le détail du plan. Mon comptable va vous le répéter mot pour mot, il a une mémoire prodigieuse. C'est d'ailleurs tout ce qu'il a pour lui, ce crétin ! Allez, vas-y ! Récite ta leçon !

L'homme à la tête d'œuf ferma les yeux. Les mains jointes, il débita son texte d'un bout à l'autre :

— L'homme quittera la ville en bateau avant minuit, ramera jusqu'à la quatrième crique de la rive droite, y laissera la barque et prendra le sentier qui part de la deuxième rangée de pins. Emprunté autrefois par les patrouilles du Palais, il longe la berge du fleuve jusqu'à l'angle nord-ouest des douves. À environ deux pieds sous l'eau, il y a une ancienne porte d'écluse ; la longer à la nage jusqu'à l'angle de la tour de guet nord-ouest. Juste au-dessus de l'eau, une marche d'un pied de large court tout le long de la façade nord. L'emprunter

jusqu'à la dernière arche grillagée. Au-dessus, s'élèvent les contreforts qui soutiennent une galerie couverte. Il y a de nombreuses anfractuosités entre les briques ; on peut escalader très facilement le mur. Entrer dans le pavillon par la fenêtre latérale. Il communique avec une chambre par une porte-lune. Le collier se trouvera soit sur la coiffeuse juste à l'entrée de la chambre, soit sur la table à thé en face de la porte. Rester devant la porte et s'assurer que tout le monde dort. Puis entrer, prendre le collier, et repartir par le même chemin. Inutile de craindre les archers sur les remparts, ils seront occupés ailleurs.

L'homme maigre rouvrit les yeux et sourit béatement.

— Puisque le contact de Hao était visiblement quelqu'un qui connaissait son affaire, je me suis dit que je pourrais peut-être essayer d'embobiner le caissier. Je savais qu'il avait besoin d'argent. Je l'invitais à venir jouer amicalement, commençai par le laisser gagner, puis le fis perdre énormément. Lorsque je le mis au courant du vol, comme une faveur, il accepta aussitôt. Alors j'ai dit à monsieur Hao que c'était d'accord. Si Taï Min était pris, je nierais farouchement toute participation au projet, et expliquerais que le pauvre garçon avait été tenté parce qu'il avait perdu tout son argent au jeu.

— Je vous crois sur parole, Lang, commenta le juge d'un air las. Mais je ne sais toujours pas pourquoi vous n'avez pas eu le collier. Le reste va de soi, c'est évident !

— Je voulais vous donner une idée d'ensemble, dit Lang, gêné. Bon, alors Taï Min est parti de mon entrepôt à l'heure prévue. Il avait promis d'y revenir directement, pour apporter le collier et recevoir ses vingt pièces d'argent, moins ce qu'il me devait. Maintenant, j'admetts qu'il m'arrive de me tromper, mais en tout cas, je connais mon métier : j'ai posté deux de mes hommes sur chacune des routes menant vers l'ouest, l'est et le sud de cette ville – rien que pour m'assurer qu'au cas où Taï Min oublierait notre petit rendez-vous à l'entrepôt nous puissions le lui rappeler, vous comprenez. Mon comptable a vainement attendu Taï dans l'entrepôt pendant deux heures, au bout desquelles mes deux hommes surveillant la route de l'est l'ont amené. Il filait joyeusement, et bien habillé en plus. Il était repassé par l'auberge, figurez-vous.

Le juge réprima un bâillement.

— Lang, vous passez trop de temps à écouter les conteurs sur le marché ! Puis il ajouta sèchement : Et le collier alors ?

— Le petit salopard a prétendu ne pas avoir mis la main dessus ! Tout s'était bien passé jusqu'au moment où il avait escaladé la muraille et était entré dans le pavillon. Il n'y avait personne nulle part. Mais pas de collier non plus, ni la moindre babiole qui en vaille la chandelle ! Il repartit donc, mais n'osa pas se rendre à notre rendez-vous, de peur soi-disant qu'on ne le croie pas et que l'on pense qu'il

avait caché le collier quelque part. Et voyez-vous, par une étrange coïncidence, c'est exactement ce que mes hommes ont pensé ! Ils ont fait tout leur possible pour le faire avouer – d'ailleurs, ils en ont tant fait qu'il est mort entre leurs mains. Je ne sais pas comment votre organisation se débrouille avec son personnel, mais quant à moi, on dirait que je n'arrive plus à trouver des gens de qualité...

Il hocha la tête d'un air navré et poursuivit :

— Non seulement ils ont saboté l'interrogatoire de ce voleur de caissier, mais en plus ils ont jeté son corps dans le fleuve au mauvais endroit. On aurait dû le retrouver deux lieues plus bas ! Par mesure de routine, je suis allé fouiller la chambre de Taï Min, sa mansarde là-haut. Rien trouvé, naturellement. Et je ne peux tout de même pas me mettre à inspecter tous les arbres creux, les coins et les recoins de cette forêt, non ? Alors, j'ai tiré un trait sur ce collier, et voilà tout.

Le juge Ti poussa un profond soupir.

— C'est une très belle histoire, Lang. Aussi belle que celle que Taï Min a racontée à vos hommes. À cette différence près qu'il ne pouvait en prouver la véracité, lui, contrairement à vous. Il vous suffit pour cela de me présenter à votre bon monsieur Hao.

Lang, mal à l'aise, gigota sur son siège avant de se décider.

— En principe, monsieur Hao devait passer ici hier matin. Avec les dix lingots d'or. Mais je l'attends toujours et j'ignore où le trouver.

Il y eut un long silence tendu, puis le juge Ti repoussa son fauteuil et se leva.

— Je suis désolé, Lang, mais je ne peux pas m'en retourner avec cette histoire à dormir debout. Je n'ai pas dit que vous mentiez, seulement, il me faut une preuve. Je vais rester encore un peu dans le secteur, pour voir comment les choses évoluent. Inutile de préciser que j'ai moi aussi quelques amis qui traînent dans le coin, alors ne répétez pas votre erreur de la nuit dernière ! Et si vous avez une soudaine envie d'une petite discussion cordiale, n'hésitez pas, vous savez où est ma chambre. Au revoir !

Le comptable à la tête d'œuf le raccompagna cérémonieusement jusqu'à la porte.

LE JUGE TI EST EN PROIE AU DÉCOURAGEMENT. UNE LETTRE PARFAITEMENT CALLIGRAPHIÉE LUI REDONNE ESPOIR.

DE RETOUR DANS SA CHAMBRE, le juge Ti se laissa lourdement tomber dans le fauteuil, près de la fenêtre. Le meurtre de Taï Min était à présent élucidé. Il veillerait personnellement à ce que Lang Liou et ceux qui avaient torturé et tué le malheureux caissier soient châtiés comme ils le méritaient. Mais avant tout il devait identifier les véritables instigateurs du vol du collier. Jusqu'à présent son hypothèse s'était vérifiée : le vol était l'élément clef d'une machination de cour très complexe, et le contact du mystérieux monsieur Hao devait se trouver à l'intérieur même du Palais. On pouvait espérer que ce monsieur Hao existât effectivement, car lorsque des courtisans dépravés désirent faire appel à des professionnels extérieurs pour exécuter leurs sales besognes, ils ont toujours recours à des « courtiers ». Si seulement il pouvait mettre la main sur monsieur Hao ! Une fois arrêté et interrogé, il livrerait le nom de son contact. Mais quelque chose s'était mal passé à un certain moment : monsieur Hao n'avait pas contacté Lang, et le juge eut comme le pressentiment qu'il avait quitté la scène pour de bon.

La douce mélodie de l'instrument à cordes se fit de nouveau entendre de la chambre du dessous. Le morceau était rapide, et parfaitement exécuté ; étrange et séduisant à la fois. Il se termina abruptement sur un accord, ponctué par un éclat de rire féminin. Il n'y avait pas de courtisanes à la Ville-du-Bord-de-l'Eau, mais apparemment certains clients s'étaient déplacés avec leurs jeunes amies. Le juge Ti se tira pensivement les poils de la moustache.

Qu'avait bien pu faire Taï Min du collier ? Il lui avait été relativement facile de s'en saisir sur la table basse de la princesse, sans même être obligé d'entrer dans le pavillon. L'un des comploteurs l'attendait peut-être derrière les barreaux de l'arche fermant le canal, sous les contreforts ? L'entrée des canaux était une voûte de trois pieds de haut environ, comme le juge avait pu le constater lui-même du fleuve, mais la partie souterraine était probablement praticable avec une petite barque à fond plat. L'homme avait pu alors prendre le collier et donner son salaire à Taï Min à travers les barreaux ; peut-être s'agissait-il d'un lingot d'or, au lieu des dix promis à Lang. Les

intrigants du Palais étaient rompus à toutes les fourberies et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'ils roulent Lang de la sorte. Cette même transaction pouvait tout aussi bien s'être déroulée dans la forêt de pins – où monsieur Hao aurait attendu le retour de Taï Min. Dans ce cas, le caissier avait pu cacher le lingot d'or dans un arbre creux, avec l'idée de revenir le chercher plus tard, après s'être mis d'accord avec madame Wei, au village des Quatre-Lieues, sur leurs projets d'avenir. Le juge poussa un profond soupir. Il y avait beaucoup trop de possibilités, beaucoup trop de facteurs inconnus.

Une chose était certaine : Lang Liou était totalement étranger à l'agression dont il avait été victime avec maître Calebasse. Les tueurs les avaient amenés dans l'entrepôt de Lang pour la simple raison qu'ils savaient que c'était là que ce dernier torturait ses victimes, et que son isolement en faisait un endroit idéal pour ces sales besognes. Ils avaient été payés par ce même monsieur Hao, car c'était bien ce nom que le chef barbu s'était efforcé d'articuler avant de mourir. La première tentative des comploteurs pour le tuer avait échoué, mais apparemment ils étaient fermement décidés à ce qu'il ne se mêle pas de leurs affaires ; il devrait donc s'attendre à une seconde agression. Le juge sauta sur ses pieds. On venait de gratter doucement à sa porte.

Le juge Ti saisit son épée, fit glisser le verrou et entrouvrit la porte, l'arme brandie. La tête d'œuf du comptable de monsieur Lang se découpa dans la pénombre du corridor.

— Monsieur Lang vous prie de bien vouloir vous rendre dans le hall, monsieur. Il vient de recevoir un message qu'il désire vous montrer.

Le juge reposa l'épée sur la table et suivit l'homme dans l'escalier. Monsieur Lang parlait à l'aubergiste, à la réception.

— Ah ! Docteur, je suis content que vous soyez encore là. Un de mes commis a une crise de foie carabinée. Je vous serais très reconnaissant d'aller l'examiner. Je vais vous indiquer sa chambre.

Au dernier moment, Lang fouilla dans sa manche et en sortit une enveloppe décachetée, sur laquelle était inscrit son nom d'une grande et belle écriture.

— Ah ! au fait, qui vient de vous déposer cette lettre, monsieur Wei ? demanda-t-il à l'aubergiste en lui montrant l'enveloppe.

— J'ai à peine vu le gamin, monsieur, j'étais à mon bureau, derrière le paravent. Il l'a jetée sur le comptoir et a filé. Quand j'ai vu qu'elle vous était adressée, je vous l'ai fait aussitôt porter par mon employé.

— Parfait. Eh bien, allons-y, docteur.

Une fois les trois hommes enfermés dans le cabinet de travail de Lang, le truand tendit l'enveloppe au juge.

— Vous vouliez une preuve, dit-il sèchement. J'ai joué cette

petite comédie à la réception pour vous prouver que cette lettre m'avait bien été déposée et qu'il ne s'agissait pas d'un faux de ma fabrication.

Le juge déplia l'unique feuillet. Il y lut que le soussigné regrettait que des circonstances indépendantes de sa volonté l'eussent empêché de se rendre au rendez-vous fixé avec Lang pour y discuter de l'achat de la soie. Néanmoins, il se rendrait aujourd'hui même à six heures dans l'entrepôt de Lang. Si les échantillons de soie lui convenaient, l'affaire pourrait se conclure sur-le-champ. Le message était signé « Hao ». Le style était irréprochable, la calligraphie du genre classique en usage à la Cour. Le message était de toute évidence authentique, car Lang aurait mis au bas mot une journée entière pour dénicher dans la ville un lettré susceptible d'écrire une telle lettre.

— C'est parfait, dit le juge en rendant la feuille à Lang. Voilà la preuve qu'il me fallait, Lang. Notre trêve est maintenue comme convenu. Je serai à l'entrepôt à six heures.

Les fins sourcils de monsieur Lang se soulevèrent de surprise.



UNE LETTRE ATTEND MONSIEUR LANG À LA RÉCEPTION DE L'AUBERGE

— À l'entrepôt ? Vous ne vous imaginez tout de même pas que nous allons y aller ? Cette affaire est terminée ! Hao n'y trouvera personne et il se cassera le nez.

Le juge regarda son interlocuteur d'un air compatissant.

— Je comprends maintenant pourquoi vous n'arrivez pas à trouver de personnel satisfaisant, Lang ! Vous perdez tout discernement, mon pauvre vieux ! Mais bon sang, dix lingots d'or vous tendent les bras et vous mettez la clef sous le paillason ! Écoutez-moi, mon cher, je vais vous expliquer précisément ce que nous allons faire : nous allons recevoir monsieur Hao le plus courtoisement du monde, et lui demander s'il a les lingots. Si oui, nous nous ferons un plaisir de les accepter. En ajoutant toutefois que nous n'avons pas eu le collier, mais que nous nous sommes engagés dans des dépenses considérables et des ennuis sans nom pour l'obtenir, et que nous voulons bien considérer ces dix lingots comme un aimable dédommagement.

Lang secoua la tête d'un air impuissant.

— Ce chien de Hao doit avoir derrière lui des gens puissants. Ça sent ses hauts fonctionnaires à plein nez. Ou des amis de fonctionnaires du Palais, à en juger par leur connaissance des lieux. Je suis un homme pacifique, frère, je déteste les ennuis.

— Ne voyez-vous pas que vous les tenez, Lang, hauts fonctionnaires ou pas ? Si monsieur Hao n'apprécie pas notre honnête marché, nous lui proposerons, en bons citoyens que nous sommes, de faire trancher l'affaire par les autorités, au quartier général de la Garde. Nous n'aurons qu'à dire, bien sûr, que nous nous sommes prêtés à ce projet criminel – le vol d'un trésor impérial – à seule fin de posséder une preuve palpable pour le dénoncer ; et que nous venons réclamer notre récompense.

— Bon sang ! explosa Lang, en frappant un grand coup de poing sur la table. Je comprends à présent pourquoi votre organisation est la plus forte. Vous avez de vrais hommes, vous, alors que j'en suis réduit à des crétins du genre de cette tête d'œuf de comptable !

Lang bondit sur ses pieds et gifla violemment, deux fois, son malheureux employé. Après avoir donné libre cours à ses sentiments, il revint s'asseoir, détendu, et déclara au juge avec un large sourire :

— C'est un plan splendide, merveilleux, collègue !

— Ce sera cinq lingots pour nous, précisa froidement le juge. Quatre pour l'organisation et un pour ma commission.

— Vos chefs devraient vous en donner deux, vous les méritez bien ! proposa généreusement Lang, et, à l'adresse de son comptable :

C'est ta dernière chance de t'en tirer, imbécile ! Tu accompagneras notre collègue à l'entrepôt. Et se retournant vers le juge : Je ne peux me permettre de m'y rendre personnellement, vous comprenez. Je dois penser à ma réputation. Mais vous ne serez pas seul ; je vais poster une douzaine d'hommes sûrs dans l'entrepôt mitoyen. Il jeta un coup d'œil au juge puis ajouta précipitamment : Juste pour le cas où monsieur Hao ne viendrait pas seul, vous comprenez ?

— Oui, oui, merci, je comprends très bien ! répondit le juge d'un ton glacial. Je serai à l'entrepôt un peu avant dix heures. Dites à vos hommes de me laisser passer, voulez-vous ?

Puis il se dirigea vers la porte, et monsieur Lang le raccompagna dans le couloir, s'exclamant jovialement :

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, collègue ! Nous boirons quelques coupes ensemble un de ces quatre, n'est-ce pas ? À l'amicale collaboration des Bleus et des Rouges !

ON DEMANDE AU JUGE TI SON AVIS SUR UN PEIGNE DE PACOTILLE UN MAGISTRAT DÉGUISE EN MOINE TAOÏSTE FAIT D’AFFREUX CAUCHEMARS DANS UNE REMISE.

LE JUGE TI fit un détour par sa chambre pour y prendre sa calebasse et son épée. Il devait voir immédiatement le capitaine Siou pour le mettre au courant du rendez-vous et préparer avec lui l’arrestation du mystérieux monsieur Hao et des gros bras de Lang.

À la porte de l’auberge, Fougère était en train de marchander avec une vieille femme qui vendait à la sauvette des articles de toilette. Il allait la dépasser en lui faisant un signe de tête amical, quand la jeune fille l’attrapa par la manche et lui montra un peigne en ivoire, garni de brillants de pacotille.

— Que pensez-vous de celui-ci ? Vous croyez qu’il m’irait bien ? lui demanda-t-elle timidement.

Au moment où le juge se penchait pour examiner l’objet, elle lui chuchota dans un souffle :

— Méfiez-vous ! Les deux hommes, là dehors, viennent de vous demander.

— Il vous ira parfaitement, répondit-il en sortant sous le portique.

Faisant mine de regarder le ciel, il vit du coin de l’œil deux personnages qui stationnaient devant la porte de l’auberge des Neuf-Nuages. Leurs costumes stricts, robes grises à ceinture noire et calottes noires, ne permettaient pas de les situer. Ils pouvaient tout aussi bien être des hommes de Lang que des sbires du Palais. En outre, il lui fallait dorénavant compter aussi avec les agents de la Société rouge, qui pouvaient avoir appris qu’il se faisait passer pour l’un des leurs ! Quels qu’ils soient, ils devaient tout ignorer de sa visite au capitaine Siou.

Il remonta la grand-rue, s’arrêtant de temps à autre pour regarder les éventaires des boutiques. Aucun doute, les deux hommes en gris le suivaient bien. Il eut recours, en vain, à quelques astuces bien connues : il tourna calmement à un coin de rue et se mit brusquement à courir pour essayer de disparaître dans la foule, mais les deux hommes le suivaient toujours, apparemment sans le moindre effort. Ils connaissaient bien ce genre de feinte. Sentant l’exaspération monter en lui, le juge entra dans un vaste restaurant et s’installa à une table

au fond de la salle. Quand le serveur vint prendre sa commande, il lui dit qu'il avait oublié quelque chose et sortit en courant par la porte des cuisines. L'un des deux hommes en gris l'attendait au coin de la ruelle. Le juge retourna alors vers la grand-rue. S'il avait mieux connu la ville, il aurait essayé encore une fois de semer ses poursuivants, mais dans l'impossibilité de tenter autre chose, il lui fallait recourir à une ruse qui les obligerait à se faire connaître et lui permettrait en même temps d'atteindre le quartier général.

Il se laissa porter un moment par la foule jusqu'à ce qu'il aperçût les heaumes pointus de la Garde. Il pressa alors le pas, s'arrêta net et se retourna d'un coup. Se cognant dans le plus grand des deux poursuivants, il s'écria le plus fort qu'il put :

— Au voleur ! Attrapez-les !

Il se forma aussitôt un petit attroupement autour d'eux.

— Je suis médecin, cria le juge pour calmer l'excitation de la foule. Ce grand vaurien m'a bousculé tandis que son comparse essayait de glisser la main dans ma manche !

Un coolie athlétique saisit le grand par le col de sa veste.

— Tu n'as pas honte ! Voler un docteur ! Je vais te...

— Que se passe-t-il ? s'enquit un gros sergent qui s'était frayé tant bien que mal un chemin jusqu'à eux.

À aucun moment les deux hommes en gris n'avaient fait mine de s'enfuir. Le plus âgé répondit calmement au sergent :

— Cet homme nous accuse à tort. Conduisez-nous auprès de votre capitaine !

Le sergent jaugea d'un rapide coup d'œil le juge et ses deux adversaires, puis, remontant son ceinturon d'un geste qui avait peu à voir avec l'élégance, il ordonna au coolie :

— Lâche ces messieurs ! À mon avis, il s'agit d'un malentendu... Mais laissons le capitaine en décider. Allons-y, messieurs, c'est juste en face !

Les deux hommes en gris gardèrent un silence hautain pendant tout le trajet jusqu'au quartier général. Le lieutenant Liou les conduisit tous les trois au bureau du capitaine qui, à leur entrée, releva les yeux de ses papiers. Ignorant le juge Ti, il ordonna sèchement au sergent de faire son rapport, puis il tendit la main.

— Vos papiers, je vous prie !

Les deux hommes en gris déposèrent ensemble le même document sur le bureau : un papier à bords rouges sur lequel étaient apposés un bon nombre de cachets.

— Ce prétendu médecin est un imposteur, déclara le plus âgé au capitaine. Nous avons ordre de le conduire au Palais. Il nous faut sur-le-champ une escorte militaire !

Le capitaine Siou repoussa en arrière son beau casque doré.

— Vous savez fort bien que cela m'est impossible, messieurs ! Il me faut un ordre écrit de mon commandant. Les papiers du docteur Liang sont parfaitement en règle ; dûment visés par mes services, à ce que je vois. Il se gratta le nez. Voilà ce que vous allez faire : vous allez transmettre de ma part une note au colonel Kang, puis vous reviendrez chercher ce monsieur.

Le capitaine Siou choisit un formulaire parmi les papiers qui se trouvaient devant lui, et humecta son pinceau.

— Et à notre retour, il n'y aura plus personne ! dit le plus âgé d'un ton sarcastique. Nos ordres sont formels, capitaine !

— Je suis désolé, mais les miens aussi, monsieur ! Siou remplit prestement le formulaire et le fit glisser jusqu'au bord du bureau. Voilà !

— Vous mettrez cet homme en détention jusqu'à notre retour, dit l'homme en gris d'un ton cassant, en rangeant le papier dans sa manche.

— Uniquement si le docteur y consent, monsieur. Je ne peux détenir sans mandat un honnête citoyen. Vous savez bien qu'il faut « gouverner avec bienveillance » ! Cependant, si le docteur veut bien se montrer coopératif...

— Mais naturellement ! s'empressa de répondre le juge Ti. Je ne tiens pas du tout à ce que disparaisse le vaurien pour lequel me prennent ces messieurs. Nous devons tirer au clair ce malentendu dans les meilleurs délais.

— Parfait, voilà une affaire réglée ! déclara le capitaine avec un large sourire à l'adresse des deux sbires. Vous désirez des chevaux, messieurs ?

— Nous avons les nôtres.

Les deux hommes en gris firent demi-tour vers la porte sans ajouter un mot, et le sergent les reconduisit en bas.

— Tu les connais toi, ces deux pisse-vinaigre ? demanda le capitaine à son lieutenant.

— Oui, chef, ils appartiennent au cabinet du surintendant. Ils sont en gris ; les sbires du chef des eunuques, eux, sont tout en noir.

Le capitaine Siou jeta un regard inquiet au juge Ti.

— Vous aviez raison, Noble Juge. Vous voilà mouillé jusqu'au cou !

— Dans combien de temps seront-ils de retour ici ?

— Dans une heure et demie, Excellence. Deux heures peut-être si mon colonel ne se trouve pas dans son bureau.

— Ça ne suffira pas. Je dois être à l'entrepôt de Lang à six heures. J'y ai rendez-vous avec le comptable du négociant et un nommé monsieur Hao, un dangereux criminel. Lang se méfie de Hao, ou de moi ; il va donc poster une bonne douzaine d'hommes à lui dans

l'entrepôt voisin. Je voudrais que vous cerniez tout le secteur, et que vous arrêtiez tout le monde. Pouvez-vous disposer de soixante gardes ce soir ?

— Cela dépend de ce dont vous allez accuser tous ces gens, Excellence.

— Les hommes de Lang, du meurtre du caissier Taï Min. Les autres, de crime contre l'État.

Le capitaine le regarda d'un air scrutateur.

— Dans ces conditions, je ferais peut-être mieux de m'y rendre moi-même. Maintenant, quant à ces gros bonnets du Palais, je ne suis pas sûr que mon colonel signe le mandat d'amener. J'ai indiqué dans ma note que vous étiez en règle, et il exigera tout d'abord plus amples renseignements.

— J'ai des raisons de croire, répondit calmement le juge, que le surintendant lui fournira un nombre considérable de renseignements.

— Et si nous montions une belle petite évasion, hein, Liou ? proposa le capitaine Siou à son lieutenant dont le visage s'illumina d'un large sourire ; puis il poursuivit à l'adresse du juge : Liou vous déguisera également de manière que personne ne vous voie sortir d'ici. Cela ne m'étonnerait aucunement que ces gaillards aient laissé quelques collègues pour surveiller ce bâtiment. Liou est passé maître dans l'art du maquillage !

Le capitaine se frotta les mains en regardant le juge d'un œil malicieux.

— Nous allons commencer par vous tailler un peu la barbe et les favoris, ensuite...

— Pas d'enfantillages, je vous prie ! répliqua le juge d'un ton sans appel. Votre lieutenant peut-il me procurer un vieil âne et une paire de béquilles ?

Liou acquiesça et sortit aussitôt.

— Quel type formidable, ce Liou ! s'exclama le capitaine. Vous prendrez bien une tasse de thé en attendant !

Et Siou d'expliquer en long et en large la façon dont Liou allait s'y prendre pour faire croire qu'il y avait eu un prisonnier dans l'une des cellules du rez-de-chaussée, et que ce prisonnier s'était évadé. Il entra dans les moindres détails avec un plaisir enfantin.

— Dites-moi, alors, qu'en est-il du meurtre du caissier ? demanda-t-il une fois son récit terminé.

— Ce crime tombe sous votre juridiction, Siou, car il a été commis ici même.

Le juge lui apprit que Lang avait reconnu avoir fait torturer et tuer Taï Min parce que ce dernier avait refusé de lui dire où il avait caché le collier qu'il avait été embauché pour voler.

— Ce soir, quand vous aurez arrêté les hommes de Lang, nous

nous rendrons à l'Auberge du Martin-Pêcheur pour y arrêter Lang lui-même, puis je l'accuserai officiellement du crime. Mais le nommé Hao est beaucoup plus dangereux que Lang. Dès qu'il sera arrivé à l'entrepôt, je sifflerai deux fois ; vous laisserez alors vos hommes lui tomber dessus. Mais il ne viendra peut-être pas seul non plus. Je vais vous donner un petit aperçu général des lieux.

Le juge prit un morceau de papier et fit un croquis de la clairière et des entrepôts. Après l'avoir comparé à sa propre carte, le capitaine lui montra où il allait poster ses soldats. À ce moment, le lieutenant Liou fit son entrée.

— L'âne vous attend dans l'arrière-cour, Excellence, annonça-t-il. Faites vite car il n'y a encore personne aux alentours.

Le juge Ti remercia précipitamment le capitaine et suivit Liou jusqu'à la courette. Alors qu'il enfourchait le vieil âne, le lieutenant lui tendit une paire de béquilles usagées.

— Bon travail ! murmura-t-il au lieutenant avant de franchir l'étroit portail.

Les épaules tombantes, le menton sur la poitrine, il guida son âne vers la rue parallèle à l'artère principale. Il misait sur le fait que les habitants de la ville reconnaîtraient instantanément la silhouette de maître Calebasse, sans éprouver le besoin d'y regarder de plus près. La seule différence qui sautait aux yeux était l'épée qu'il portait dans le dos. Il s'empressa de la détacher pour la glisser avec les deux béquilles en travers de la croupe de l'âne.

La bête avançait lentement et posément, se frayant un chemin dans les remous de la foule. Le juge Ti constata avec satisfaction que personne ne le regardait à deux fois. De temps en temps, quelqu'un lui adressait un salut auquel il répondait par un signe de main. Il conduisit sa monture vers le Martin-Pêcheur, ne tenant pas à tenter trop longtemps le sort, et sachant que son auberge serait le dernier endroit où les agents du Palais imagineraient qu'il puisse se cacher.

L'étroite ruelle qui desservait l'arrière de l'auberge était absolument déserte. Le coup de feu du riz de midi était passé, les serveurs se reposaient et les fournisseurs n'arriveraient qu'une heure ou deux avant le riz du soir. Le juge descendit de l'âne devant la porte de service et jeta un coup d'œil dans le jardinet en friche. Les portes coulissantes de l'appartement de Lang était fermées et aucun bruit ne provenait de la cuisine. Au premier étage, les volets de la fenêtre de sa chambre étaient clos, mais la croisée de la pièce du dessous était entrouverte. Quelqu'un grattait sur une guitare le même air que la nuit précédente. À présent il se le rappelait ! C'était un air très en vogue à la capitale, il y avait belle lurette. Après avoir observé le jardin un bon moment, il estima que la vieille remise ferait parfaitement son affaire. La porte était entrebâillée, et il se glissa à

l'intérieur, les béquilles et son épée sous le bras.

Le lieu n'avait rien d'accueillant. Des toiles d'araignée pendaient aux chevrons pourris, et une désagréable odeur de moisi imprégnait toute la pièce. Des chaises et des tables cassées étaient empilées contre le mur du fond, mais le sol avait été parfaitement balayé. En regardant de plus près, il découvrit derrière les vieux meubles des sacs de chanvre empilés contre le mur.

Écartant de son chemin une table branlante, il transperça les sacs de la pointe de son épée. Ils contenaient du riz complet. Voilà qui pourrait lui faire un lit convenable pour quelques heures. L'âne était certainement déjà reparti vers là d'où il était venu. Après avoir calé ses béquilles contre le mur, près de l'unique fenêtre protégée par des barreaux, il arrangea les sacs et se coucha sur le dernier de la pile, contre le mur. Les mains jointes derrière la tête, il passa en revue les derniers événements de la journée.

La lettre de monsieur Hao à Lang avait été une bonne nouvelle. Elle était la preuve que les conspirateurs du Palais n'étaient pas encore entrés en possession du collier. Il pouvait donc rejeter une des hypothèses qu'il avait envisagées, selon laquelle ces derniers, ou monsieur Hao, auraient intercepté le caissier après le vol et lui auraient acheté directement le collier. Cette théorie se fondait sur l'absence de monsieur Hao, le lendemain, chez Lang. À présent, il était clair que le courtier avait été retenu ailleurs, ainsi qu'il le disait dans sa lettre à Lang, et qu'il espérait conclure l'affaire ce soir même, dans l'entrepôt. Que souhaiter de mieux ? En effet, l'arrestation de monsieur Hao allait donner à réfléchir aux conspirateurs du Palais, et lui donner, à lui, le temps et les moyens de se consacrer à la recherche du collier. Sa longue promenade matinale sur le fleuve l'avait épuisé ; il ferma les yeux.

De nombreux rêves agitèrent son sommeil. Le visage mutilé du barbu refit son apparition ; suspendu dans les airs, il le fixait de son œil unique. Non, c'était le caissier qui le fixait ; verdâtre et boursoufflé, il rivait sur lui ses yeux exorbités et le saisissait à la gorge de ses horribles moignons. Le juge essaya de se lever, mais son corps était lourd comme du plomb ; impossible de faire le moindre geste. Il essaya désespérément de reprendre son souffle ; au moment où il étouffait véritablement, le caissier se transforma en une grande femme vêtue d'une robe bleue souillée. Ses longs cheveux emmêlés, collés de boue séchée, lui recouvraient le visage, ne laissant apparaître qu'une bouche bleuâtre, grande ouverte, d'où sortait une grosse langue enflée. Le juge se réveilla en poussant un cri d'horreur.

Trempé de sueur, il descendit de sa couche improvisée, et inspecta quelques instants les vieux meubles pour essayer de dissiper l'horrible cauchemar. Il poussa un affreux juron en trébuchant contre

des sacs poussiéreux, qui, semblait-il, avaient dû contenir de la farine. Il se brossa les genoux, puis retourna s'étendre sur les sacs de chanvre. Quelques secondes plus tard, il somnait dans un sommeil sans rêves.

D'INDUSTRIEUSES PETITES BÊTES RÉVEILLEN LE JUGE TI LE JUGE TI PARLE DE FANTÔMES AVEC UN COMPTABLE.

UN PICOTEMENT irritant et persistant dans le cou réveilla le juge Ti. Il tressaillit et constata que la nuit était tombée. Sautant sur ses pieds, il courut à la fenêtre : à son grand soulagement, il entendit les cuisiniers affairés aux cuisines en train de chanter joyeusement. Aucune commande n'était criée : l'heure du riz du soir était encore loin. En se grattant le cou, le juge découvrit des dizaines de petites fourmis qui grouillaient sous son col. Il y en avait encore davantage dans sa barbe et ses favoris, ainsi que sur sa robe. Il chassa toute cette vermine d'un air très contrarié.

À présent, les fenêtres de l'appartement de Lang étaient éclairées et l'un des panneaux de la porte coulissante était entrouvert, mais aucun son n'en venait. Deux marchands de légumes entrèrent dans le jardin et se dirigèrent droit vers les cuisines. Le juge Ti attendit qu'ils soient repartis, les paniers vides, pour se glisser au-dehors et franchir la porte du jardinet. À sa grande surprise, l'âne était toujours là, contre le mur, en train de fouiller un tas d'ordures. Après être retourné précipitamment dans la remise prendre ses béquilles et son épée, il grimpa sur l'âne et chevaucha tranquillement vers le quai, en sécurité sous son astucieux déguisement.

Une foule bigarrée s'affairait auprès des petites lampes à huile des éventaires du marché aux poissons, d'où s'élevait une cacophonie de voix plus stridentes les unes que les autres. Le juge Ti dut s'arrêter devant une charrette de melons renversée aux pieds de son âne. Des badauds s'empressèrent de prêter main-forte au vendeur qui ramassait ses marchandises et un miséreux saisit les rênes de l'âne.

— Je vais vous sortir de là, maître Calebasse ! s'écria-t-il chaleureusement.

Tandis que le coolie se frayait un passage à travers la foule, le juge entendit soudain quelqu'un murmurer derrière lui :

— Ils le cherchent... il a disparu...

Le juge se retourna prestement sur sa selle. Dans la pénombre incertaine, il ne put distinguer que les visages hilares de quelques gamins en train de pousser son âne par-dérrière. Une seconde plus tard, il était sorti du tumulte.

Le juge Ti poursuivit son trajet, les sourcils froncés de perplexité. La bagarre dans l'entrepôt avait pourtant fait la preuve que le vieillard était de son côté. Pourtant, la phrase chuchotée derrière lui, par quelqu'un qui l'avait pris pour maître Calebasse, semblait indiquer que le taoïste était tenu au courant de ses déplacements. Quel rapport pouvait-il y avoir entre le vieux moine et cette déconcertante affaire ? Il essaya encore une fois de se rappeler où il avait bien pu le rencontrer. Mais ce fut peine perdue.

Un léger brouillard montait du fleuve. Maintenant qu'il approchait du bout du quai, dépourvu de boutiques ou d'éventaires, tout prenait un air lugubre. Les seules taches de lumière venaient des petites lampes accrochées à la proue des embarcations amarrées, soulevées au rythme du fleuve sombre.

Après avoir dépassé le premier entrepôt, le juge descendit de l'âne et posa ses béquilles contre le mur. Puis il se dirigea vers les grands arbres qui fermaient l'autre extrémité de la clairière, sans oublier auparavant de remettre son épée dans son dos. Au moment où il se glissait sous les branches basses, une grosse voix s'éleva juste au-dessus de sa tête :

— Vous êtes en retard, mais monsieur Hao n'est pas encore arrivé.

Levant les yeux, il distingua vaguement la silhouette d'un des gardes du corps de Lang, perché sur une grosse branche. Effectivement, monsieur Lang, comme il l'avait dit lui-même, connaissait son métier quand il s'agissait de la routine. Le juge traversa la clairière et frappa à la porte de l'entrepôt voisin. L'homme à la tête d'œuf lui ouvrit aussitôt.

— Content de vous voir ! murmura-t-il. Cet endroit me fiche une de ces trouilles !

— C'est le fantôme de Taï Min qui vous fait peur ? demanda froidement le juge en repoussant le banc contre le mur avant de s'asseoir.

— Non, pas moi ! répondit le comptable en s'installant aux côtés du juge. Il gueulait comme un cochon, vous savez ! Dommage que ces crétins l'aient tué avant de s'y mettre pour de bon ! Un sourire cruel déforma ses lèvres charnues. Ils l'avaient attaché à ce banc-là, justement. Ils ont commencé par...

— Vos petits jeux ne m'intéressent nullement. Le juge posa son épée à plat sur ses genoux et s'adossa au mur. En revanche, vous pouvez toujours me dire ce que vous en avez tiré...

— Pratiquement rien. Quand ils lui ont chauffé les pieds, il a hurlé une bonne centaine de fois qu'il n'avait pas les perles. Après, il a encore crié que c'était inutile de continuer puisque, bon sang ! il ne les avait pas ! Et il est mort en nous maudissant, l'impudent vaurien ! Ces

triples crétins lui ont ouvert le ventre pour voir s'il n'avait pas avalé les perles. En pure perte, bien sûr. Jetant un regard furtif sur l'épée du juge, il ajouta nerveusement : Cette épée pourrait inquiéter monsieur Hao. Vous êtes sûr qu'il ne vaudrait pas mieux la mettre ailleurs, hors de vue ?

— Tout à fait sûr.

Le juge se croisa les bras et laissa retomber son menton sur sa poitrine. Il s'efforça de ne penser à rien, mais les nombreux problèmes auxquels il devait faire face continuaient à le tracasser. Dorénavant, il lui fallait concentrer son attention sur le caissier assassiné. Car, quand bien même monsieur Hao connaîtrait précisément l'identité des conspirateurs du Palais, il ne pourrait aucunement intervenir officiellement avant d'avoir retrouvé le collier. La princesse avait bien insisté sur ce point. Encore une fois, il essaya d'imaginer quelles avaient pu être les intentions de Taï Min quand il avait décidé de rouler Lang. Il avait le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, une discussion avec madame Wei, l'épouse disparue, pourrait lui fournir un indice sur ce que le jeune homme avait fait du collier.

— Reste tranquille ! siffla-t-il au comptable qui ne cessait de s'agiter sur son banc.

Les seuls renseignements qu'il possédait sur madame Wei lui avaient été fournis par Fougère. Une jeune fille d'une intelligence au-dessus de la moyenne certes, mais si jeune cependant, et qui n'avait vécu que quelques mois chez les Wei. Pouvait-il se fier entièrement à son jugement favorable sur la femme de l'aubergiste ? Fougère avait affirmé que madame Wei n'avait pas trompé son mari avec le caissier, et Wei était un vieux grigou des plus déplaisant. Il n'en était pas moins scandaleux qu'une femme quitte son mari sans un mot d'explication. Wei avait fait allusion à une espèce de brute, un vagabond, comme étant l'amant de sa femme. Il faudrait également chercher de ce côté-là. Il aurait dû bavarder plus longuement avec Wei, mais les événements s'étaient précipités d'une manière telle que...

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? demanda-t-il d'un ton hargneux à l'homme qui était assis à côté de lui.

— Rien, je commence seulement à me poser des questions sur Hao. Cela fait maintenant près d'une heure que nous l'attendons ! Pourquoi nous aurait-il donné ce rendez-vous s'il n'avait pas l'intention de s'y rendre ?

— Tu te demandes pourquoi ? dit le juge en haussant les épaules. Eh bien, il a probablement été retenu par quelque obligation imprévue...

Le juge se tut brusquement et se frappa le genou du poing.

— Bon sang ! J'aurais dû y penser plus tôt !

— Quoi... Qu'est-ce... bredouilla l'autre.

— Je suis un aussi gros crétin que toi ! constata amèrement le juge Ti. Le rendez-vous n'était qu'un piège grossier ; ce sont les meilleurs, naturellement !

Ignorant les questions affolées du comptable, il bondit sur ses pieds, se précipita dehors et siffla deux fois entre ses doigts. Le sifflement strident résonna dans toute la clairière silencieuse. La porte de l'entrepôt s'ouvrit légèrement et un barbu scruta prudemment les alentours. Puis des ordres et des cliquetis d'armes retentirent dans la forêt de pins. Une large silhouette sombre sauta d'un arbre en face de l'entrepôt. Deux soldats se saisirent du garde du corps qui se défendit comme un beau diable mais fut bientôt terrassé par un coup de plat d'épée sur le crâne. En un clin d'œil, la clairière fut envahie de soldats armés jusqu'aux dents. Deux d'entre eux s'apprêtaient à défoncer la porte du second entrepôt avec leurs haches de combat, quand le capitaine Siou se précipita en courant vers le juge, suivi du lieutenant Liou.

— Personne n'est passé ici après vous, affirma le capitaine. Le maigrichon derrière vous est monsieur Hao, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas lui. Celui-ci est coupable d'avoir torturé le caissier jusqu'à ce que mort s'ensuive. Arrêtez-le immédiatement ! Hao n'est pas venu. Où sont vos chevaux ? Nous devons arriver le plus vite possible au Martin-Pêcheur !

Le capitaine cria un ordre à Liou, puis courut vers la forêt, le juge Ti sur ses talons.

— Combien d'hommes nous faut-il ? cria-t-il par-dessus son épaule.

— Quatre, ça ira ! répondit le juge à bout de souffle.

Après le second tournant du sentier, six soldats à cheval attendaient près d'une douzaine de bêtes somptueusement caparaçonnées. Le juge Ti et le capitaine en choisirent deux et montèrent prestement en selle. Tout en aiguillonnant sa monture, le capitaine donna l'ordre à quatre hommes de les suivre.

Dans la clairière, les soldats enchaînaient les uns aux autres les hommes de Lang. Impassible, le lieutenant Liou attachait lui-même l'homme à la tête d'œuf avec une fine cordelette. En arrivant à sa hauteur, le juge Ti cria :

— N'oubliez pas l'âne ! Il est là-bas, au bout des entrepôts !

Et les six cavaliers partirent au grand galop vers le quai.

UN CIVIL ET UN MILITAIRE FONT UNE MACABRE DÉCOUVERTE. UNE ÉNIGMATIQUE PRINCESSE EMPÊCHE LE JUGE TI DE DORMIR.

MONSIEUR WEI était en train de boire une tasse de thé en compagnie de deux clients, derrière le comptoir, dans la pénombre. Il assista médusé, la tasse en l'air, à l'entrée du juge et des soldats.

— Y a-t-il eu des visites pour monsieur Lang ? lâcha le juge d'une voix blanche.

L'aubergiste fit non de la tête, abasourdi.

Le juge se précipita dans le couloir qui menait aux appartements de Lang. La porte de l'antichambre n'était pas fermée à clé, mais celle du bureau semblait verrouillée de l'intérieur. Le capitaine Siou y cogna vivement avec le pommeau de son épée. Comme personne ne répondait, il l'ouvrit d'un violent coup d'épaule, d'autant plus violent qu'il était protégé par son armure. Il s'arrêta si brusquement sur le seuil de la pièce que le juge se heurta à lui. Il n'y avait personne dans le bureau, mais il avait été fouillé de fond en comble. Le secrétaire avait été renversé, tous les tiroirs sortis. Le sol était entièrement jonché de papiers éparés. Ça et là, les boiseries avaient été défoncées ; un amoncellement de vêtements, déchirés en mille morceaux, gisait près de la fenêtre. Soudain, le juge saisit le capitaine par le bras et lui désigna le coin le plus reculé de la pièce. Siou poussa un horrible juron.

Le corps entièrement nu de Lang pendait la tête en bas, attaché à un chevron par les deux gros orteils à l'aide d'une fine cordelette, les bras liés dans le dos. Un morceau de tissu ensanglanté lui entourait la tête, frôlant le sol.

Le juge se précipita pour défaire le tissu : le sang se mit aussitôt à couler abondamment. Il se dépêcha de tâter la poitrine de Lang : il était encore chaud, mais le cœur avait cessé de battre. Blanc comme un linge, il se tourna vers le capitaine.

— Trop tard ! Dites à vos hommes de le décrocher et de l'emporter à la morgue.

Flageolant sur ses jambes, le juge Ti se dirigea d'un pas mal assuré vers le bureau, redressa le fauteuil et s'assit. Lang était un criminel endurci qui avait amplement mérité de finir sur l'échafaud,

mais en aucun cas d'être torturé de si monstrueuse façon. Et c'était lui, le juge Ti, qui était responsable de cette atrocité. D'une voix sourde, le capitaine le tira de ses sombres pensées.

— Deux de mes hommes fouillent le jardin et interrogent les domestiques.

— Cela m'étonnerait qu'on les ait vus entrer, Siou, dit le juge d'un ton empreint d'une grande lassitude en montrant du doigt le panneau entrouvert de la porte du jardin. C'est par là qu'ils sont arrivés ; en passant par la porte de service au moment du coup de feu aux cuisines, lors du riz du soir. Voilà pourquoi ils avaient fixé le rendez-vous à six heures. C'était une ruse pour que Lang se défasse momentanément de tous ses hommes et puisse être interrogé tout seul. J'ai commis une grave erreur, Siou, une très grave erreur...

Tout en caressant lentement sa longue barbe noire, il pensa que la machination cadrerait parfaitement avec la tournure d'esprit tortueuse de courtisans dépravés, passés maîtres en matière de double jeu et de fourberie. Ils avaient certainement un espion parmi les hommes de Lang, qui leur avait bien évidemment fait savoir que le caissier n'avait pas remis le collier. C'est pourquoi ils n'avaient pas envoyé monsieur Hao le chercher. Mais, réflexion faite, ils en étaient arrivés à penser que Taï Min avait dû remettre le bijou à Lang en passant par l'auberge pour prendre ses affaires, et que ce dernier lui avait promis une rétribution beaucoup plus intéressante que celle convenue. Et Lang avait laissé ses hommes tuer le caissier, conservant ainsi leur part du butin, et éliminant une source d'ennuis éventuels. Persuadés que Lang avait caché le collier dans son bureau, les comploteurs du Palais avaient organisé le rendez-vous de l'entrepôt à seule fin de le surprendre à l'auberge sans escorte.

— Que disiez-vous, Siou ?

— Pensez-vous que ces salauds aient trouvé ce qu'ils cherchaient ?

— Non, certainement pas. Il n'y avait rien ici.

De cela, le juge était absolument convaincu. Non parce qu'il ne croyait pas Lang capable de duplicité, mais parce que dans ce cas, le caissier aurait certainement demandé à ses tortionnaires de le conduire devant leur patron – dans l'espoir, s'il ne parvenait pas à s'entendre avec lui et à sauver sa peau, de gagner du moins un peu de temps.

Le juge regarda en silence les deux soldats décrocher le cadavre. Ils le déposèrent sur une civière, le recouvrirent d'un tissu et l'emportèrent. Il se sentit soudain rempli d'un profond dégoût pour cette affaire insensée dont il ne voyait pas la fin.

— Ah ! J'allais oublier ! Au moment où je rassemblais mes hommes pour aller à l'entrepôt, mes agents sont revenus de Quatre-

Lieues, de l'autre côté de la montagne. Ils n'y ont pas trouvé de madame Wei et cette dernière n'y a jamais mis les pieds.

Le juge Ti ne répondit rien ; ainsi, cette hypothèse également s'effondrait. Il avait fait de son mieux, mais toutes ses théories menaient à une impasse.

— À propos, qu'ont donc dit de mon évasion ces messieurs du Palais ? demanda-t-il d'un air badin.

— Ils n'ont pas pu en dire grand-chose, car je les ai conduits à la cellule où vous étiez censé être, et où Liou avait fait un sacré beau travail. Mais leur air mauvais ne me dit rien qui vaille. Le meurtre de Lang me fournit un excellent prétexte pour poster six hommes dans le hall de l'auberge, avec ordre de ne laisser entrer aucun étranger.

— Parfait ! dit le juge en se levant. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Les deux hommes retournèrent dans le hall. Le juge n'avait pas réalisé qu'il y avait autant de clients dans l'auberge. La salle était pleine de monde en proie à une vive agitation. L'un des soldats gardait la porte d'entrée, l'autre était en train d'interroger dans un coin quelques domestiques affolés. À peine entré, le capitaine Siou fut assailli de questions. Faisant signe de venir à Wei, debout derrière le comptoir en compagnie de Fougère et de l'employé, il dit à l'aubergiste :

— On a assassiné monsieur Lang Liou et retourné tout son appartement.

— Auguste Ciel ! Ont-ils abîmé mes meubles ?

— Allez-y voir vous-même ! répartit le capitaine.

Après le départ précipité de l'aubergiste, suivi de son employé, Siou s'adressa aux clients :

— Vous feriez mieux de réintégrer vos chambres, messieurs ! Vous n'avez rien à craindre, je laisse six soldats ici pour la nuit.

— Je vais examiner le registre, lui dit le juge Ti en passant devant le comptoir. J'aurais dû le faire plus tôt. Il y a, semble-t-il, beaucoup de choses que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faites ! Bon, je passerai vous voir demain matin à la première heure.

— Vous avez l'air au mieux avec ce pétulant capitaine ! remarqua Fougère.

— Il voulait mon avis sur l'heure du décès. Pourriez-vous me passer le registre des clients, je vous prie ?

La jeune fille sortit le gros registre du tiroir du haut et le tendit au juge. Accoudée au comptoir, elle le regardait feuilleter les grandes pages. Les noms ne lui disaient pas grand-chose. À part Lang et ses hommes, il s'agissait apparemment d'honnêtes marchands, tous arrivés avant lui. Il laisserait au capitaine le soin de procéder aux vérifications d'usage.

— Je ne vous ai pas vu de l'après-midi, reprit la jeune fille, étonnée par la mine défaite du juge. Vous n'avez pas l'air très frais, savez-vous.

— Je suis plutôt fatigué ; je vais me coucher tôt ce soir. Bonne nuit !

Une fois dans sa chambre, il ouvrit grand la fenêtre, puis s'assit à sa table et approcha la théière maintenue au chaud dans son panier ouatiné. Dégustant lentement la bienfaisante boisson, il fit un dernier effort pour rassembler ses idées. Il devait reconsidérer la situation d'un œil serein : surmonter le choc violent que lui avait fait l'atroce meurtre de Lang Liou ; considérer tout ce qui était survenu comme un simple puzzle intellectuel, et essayer de remettre logiquement chaque élément à sa place. Mais il en manquait beaucoup trop ! Si la princesse ne lui avait pas expressément ordonné de conserver l'anonymat jusqu'à la réapparition du collier, il aurait au moins pu prendre l'initiative et faire bouger les choses : par exemple, se rendre au Palais pour y mener une enquête officielle et commencer par arrêter les deux hommes en gris attachés au cabinet du surintendant. Il était clair qu'ils le recherchaient, non parce qu'il s'était introduit au Palais sous un prétexte fallacieux, mais parce qu'étant à la solde des conspirateurs, ils avaient ordre de l'empêcher de mettre la main sur le collier.

Toute initiative à découvert étant exclue, il se demanda quelle alternative s'offrait à lui. Le temps pressait singulièrement. Il ne lui restait plus que la nuit et le petit matin, puisque la princesse devait quitter le Palais des Eaux-Vives vers midi. Le juge se leva et arpenta fiévreusement la chambre de long en large, les mains derrière le dos.

Il revit le joli visage de la princesse. La Troisième Princesse, fille préférée de Sa Majesté, entourée de dizaines de dames d'honneur et de nombreuses suivantes, protégée par le chef des eunuques et ses sbires aux statures de géants... et pourtant si seule, et dans l'impossibilité de se fier à quiconque à l'exception de sa dame d'honneur attitrée. L'empereur satisfaisait le moindre de ses désirs ; il était même allé jusqu'à lui confier des mandats vierges pour qu'elle puisse nommer Inquisiteur impérial qui bon lui semblerait – fait sans précédent dans l'histoire ! Une femme si puissante et pourtant si désespérément seule et abandonnée... Il repensa à son beau regard tragique.

Elle lui avait laissé entendre que le collier avait été volé afin de rompre l'attachement que l'empereur éprouvait pour elle. Mais la véritable raison devait être autre. L'empereur ayant la réputation d'être un homme avisé et compréhensif, agissant toujours rationnellement, la perte du collier pourrait tout juste susciter de sa part une sévère réprimande. Cependant, elle lui avait bien dit pour finir que son bonheur était entre ses mains !

Sa trop grande confiance en lui, songea-t-il avec amertume, lui avait fait commettre de fâcheuses erreurs. Son hypothèse selon laquelle le caissier avait l'intention de rejoindre la femme de l'aubergiste s'était révélée complètement erronée. Que comptait donc faire ce jeunot la nuit où il avait volé le collier au Palais ?

Le juge s'arrêta brusquement. Un fin sourire éclaira enfin son visage fatigué. Lissant ses favoris, il réalisa qu'après tout il lui était possible de prendre l'initiative, sans pour autant agir à découvert.

Il s'empressa d'examiner le contenu de ses sacoches, et hocha la tête d'un air satisfait en découvrant une simple robe de soie noire et la large ceinture qui allait avec.

C'était exactement ce qu'il lui fallait. Il ôta sa robe de voyage brune et s'allongea sur le lit. Il avait grand besoin de quelques heures de repos, mais une foule d'idées se pressait dans son cerveau exténué. Après s'être retourné sur sa couche un long moment, il finit par s'endormir.

LE JUGE TI FAIT UNE PROMENADE EN BATEAU AU CLAIR DE LUNE ET MARCHE SUR LES TRACES D'UN JEUNE HOMME.

LA VILLE ÉTAIT PLONGÉE dans un profond silence quand le juge s'éveilla. D'après ses calculs, il ne devait pas être loin de minuit. Le ciel était légèrement couvert, et, de temps à autre, des bourrasques de vent s'élevaient, mais la pluie ne semblait pas menacer. Un rapide coup d'œil au jardinet en friche lui apprit que le lieu était désert. Les soldats devaient être dans le hall ou bien devant l'entrée principale de l'auberge.

Le juge se déshabilla entièrement et enfila, par-dessus un pantalon large en fin coton noir, la longue robe de même couleur. Il envisagea un instant de glisser le précieux document jaune dans le col de son nouveau vêtement, mais il abandonna cette idée. S'il échouait, le document ne lui serait d'aucune utilité, car on le découvrirait sur son cadavre. Cette fois, c'était tout ou rien ! Après tous ces tâtonnements dans le noir, toutes ces batailles livrées contre des fantômes insaisissables, enfin un dénouement clair et net !

Il s'attacha autour de la taille une ceinture de cuir, tout en fredonnant à voix basse. Il noua en sautoir sur son large torse la longue ceinture noire, et glissa son épée dans le dos, de manière que le pommeau dépasse de son épaule droite. Puis il examina sa blessure au bras : elle était en bonne voie de cicatrisation ; il la protégea d'un pansement noir. Enfin il mit une petite coiffe noire.

Il n'y avait pas un bruit dans le couloir. Pourtant, alors qu'il se dirigeait vers l'escalier, une lame de parquet craqua soudain, le faisant s'arrêter net, sur ses gardes. Il tendit l'oreille un instant : au rez-de-chaussée, le hall semblait parfaitement silencieux.

Le juge descendit l'escalier en rasant précautionneusement le mur. Il n'y avait personne en bas, mais il entendit les gardes bavarder entre eux sous le portique, devant l'auberge. Se rappelant que la nuit précédente monsieur Wei était allé chercher le garçon de service en sortant par une petite porte donnant dans son bureau, le juge se glissa derrière le paravent en lattes. Il déverrouilla la porte et se retrouva dans le jardinet de derrière qu'il commençait à bien connaître. Il ne fut pas long à descendre la ruelle jusqu'à la rue parallèle à l'artère principale. En plein jour, c'était un quartier commerçant des plus

animés, mais à présent tous les volets étaient tirés et le silence total. Le juge regretta de ne pas avoir de lampe-tempête, car si jamais les nuages venaient à obscurcir la pâle lune, il n'y verrait goutte sur le quai.

Tout à coup, des voix éraillées lui parvinrent d'une rue latérale. Le juge Ti chercha des yeux un portique sous lequel se cacher, mais le veilleur de nuit qui venait de surgir le héla aussitôt.

— Ah ! Docteur Liang ! Vous êtes dehors à une heure bien tardive, docteur ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

— On m'a appelé pour un accouchement difficile, à côté du marché aux poissons.

— Alors là, on ne peut rien pour vous, docteur ! s'exclama le sergent, tandis que ses hommes pouffaient de rire derrière lui.

— En revanche, remarqua le juge, vous pouvez me prêter votre lanterne.

— Mais avec grand plaisir ! et les soldats s'éloignèrent dans l'obscurité.

Le juge Ti éteignit la lampe, sachant qu'il risquait d'en avoir un besoin plus pressant par la suite. En approchant du quai, il dut se retourner plusieurs fois, car il avait la désagréable impression d'être observé. Mais tous les volets étaient tirés, et rien ne semblait bouger dans l'ombre des maisons.

L'extrémité est du quai était plongée dans la brume. Se laissant guider par la lueur des lampes à huile des bateaux, il gagna la berge et se mit à parcourir du regard la longue file de barques amarrées en se demandant laquelle était celle de Fougère. Elles se ressemblaient toutes dans le noir.

— C'est la cinquième à partir de la gauche, fit une toute petite voix derrière lui.

Le juge fit volte-face pour découvrir, fou furieux, une frêle silhouette noire à quelques pas de lui.

— Alors comme ça, c'est toi ! Et pourquoi me suis-tu ?

— C'est votre faute, vous m'avez empêchée de dormir ! Ma mansarde se trouve juste au-dessus de votre chambre, et moi aussi, figurez-vous, j'avais l'intention de me coucher tôt. D'abord, je vous ai entendu marcher comme un lion en cage, après, vous n'avez pas arrêté de vous retourner dans votre lit ! Impossible de dormir ! Et quand vous avez fait craquer le plancher en descendant, je me suis dit que je ferais aussi bien de vous suivre pour voir ce que vous alliez faire. Et puis, j'ai eu raison, la preuve, car je n'ai aucune envie de voir couler ma barque, je l'adore moi, voyez-vous !

— Écoute-moi bien, Fougère, arrête tes bêtises ! Tu vas rentrer tout de suite à l'auberge, tu entends. Je sais ce que je fais.

— Pas dans un bateau que vous ne connaissez pas ! Où allez-

vous ?

— Pas loin, si tu veux le savoir ! À la quatrième crique en amont. La jeune fille renifla bruyamment.

— Et vous croyez peut-être que vous allez la retrouver dans le noir ? Mais même en plein jour vous n'en verriez pas l'entrée ! C'est très étroit et complètement obstrué par les herbes. Il se trouve que je connais bien cette crique parce qu'il y a de beaux crabes. Allez, venez, grimpez !

Le juge hésita quelques secondes. Fougère avait raison : il lui faudrait probablement des heures pour découvrir la crique. Si elle acceptait de l'y attendre, elle ne courrait aucun risque et cela lui épargnerait pas mal de tracas.

— Je voudrais jeter un coup d'œil dans la forêt, là-bas. Tu seras peut-être obligée de m'attendre plusieurs heures, tu sais.

— Je peux dormir dans mon bateau, aussi confortablement que dans mon lit. Cette crique est entourée de pins et je pourrai amarrer ma barque sous les branches. J'ai une toile huilée, au cas où il viendrait à pleuvoir, mais à mon avis, il ne va pas tomber grand-chose.

— Tu m'es d'un grand secours, Fougère ! dit-il chaleureusement en s'asseyant au fond de la barque tandis que la jeune fille l'éloignait du rivage.

— Je vous aime bien. Et en plus, j'ai confiance en vous, car seul le Ciel sait ce qui vous prend de traîner dehors à cette heure de la nuit ! En tout cas, nous n'allumerons pas la lanterne à l'avant.

Une fois parvenus au milieu du fleuve, un nuage passa devant la lune. Il faisait noir comme dans un four. Le juge comprit alors que sans Fougère il se serait complètement perdu. Elle godaillait vivement et avec une telle adresse que le bateau filait presque sans un bruit. Une brusque rafale de vent froissa la surface de l'eau, et le juge serra sa robe contre son torse nu.

— Nous y voilà !

Elle manœuvra le bateau dans l'étroit goulet, tandis que les branches basses frôlaient les épaules du juge. Une masse sombre de grands arbres se dessina devant eux. Fougère saisit la perche et le juge ne tarda pas à sentir la coque racler les rochers de la berge.

— Je vais laisser la barque le long de ce banc de rochers, déclara Fougère. Vous pouvez allumer votre lanterne à présent ; on ne peut pas nous voir du fleuve.

Le juge sortit de sa manche son briquet à silex et alluma la lanterne du veilleur de nuit. Il découvrit alors que Fougère était en pantalon et robe noirs, et portait un foulard noir également.

— Vous voyez que je sais comment me vêtir pour les escapades nocturnes ! lui dit-elle d'un air malicieux. Eh bien, nous serons tout à

fait tranquilles dans ce petit coin ; rien que vous et moi, sans oublier notre mère la lune. Vous n'avez pas envie de me chuchoter à l'oreille ce que vous avez derrière la tête ?

— J'ai quelque chose à chercher le long de ce vieux sentier qui traverse la forêt. J'en ai pour deux heures au moins. Si dans trois heures je ne suis pas de retour, rentre seule en ville. Ce sera long, je te préviens !

— Et vous allez me faire croire que vous allez chercher des plantes médicinales ! rétorqua-t-elle. Eh bien, ne vous occupez pas de moi, occupez-vous plutôt des serpents ! Prenez garde à ne pas marcher sur l'un d'eux : ils n'aiment pas du tout ça !

Le juge Ti fourra les pans de sa longue robe dans sa ceinture et gagna le rivage. Brandissant la lanterne de sa main gauche, il fourragea dans l'épais taillis avec son épée, recherchant un passage.

— Le parfait bandit de grands chemins ! s'exclama Fougère derrière lui. Bonne chance !

Grimaçant un sourire, le juge se fraya tant bien que mal, parmi les branchages et les buissons d'épineux, un chemin vers le nord-est. Plus tôt qu'il ne l'espérait, il déboucha sur un étroit sentier qui, vers la droite, disparaissait dans un inextricable taillis, mais semblait praticable vers la gauche. Le juge choisit une grosse branche morte qu'il disposa en travers du chemin, afin de ne pas s'égarer à son retour. Si retour il devait y avoir...

Après avoir suivi quelques instants la sente sinueuse, il s'aperçut que la nuit n'était plus si paisible. Un bruissement constant venait des épais buissons en bordure du sentier, auquel se joignaient par intermittence des cris stridents et des grognements, ainsi que les ululements des oiseaux de nuit tapis dans l'ombre des arbres. Une chouette faisait entendre son chant mélancolique, de petits animaux détalaien sous ses pieds, affolés par le halo de la lanterne, mais de serpent, il ne vit trace.

« C'est pour me taquiner qu'elle en a parlé ! grommela-t-il en souriant. Quelle fille formidable ! » Soudain, il s'arrêta net et recula vivement de quelques pas : un serpent tacheté de plus de trois pieds de long traversait le sentier. « Formidable et digne de foi ! » songea-t-il avec humeur.

Le juge ne tarda pas à perdre toute notion du temps tandis qu'il avançait dans l'inquiétante forêt. Au bout de ce qu'il estima être une demi-heure, le sentier s'élargit quelque peu et une lueur apparut au loin entre les arbres. Puis il découvrit l'eau et, au-delà, la silhouette massive de la tour de guet nord-ouest, dont l'angle gauche surplombait le fleuve noir et silencieux sous le ciel chargé.

La sente tournait à droite en direction des douves ouest du Palais des Eaux-Vives. Se baissant prestement, le juge Ti longea à quatre

pattes les arbres bas et les buissons qui le séparaient du bord du fossé. Accroupi juste au-dessus de l'eau, il s'aperçut, à son grand désespoir, que les douves étaient en réalité beaucoup plus larges qu'il lui avait semblé le matin même. Au lieu des quinze pieds qu'il avait cru voir depuis le fleuve, il y en avait en fait une bonne trentaine. À ses pieds, l'eau sombre et lisse était rien moins qu'engageante et l'écluse mentionnée par monsieur Hao était totalement invisible. Pourtant, jusqu'à présent, ses indications, telles que les avait récitées le comptable à tête d'œuf, s'étaient révélées exactes.

Saisissant une petite branche de bois mort, le juge se pencha pour explorer l'eau. Il y avait effectivement là une grosse poutre, à une demi-toise environ de la surface. Soudain, des ordres retentirent dans la nuit depuis les créneaux de la tour de guet, suivis du claquement sonore des bottes ferrées sur la pierre. Le juge plongea vivement à couvert sous les branches. On relevait la garde : il devait être minuit juste.

Se glissant de nouveau au bord du canal, il scruta l'obscurité. Y avait-il effectivement un rebord le long du pied de la muraille ? Il ne dépassait apparemment de l'eau qu'une bande d'herbes boueuses. Poussant un profond soupir, le juge se décida à aller y voir de plus près ; c'était tout ce qui lui restait à faire.

Retournant à l'abri du sentier, il défit la large ceinture qui retenait son épée et la coupa en deux sur le tranchant de la lame. Il glissa sa calotte dans sa manche et se noua solidement autour de la tête la bande de tissu qu'il venait de couper. Puis, il ôta sa robe et la plia soigneusement. Après avoir enveloppé son épée dans l'autre moitié de la ceinture, il la posa sur sa robe avec la lanterne afin que le vent ne l'emporte pas. Il serra autour de ses chevilles le bas de son large pantalon qu'il glissa dans ses bottes avant de les nouer fermement autour de ses mollets. Enfin, il partagea sa longue barbe en deux, en noua les deux pointes derrière sa nuque et les glissa sous son turban improvisé.

De retour au bord des douves, il jeta un dernier regard inquiet vers les remparts. Monsieur Hao avait dit que les archers seraient occupés ailleurs quand le caissier atteindrait le Palais. Il était donc clair que les conspirateurs avaient fait diversion pour éloigner les archers. Quant à lui, il ne pouvait que tenter sa chance. Il se laissa glisser lentement dans l'eau. Elle lui parut encore supportable jusqu'à la taille, mais glaciale contre son torse nu. Il pensa avec amertume que Taï Min, lui, avait certainement suivi sous l'eau la poutre de l'écluse, mais il ne se sentait pas le moins du monde disposé à ce genre d'exploit.

Les yeux et le nez hors de l'eau, il suivit à tâtons la poutre glissante. Ses mains rencontrèrent toutes sortes d'objets visqueux et

indéfinissables, ainsi que des lambeaux de tissu, doux au toucher, qu'il faisait bouger comme des algues en passant. Le bois de la vieille porte d'écluse était à moitié vermoulu, et le juge Ti fut plus d'une fois surpris par des embûches imprévues. À mi-chemin, il perdit soudain pied. L'eau tourbillonna au-dessus de sa tête, mais il parvint d'un brusque coup de jarret à remonter à la surface. Il prit une profonde respiration et poursuivit son trajet en longeant la poutre.

Il atteignit enfin l'autre côté et poussa un soupir de soulagement. Accroupi dans l'eau, il fouilla les herbes qui poussaient au pied de la muraille. Le mystérieux monsieur Hao était probablement un individu fort méprisable, mais le juge apprécia grandement l'exactitude de ses indications. Car il y avait bien un étroit rebord de pierre, envahi par les herbes à forte odeur de vase, mais assez large pour y marcher. Après avoir jeté un regard anxieux en direction des créneaux qui s'élevaient à quelque trois toises au-dessus de sa tête, il sortit tout doucement de l'eau et se hissa sur le rebord. Le dos et les paumes des mains plaqués contre la muraille dont l'inclinaison en surplomb le poussait vers l'eau, il longea la tour et en dépassa bientôt le coin. Il faisait à présent face au fleuve, dont la vaste étendue noire comme du jais scintillait sous la lune.

Il avança précautionneusement le long de la muraille nord, tâtant prudemment la margelle glissante du bout de sa botte trempée avant de faire un pas. Brusquement, le paisible fleuve sombre qui coulait à ses pieds se mit à tourner ; il eut l'impression que tout le Palais, et lui avec, remontait le courant en une course folle. Fermant résolument les yeux, luttant de toutes ses forces contre le vertige, il continua néanmoins d'avancer. Si ce mode de progression était relativement aisé pour un jeune homme petit et agile comme Taï Min, en revanche, il était, lui, fortement désavantagé par sa taille et son poids. À chaque pas, son pied s'enfonçait profondément dans la vase, et il devait prendre garde aux mauvaises surprises, car il manquait des pierres çà et là. Parvenu à un endroit où la vase était moins épaisse, il réussit à se retourner face au mur et put enfin rouvrir les yeux. Cette position lui permettait en outre de s'agripper en utilisant les anfractuosités de la maçonnerie.

C'est avec un soulagement inexprimable qu'il rencontra de sa main gauche les blocs de pierre en saillie de la voûte de la première entrée de canal. Il glissa la main en dessous, et, à une coudée environ, saisit l'un des barreaux de la crapaudine. Il se jeta de côté, s'accrocha à l'un des barreaux transversaux du haut, et glissa ses jambes endolories par-dessus un des barreaux du bas, laissant pendre ses pieds juste au-dessus de l'eau, de l'autre côté de la grille. Ce n'était pas une position des plus confortable, mais il était du moins en sécurité car la partie supérieure de la voûte le protégeait efficacement des

sentinelles postées sur les remparts. Il songea avec angoisse au nombre d'entrées de canaux qu'il lui restait encore à franchir. Il en avait compté huit dans la matinée ! Enfin ! Taï Min l'avait fait, et il suivait exactement le même trajet que le caissier... La seule différence était que le jeune homme voulait s'emparer d'un collier, tandis que lui voulait voler quelques instants d'audience. C'était là la seule manière de consulter la princesse sans désobéir à sa consigne d'observer le plus grand secret. Par ailleurs, le chemin parcouru par Taï Min pourrait peut-être lui fournir un indice sur l'endroit où il avait caché le bijou.

Après s'être reposé un moment, le juge passa à gauche de la voûte et longea de nouveau la muraille, la joue droite collée contre la surface rugueuse des briques, ses bottes glissant régulièrement sur la vase.

Petit à petit, il s'habitua à cette étrange façon de se déplacer, en crabe, et se sentit assez bien protégé des archers par le surplomb que formaient les remparts. Les gardes ne pouvaient l'apercevoir, plaqué contre le mur, qu'en se penchant dangereusement pour regarder. Mais en cherchant à tâtons une prise entre les briques, il fut néanmoins content de rencontrer à nouveau les blocs de pierre d'une arche. Elle était nettement plus basse que la précédente. Lorsqu'il se pencha pour regarder dans la niche grillagée, il sursauta, manquant de perdre l'équilibre. Une main fine et blanche s'agrippait au barreau du bas.

LE JUGE TI SE TROUVE DANS UNE POSITION INCONFORTABLE. UNE PRISONNIÈRE DE HAUT RANG LUI CONFIE UN ÉTRANGE SECRET.

LE JUGE TI dut faire un effort désespéré pour se rétablir. Il découvrit alors qu'un bracelet de jade blanc ciselé en forme de dragon ornait le frêle poignet. Il comprit en même temps qu'il ne s'agissait pas d'une entrée de canal, mais du soupirail d'un cachot. Devant la lourde grille de fer, à un pied environ au-dessus de l'eau, il y avait une sorte de margelle en dalles grises de trois pieds de large ; il sauta et s'y accroupit quand au même moment, il entendit un cri étouffé provenant du puits sombre et vit la main blanche disparaître à l'intérieur.

— C'est moi, madame, le docteur Liang...

Deux mains aux doigts fuselés saisirent de nouveau le barreau. Le juge distingua vaguement les contours d'un pâle visage en contrebas. Le soupirail s'ouvrait apparemment très haut dans le cachot.

— Comment... pourquoi êtes-vous ici ? demanda dame Hortensia d'une voix éteinte.

— Je désirais voir la princesse, car j'ai besoin d'autres renseignements pour m'acquitter de la mission qu'elle m'a confiée. Mais que faites-vous dans cet horrible cachot ?

— Il s'est passé des choses terribles, Ti. Je n'ai rien mangé ni bu depuis hier soir. Donnez-moi un peu d'eau, je vous prie !

Dénouant la ceinture noire de sa tête, le juge la plia de manière à la remplir d'eau, puis glissa le sac ainsi improvisé, ruisselant, entre les barreaux.

— Plongez-y votre visage, mais ne buvez surtout pas plus d'une ou deux gorgées !

— Je souffre effectivement, reprit dame Hortensia au bout de quelques instants, d'une forme bénigne d'asthme. Aussi, après votre départ, ai-je pensé que je pourrais prendre les remèdes que vous m'aviez prescrits. Mais une dame d'honneur y a subrepticement introduit du poison. Peu après que je l'eus absorbé, ma tête s'est mise à tourner et je suis tombée, en proie à de violentes convulsions. La princesse, en grande alarme, fit aussitôt venir les médecins du Palais qui me déclarèrent mortellement atteinte. Puis je me suis évanouie.

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongée sur le sol humide de ce cachot, dans un coin. Personne n'est venu me voir depuis.

Dame Hortensia se tut un moment, puis poursuivit d'une voix très lasse :

— Je sais pertinemment ce qui va se passer : ils vont venir au matin, quand je serai à demi morte de faim. Alors, ils me feront absorber des aliments empoisonnés, apporteront mon corps à la princesse et lui diront que les médecins ont fait leur possible, mais que je suis morte entourée de leurs soins. L'escorte impériale doit être ici à midi, pour reconduire la princesse à la capitale. Aucune enquête ne pourra donc être menée dans des délais aussi brefs. Puis-je boire encore un peu d'eau ? ajouta-t-elle en repassant le linge mouillé à travers les barreaux.

— Qui sont ces infâmes comploteurs ? demanda le juge en lui présentant le liquide rafraîchissant. C'est l'une des questions que je voulais poser à la princesse.

— Il vaut mieux que vous ne la voyiez pas, Ti. Car dans l'état d'esprit où elle se trouve, elle se méfiera certainement de vous, et pensera que vous m'avez prescrit à dessein un mauvais remède. Qui sont nos ennemis, demandiez-vous ? Comment la princesse ou moi-même le saurions-nous ? Des dizaines de personnes nous côtoient tous les jours, du matin au soir. Chacune d'elles est d'une politesse irréprochable, pleine de zèle pour nous plaire, toujours souriante. Comment savoir qui est un espion ou qui est complice d'une infâme machination ? Je peux tout au plus vous dire que s'ils ont osé porter sur moi leurs mains ignobles, moi, l'amie la plus intime de Son Altesse, il faut que les deux plus hauts dignitaires de la Cour, le chef des eunuques et le surintendant, soient au moins au courant qu'il se trame quelque chose. Mais qui sait de quelle façon tendancieuse on leur a présenté les choses ? Qui sait combien de personnes ont été soudoyées pour raconter les mensonges les plus abominables, combien de fidèles serviteurs ont été jetés au cachot sur des accusations montées de toutes pièces ? Il n'y a qu'une seule personne dans ce Palais qui soit absolument intouchable, Ti, c'est la Troisième Princesse.

Le juge Ti hocha la tête d'un air entendu.

— Le chef des eunuques et le surintendant se sont montrés tous deux visiblement hostiles à mon égard quand je suis venu à votre chevet, madame. Et ce dernier fait tout son possible pour me faire arrêter. Qui a prévenu la princesse de mon arrivée en ville, et lui a révélé mon nom d'emprunt ?

— C'est maître Calebasse. Il y a cinq ans de cela, avant que le Palais des Eaux-Vives ne soit offert à la princesse comme résidence d'été, maître Calebasse venait régulièrement au Palais impérial

enseigner la philosophie au prince héritier, ainsi que l'en avait chargé Sa Majesté. La Troisième Princesse, qui assistait fréquemment aux leçons, conçut une grande admiration pour le maître. Quand celui-ci se fut retiré du monde et installé ici, à la Ville-du-Bord-de-l'Eau, la princesse le manda souvent au Palais, car elle prenait un grand plaisir à leurs entretiens et lui faisait une confiance totale. Étant donné la popularité de maître Calebasse au Palais impérial, et vu son grand âge, le chef des eunuques n'osa pas s'opposer à ses visites. Le maître a dû comprendre que la princesse était en difficulté, car hier, il a envoyé une flèche sans pointe sur la galerie de son boudoir, à l'angle est. C'est un archer extraordinaire, voyez-vous.

— J'ai fait sa connaissance, répondit le juge. Le maniement de l'épée n'a non plus aucun secret pour lui.

— Cela n'a rien d'étonnant ! Il était le maître d'armes des jeunes princes, car malgré son infirmité, il reste un stupéfiant bretteur. Il s'asseyait sur un tabouret, une épée dans chaque main, et repoussait ainsi les assauts de trois de nos meilleures lames ! Enfin... il y avait un message attaché à la flèche, informant la princesse de votre arrivée et de votre pseudonyme, ainsi que du nom de l'auberge où vous séjourniez. Il lui conseillait de faire appel à vous. La princesse me fit venir aussitôt et me dit qu'elle désirait vous charger de retrouver son collier. C'est alors que je vous ai envoyé ma fille : elle est la seule en qui je puisse avoir confiance.

— Je commence à comprendre. J'ai retrouvé le voleur – c'était un jeune gars à la solde de truands qui eux-mêmes agissaient pour le compte de comploteurs résidant au Palais. Le gamin a essayé de s'enfuir sans remettre le collier aux truands, mais ils l'ont tué avant qu'il n'ait révélé sa cachette. Je n'ai pas encore réussi à retrouver les perles.

Une brusque rafale de vent glacé venu du fleuve cingla son dos mouillé, le faisant frissonner de tout son corps.

— Vous n'auriez rien dont je puisse me couvrir ? ajouta-t-il.

Quelques secondes plus tard, le bout d'une splendide robe de femme en brocart apparut entre les barreaux.

— Les abjects personnages ne m'ont même pas laissé une couverture pour m'étendre, murmura dame Hortensia.

Le juge tira à lui le volumineux vêtement dont il s'enveloppa entièrement. Assis en tailleur sur le rebord du soupirail, il reprit :

— La princesse m'a fait comprendre que le vol avait pour objectif de la perdre auprès de l'empereur. Son Altesse... pardon... permettez-moi de me dispenser des titres honorifiques, dans ces circonstances exceptionnelles. Quoi qu'il en soit, cette nuit même, vos ennemis ont commis un meurtre atroce, pensant pouvoir ainsi entrer en possession du collier. Pour quelle raison y tiennent-ils tant ? Leur but était qu'il

disparaisse, n'est-ce pas ? En outre, j'ai le plus grand mal à croire que la perte du collier puisse gâcher les relations entre le père et la fille. Mais vous êtes meilleur juge que moi sur ce point, naturellement.

Il s'interrompt, attendant une réponse. Comme la prisonnière gardait toujours le silence, le juge Ti continua :

— La princesse a bien insisté sur le fait que le vol avait été commis par quelqu'un venu de l'extérieur. Cela m'a donné à penser qu'elle craignait que ses ennemis ne fassent en sorte que le collier soit découvert en la possession d'une personne très proche, dont ils voudraient obtenir la perte, en la faisant passer pour le voleur, ou la voleuse, d'un trésor impérial. Dans la mesure où elle-même n'a pas jugé bon de me fournir des renseignements sur cette personne, je ne vous demanderai pas de me dire de qui il s'agit. Mais vous m'aideriez dans ma tâche en me fournissant au moins un indice, ou...

Le juge Ti laissa sa phrase en suspens, suivie d'un long silence. Il s'emmitoufla dans la lourde robe dont le subtil parfum contrastait violemment avec les miasmes nauséabonds qui émanaient du cachot obscur et humide.

— La princesse se trouve en ce moment dans un état de désarroi inexprimable, Ti, dit enfin dame Hortensia. Elle risque à tout moment de s'effondrer nerveusement. Il lui était impossible de vous en dire davantage. Mais moi je le peux, et c'est ce que je vais faire. Vous savez certainement que l'empereur a décidé d'accepter l'époux choisi par sa fille, quel qu'il soit. Naturellement, trois ou quatre factions rivales de la capitale se sont empressées de mettre leurs candidats sur les rangs. Car l'époux de la fille préférée de l'empereur possédera un pouvoir certain à la Cour et pourra largement favoriser les intérêts de la faction dont il fera partie. Essayez donc d'imaginer leur rage et leur désespoir quand la princesse s'est mise à montrer une préférence marquée pour le colonel Kang, commandant de la Garde – un homme qui s'est toujours tenu à l'écart de toute intrigue et n'appartient à aucune faction particulière. C'est pourquoi les cliques opposées se sont toutes liguées pour le perdre aux yeux de la princesse.

— En ce cas, il y a un moyen évident de s'en sortir ! coupa le juge. À savoir, avouer à l'empereur son amour pour le colonel. Personne n'osera alors...

— Ce n'est pas si simple, Ti ! La princesse n'est pas absolument sûre d'aimer réellement le colonel, ni d'en être aimée vraiment. C'est pourquoi le vol du collier était une machination si diabolique, vous comprenez ! Le colonel avait réussi à lui rendre secrètement visite, et c'est après son départ qu'elle s'est aperçue de la disparition du collier. On lui a suggéré, d'une manière indirecte et très habile bien sûr, que c'était le colonel qui l'avait volé et qu'il avait une maîtresse avec laquelle il avait l'intention de s'enfuir. Tout le monde sait qu'il est

pauvre et doit s'endetter lourdement pour tenir son rang. Voilà la première raison pour laquelle l'ennemi se démène tant pour mettre la main sur ce collier. On doit le découvrir en la possession du colonel !

Le juge hochait lentement la tête. La petite histoire que lui avait racontée la princesse, selon laquelle elle aurait enlevé son collier de peur de le faire tomber à l'eau, lui avait d'emblée paru peu vraisemblable. Il se rappela également son insistance exagérée sur le fait qu'elle se trouvait seule à ce moment-là.

— Je crois, dit-il, que la princesse est très éprise du colonel, car elle a tout fait pour m'assurer que le collier avait été volé par quelqu'un venu de l'extérieur.

— Vous ne pouvez imaginer à quel point elle est agitée de sentiments contradictoires, Ti. Un moment elle croit l'aimer, l'instant suivant, elle est persuadée du contraire.

— N'est-ce pas l'état d'esprit de toutes les jeunes femmes amoureuses ?

Il entendit dame Hortensia soupirer profondément.

— Puisque vous seul, Ti, pouvez encore sauver la situation, je vais vous dire maintenant quelle est la seconde raison pour laquelle ces infâmes intrigants tiennent tant à posséder le collier pour semer la discorde entre la princesse et le colonel. C'est un secret si terrible qu'en temps normal je mourrais plutôt que d'oser même y faire allusion !

Dame Hortensia se tut un long moment, puis reprit :

— Cela ne vous a jamais paru étrange que Sa Majesté n'ait jamais rien entrepris pour aider la Troisième Princesse à trouver un mari ? La coutume veut qu'une princesse se fiance juste après son dix-huitième anniversaire. Et la Troisième Princesse a près de vingt-six ans ! La généreuse décision de l'empereur de lui laisser le choix de son époux peut également être interprétée comme une tentative pour retarder le plus longtemps possible son mariage. Afin de... de la garder auprès de lui.

Le juge Ti, interloqué, leva les sourcils.

— Mais pourquoi voudrait-il... commença-t-il.

Puis il comprit soudain. Des sueurs froides lui descendirent le long du dos. C'était effectivement terrible, inqualifiable...

— Est-ce que la princesse... en est consciente ?

— Elle s'en doute, oui. Et il y a pire. Elle n'est pas aussi horrifiée à cette idée que nous pourrions le souhaiter. Vous pouvez imaginer quelles seraient les conséquences, si cette relation... aboutissait à sa conclusion logique.

Le juge serra les poings. À présent, il voyait tout ce qu'il y avait de machiavélique dans le vol du collier. Une jeune femme de vingt-six ans, en plein épanouissement, élevée dans l'atmosphère on ne peut

plus confinée du sérail impérial, incertaine de ses propres sentiments... rentrant à la capitale déçue dans son amour pour le colonel... Si, dans cet état de désarroi, elle... si cela se réalisait... alors, un individu au fait de ce coupable secret pourrait... Juste Ciel ! En jouant serré, il pourrait pratiquement imposer sa volonté à l'empereur !

Mais le juge secoua énergiquement la tête et s'exclama avec véhémence :

— Non, madame, je refuse de croire une telle chose ! Je peux parfaitement imaginer qu'une aussi répugnante possibilité puisse être envisagée par des courtisans dépravés – en particulier les eunuques, créatures hybrides au caractère pervers, source de mal nécessaire mais terriblement dangereux dans tout palais ! Je peux également fort bien comprendre que la princesse soit agitée par des pensées aussi confuses que troublantes, et qu'elle doute de ses propres sentiments. Mais, quant à l'empereur, lorsque feu mon père était conseiller d'État et jouissait de la confiance de Sa Majesté, il l'a toujours décrit comme un homme grand et bon, qui, malgré sa position unique, a toujours conservé le caractère élevé et les capacités de jugement seyant au Fils du Ciel.

Le juge poursuivit d'un ton moins exalté :

— Je vous suis néanmoins reconnaissant de m'avoir confié ce secret, car maintenant je sais précisément où veulent en venir les comploteurs, et pourquoi ils ne reculeront devant aucun crime, aussi monstrueux soit-il. Mais quels que soient ses plans, l'ennemi se retrouvera impuissant dès que l'innocence du colonel aura été prouvée. Car je suis convaincu que le jour où le colonel aura regagné la confiance de la princesse, celle-ci demandera à l'empereur d'annoncer leurs fiançailles.

Le juge se dépêtra de la robe et la glissa entre les barreaux du cachot.

— Ne perdez pas espoir, madame ! Je vais faire mon possible pour retrouver le collier cette nuit même. Au cas où vos geôliers viendraient vous voir ce matin, tâchez de leur faire différer tout ce qu'ils voudraient vous faire. Dites-leur par exemple que vous avez des choses très importantes à leur révéler, ou ce qui vous paraîtra le plus plausible. Que je réussisse ou non, je serai au Palais ce matin et mettrai tout en œuvre pour vous sauver.

— Je ne m'inquiète aucunement de ma personne, Ti, murmura la vieille dame. Puisse le Ciel clément vous protéger !

Le juge se redressa et entreprit de revenir sur ses pas.

LE JUGE TI DÉCOUVRE QU'UNE FILLETTE PEUT CACHER UNE FEMME. IL MÉDITE SUR L'IMPORTANCE DU VIDE EN CARESSANT UNE CALEBASSE.

À PEINE ARRIVÉ À COUVERT sous les arbres, au coin des douves, le juge Ti se débarrassa de ses bottes trempées et ôta son pantalon mouillé. Il frictionna vigoureusement son corps nu avec le morceau de ceinture sec dans lequel il avait roulé son épée. Après s'en être ceint les reins, il enfila sa longue robe noire et coiffa sa calotte. Ne sachant que faire de son pantalon mouillé, il le jeta finalement dans un terrier de lapin. Puis il ramassa la lanterne et son épée.

De se sentir si bien au sec lui procura une délicieuse sensation de bien-être. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait la tête vide de toute pensée – réaction normale après l'heure intense qu'il venait de vivre. Alors qu'il suivait le sentier forestier, il se sentit parfaitement incapable de mettre en ordre tout ce qu'il avait appris et de rassembler ses idées. Se rappelant les propos de maître Calebasse sur l'importance d'être vide, il renonça à réfléchir davantage et se contenta de se mettre à la place du caissier Taï Min, rentrant par le même chemin, muni d'un collier qu'il désirait cacher. Tout en cheminant, le juge remarqua que si son esprit était engourdi, ses sens en revanche étaient étrangement en alerte. Il percevait distinctement tous les parfums de la forêt, ses oreilles saisissaient les moindres bruits venant de l'épais sous-bois, et ses yeux distinguaient le moindre trou d'arbre, la moindre anfractuosité entre les grosses pierres moussues qu'éclairait le halo de sa lanterne. Il explora rapidement tous les endroits susceptibles d'avoir retenu l'attention du caissier, mais le collier restait introuvable.

Au bout d'une heure environ, il se cogna les tibias contre la branche qu'il avait disposée en travers du chemin. Il était ravi d'avoir eu cette idée, car les arbres et les buissons se ressemblaient tous. Il écarta les branchages et se fraya un passage à travers le taillis jusqu'à la petite crique.

En traversant la forêt sous les grands arbres, il ne s'était pas aperçu que la lune s'était levée. À présent son halo argenté se reflétait sur l'eau étale de l'anse. Debout sur les rochers, il avisa d'un air surpris la barque amarrée sous les branches basses d'un pin nouveau.

Fougère était invisible.

Tout à coup, il entendit le fracas d'un plongeon derrière lui.

— Vous n'avez pas été long ! À peine deux heures !

Il se retourna brusquement. Fougère, dans le plus simple appareil, debout dans l'eau jusqu'aux genoux, le regardait, laissant avec insouciance ruisseler sur son jeune corps ravissant des myriades de fines gouttelettes scintillantes. Son étonnante beauté lui coupa le souffle, aiguillonna ses sens en éveil et son cœur se mit à battre la chamade. La jeune fille s'accroupit dans l'eau, se couvrant la poitrine de ses bras.

— Ça n'a pas l'air d'aller ! Vous devriez peut-être vous tremper aussi ?

— Je suis navré de t'avoir fait attendre, grommela-t-il dans sa barbe en s'asseyant au bord de l'eau, faisant en sorte de lui tourner le dos. Tu ferais mieux de te rhabiller. Il se fait tard.

Le juge ôta ses bottes et arracha une poignée d'herbe sèche entre les cailloux, qu'il trempa dans l'eau.

— Cela ne m'a aucunement dérangée de vous attendre, dit-elle en s'approchant de lui.

Du coin de l'œil, il la voyait tout près de lui, occupée à défaire ses longues tresses.

— Allez ! dépêche-toi ! murmura-t-il en se mettant à frotter ses bottes crottées avec une énergie disproportionnée.

Il prit tout son temps pour les nettoyer. Quand il se releva, après s'être chaussé, la jeune fille s'était rhabillée et tirait la barque de sous les arbres. À peine le juge y eut-il pris place, qu'elle dégageait vivement l'embarcation en s'aidant de la longue perche. Enfin, saisissant la godille, elle jeta un regard désespéré en direction des pins argentés et dit d'une toute petite voix :



LE JUGE TI FROTTE SES BOTTES
AVEC UNE ÉNERGIE DISPROPORTIONNÉE

— Excusez-moi, monsieur. Je me suis comportée comme une gamine écervelée tout à l'heure. Mais le fait est que je vous aime, et que j'avais espéré que vous m'emmèneriez avec vous à la capitale.

Le juge s'allongea à l'avant de la barque. La sensation de vide qu'il avait éprouvée s'était dissipée ; il était simplement fatigué, à présent, très fatigué.

— Tu ne m'aimes, Fougère, que parce que je te rappelle les jours heureux que tu as passés en compagnie de ton père, finit-il par répondre au bout d'un moment. Et c'est précisément parce que je t'aime bien moi aussi, que je désire te voir heureuse avec un beau jeune homme. Je ne t'oublierai jamais, crois-moi, et pas seulement pour ton aide dévouée.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, monsieur ? demanda-t-elle en souriant chaleureusement.

— Oui et non ; demain j'espère pouvoir t'en dire davantage.

Les bras croisés sur la poitrine, le juge Ti se remémora sa conversation avec dame Hortensia. Il ne pourrait imaginer comment retrouver le collier qu'après avoir assimilé tous les éléments troublants qu'il venait d'apprendre. Il avait la conviction que le caissier avait caché le bijou dans l'auberge même ou dans ses environs immédiats. Sinon, pourquoi y serait-il retourné, au risque de tomber sur les hommes de Lang ? Taï Min savait qu'un jour ou l'autre Lang Liou et sa clique redescendraient dans le Sud, et qu'à ce moment, il pourrait revenir chercher le collier.

Le quai était aussi désert qu'au départ, mais, à présent, la lune dessinait des ombres inquiétantes sur la chaussée de galets.

— Je passe devant toi, dit-il à la jeune fille. À la première alerte, cache-toi sous un portique ou prends la première ruelle.

Ils parvinrent tous deux sans encombre jusqu'au passage qui donnait sur l'arrière du Martin-Pêcheur. En franchissant la porte des cuisines, le juge se rendit brusquement compte qu'il avait une faim de loup.

— As-tu mangé ton riz du soir ?

Fougère fit signe que oui. Le juge prit sur le buffet une écuelle en bois où il restait encore un peu de riz froid et un bol de prunes aigres-douces.

— C'est un acompte ! grommela-t-il, ce qui fit pouffer de rire Fougère.

En traversant le hall, ils entendirent le cliquetis des armes sous le portique. Les soldats étaient toujours en faction. Ils grimpèrent l'escalier sur la pointe des pieds, et se quittèrent devant la porte du juge.

Le juge Ti alluma la chandelle et passa une robe de nuit propre. Il s'aperçut avec plaisir que la théière était restée au chaud dans son petit panier. Après avoir rapproché le fauteuil de la table, il entreprit de changer son pansement. Puis, se servant du couvercle en bois de l'écuelle en guise d'assiette, il pétrit en petites boulettes le riz froid et les prunes, et c'est avec plaisir qu'il dégusta ce repas frugal, arrosé de nombreuses tasses de thé. Une fois restauré, il prit la calebasse sur la tablette murale, s'étendit sur sa couche, les épaules calées contre l'appui-tête et rassembla ses idées tout en jouant négligemment avec le cordon rouge de la calebasse.

La machination était claire à présent dans ses moindres détails révoltants. Les comploteurs du Palais voulaient incriminer le colonel Kang à seule fin de l'éliminer en tant que futur gendre de l'empereur et de mettre la Troisième Princesse dans l'état d'indécision désiré au moment où elle rejoindrait la capitale. Dame Hortensia avait avancé l'hypothèse que le chef des eunuques et le surintendant puissent être

impliqués dans le complot. Mais il y avait un troisième personnage éminent, le colonel Kang lui-même. Et le juge savait fort peu de choses à son sujet : la princesse en était amoureuse et le capitaine Siou avait une grande admiration pour lui. C'étaient là des jugements pour le moins partiels. Les conspirateurs du Palais avaient prétendu que le colonel avait une maîtresse. À première vue, cela avait tout l'air d'être une calomnie, mais il ne fallait surtout pas oublier que ces gens-là étaient trop roués pour inventer une accusation de toutes pièces. Ils préféraient utiliser des faits réels, déformer des propos en en changeant quelques mots ou en transformant l'esprit. C'est pourquoi il ne fallait pas écarter la possibilité que le colonel ait effectivement une maîtresse. Que Kang n'ait pas volé le collier ne prouvait aucunement qu'il ne fût pas indirectement impliqué dans l'affaire.

Faire servir un mouvement de l'ennemi à son propre avantage était un stratagème enseigné dans tous les manuels militaires. Le colonel était en compagnie de la princesse cette nuit fatidique. Ils avaient dû rester ensemble à la fenêtre du pavillon, et la princesse avait posé le collier sur la table basse avant qu'ils ne passent dans l'autre pièce, par la porte-lune. De sorte que Taï n'avait eu qu'à tendre la main par la fenêtre pour se saisir du bijou. Et si le colonel et le caissier avaient été de connivence ?

Il était très difficile de déterminer quelle faction du Palais cherchait à l'éliminer personnellement. Les hommes que lui avait envoyés dame Hortensia pour le conduire au Palais portaient la livrée noire des services du chef des eunuques, mais c'était également le cas de ceux qui l'avaient déposé dans la forêt pour qu'il y soit assassiné. Les sbires qui avaient essayé de l'arrêter portaient la robe grise des agents du surintendant. Tout cela ne prouvait rien, car ils avaient fort bien pu être engagés par quelqu'un du Palais qui ne fût pas leur supérieur hiérarchique – y compris par le colonel Kang.

Il serait effectivement impossible de retrouver le mystérieux monsieur Hao. Le seul et unique indice désignant directement les intriguants était la diversion créée dans l'enceinte du Palais la nuit du vol. Il ne faudrait pas oublier cet élément si jamais il devait mener une enquête officielle au Palais, en vertu des pouvoirs spéciaux que lui conférait le mandat impérial.

Il serra la calebasse entre ses mains. Ces considérations n'éclairaient nullement le problème crucial : qu'avait fait Taï Min entre le moment où il avait volé le collier et celui où il avait été intercepté par les hommes de Lang sur la route de l'Est ? Ti devait tout reprendre depuis le début, en commençant par le mobile du caissier. Le juge, profondément abattu par la découverte du meurtre de Lang, avait cru que sa théorie sur le mobile de Taï Min était entièrement

fausse, puisque madame Wei ne s'était pas rendue à Quatre-Lieues. À présent, en y repensant, il la trouvait fondamentalement correcte. Fougère lui avait dit que Taï Min éprouvait une profonde affection pour la femme de l'aubergiste. S'il mettait en doute son appréciation du caractère de la dame, il lui faisait entièrement confiance quant au caissier, qui était un garçon de son âge.

Taï Min avait peut-être appris que madame Wei avait l'intention de quitter son grippe-sou de mari et lui avait confié que lui-même désirait partir ; il lui avait proposé de se rendre la première dans le village convenu, où il la rejoindrait plus tard, et de l'aider à s'installer ailleurs. Taï Min espérait qu'en temps voulu il réussirait à la convaincre de fonder un foyer avec lui, et c'est pour cela qu'il avait besoin d'argent. L'argent que Lang lui avait promis ne représentait qu'une somme modique, et Taï Min, perspicace, avait probablement compris que Lang le roulerait quoi qu'il arrive. Il décida donc de garder le collier. Fougère l'avait décrit comme un jeune homme un peu simplet ; il n'avait certainement pas mesuré toutes les conséquences du vol d'un trésor impérial, mais il avait imaginé, comme beaucoup de gens du peuple, que l'empereur était si riche qu'il ne s'en apercevrait même pas.

Que madame Wei ne se soit pas rendue à Quatre-Lieues était également explicable. Elle n'avait promis à Taï Min de l'y attendre qu'afin de le calmer et de se débarrasser de lui. En réalité, elle s'était enfuie avec un autre individu, inconnu pour le moment. Un individu que Taï Min connaissait peut-être et qu'il avait pu rencontrer en revenant du Palais. Mais toute spéculation là-dessus était sans objet : peu importait qui Taï Min avait croisé en chemin – le caissier avait gardé le collier.

S'il l'avait remis à qui que ce soit, il n'aurait pas hésité à mentionner cette personne lorsque les hommes de Lang l'avaient torturé. Il avait tenu sa langue pour la bonne raison qu'il avait bel et bien le collier et qu'il espérait malgré tout s'en sortir et le récupérer un jour.

Le juge Ti souleva sa calebasse et l'examina attentivement. Il se souvenait de ce que maître Calebasse lui avait dit de l'utilité de faire le vide en soi. Pour découvrir l'endroit où Taï Min avait caché le bijou, il devait faire le vide en lui-même afin de se mettre dans la peau du caissier : être le caissier du Martin-Pêcheur et vivre sa vie à lui. Le juge ferma les yeux.

Il s'imagina assis sur le haut tabouret, derrière le comptoir de la réception, dans le hall du rez-de-chaussée. Payé un salaire de misère par un patron d'une avarice sordide, il devait rester perché là tous les jours, du matin au soir, avec pour toute distraction une partie de pêche sur le fleuve, de temps à autre – distraction qu'on ne lui

accordait que lorsqu'il n'y avait vraiment rien à faire à l'auberge. Mais il y avait une chose qui venait rompre la monotonie quotidienne : la vue de la chère et tendre madame Wei. La femme de l'aubergiste devait avoir souvent à traverser le hall car, d'après le patron des Neuf-Nuages, elle s'occupait activement de la bonne marche de l'auberge. Quant au caissier, il ne laissait certainement pas passer une occasion de bavarder avec elle ; pas systématiquement toutefois, le patron veillant à ce que son employé ne néglige pas trop longtemps son travail au comptoir : classer les diverses notes et factures, faire des additions avec son boulier et reporter le total à l'encre rouge sur... À l'encre rouge !

Le juge Ti rouvrit les yeux. C'était un élément digne d'attention. Taï Min avait marqué à l'encre rouge la route conduisant à Quatre-Lieues. La carte se trouvait probablement dans un des tiroirs du comptoir, à portée de la main, au cas où un client aurait eu besoin de la consulter. Et dans sa mansarde, Taï Min n'avait pas de tablette d'encre, ni la petite pierre que l'on utilise pour la broyer. Autrement dit, il avait dû marquer sa carte alors qu'il se trouvait au comptoir. Ciel ! Était-ce la solution ? Il se redressa, posa la calebasse sur sa couche et se massa pensivement le cou. Il allait vérifier lui-même sur-le-champ.

Le juge sortit dans le couloir, en évitant soigneusement de marcher sur la lame de parquet qui craquait. Le hall était plongé dans une demi-pénombre, faiblement éclairé par une unique lanterne posée sur le comptoir. L'employé avait bien rangé celui-ci, ne laissant sortis que la grande pierre à encre, une tablette d'encre noire et un pot cylindrique contenant quelques pinceaux. Le comptoir comportait deux tiroirs à droite du tabouret du caissier ; le juge ouvrit tout grand celui du haut, qui contenait le registre de l'auberge, un pot de colle brune, très épaisse, celle dont les caissiers se servent pour coller ensemble plusieurs factures, un cachet en bois sur lequel était gravé : PAYÉ et le tampon rouge qui le complétait, ainsi qu'un paquet de papier blanc et d'enveloppes. Il se dépêcha d'ouvrir le second tiroir. Effectivement, il y avait bien là une pierre à encre et un petit pain d'encre rouge, à côté du boulier ; juste derrière, un petit gobelet destiné à l'eau servant à humecter la pierre et le pinceau rouge ; il y avait également une cassette plate, vide bien entendu – monsieur Wei n'oubliait jamais de la vider avant de monter se coucher. En revanche, dans la journée, il pouvait s'y trouver une somme rondelette. Il passa derrière le paravent de lattis. Le grand coffre à vêtements dans lequel il avait vu fouiller monsieur Wei était toujours là, par terre, fermé. Il souleva le couvercle : il n'y avait plus rien, plus une robe et plus de veste rouge.

Le juge Ti s'installa dans un fauteuil, derrière le bureau de

l'aubergiste. Ce dernier l'avait habilement disposé de manière que de sa place il pût voir le hall à travers le lattis du paravent, surveiller le comptoir et toutes les allées et venues dans son auberge. Bien, l'énigme de la carte marquée en rouge était à présent résolue.

Il restait encore le dernier problème : où se trouvait donc le collier ? Il était persuadé que la solution devait être cherchée ici, au Martin-Pêcheur, et dans le cadre étroit des monotones occupations quotidiennes du caissier. Il essaya encore une fois de se mettre à la place de Taï Min, assis là, sur le grand tabouret derrière le comptoir, travaillant sous le regard vigilant de Wei. Il présentait le registre à signer aux nouveaux clients, ceux qui portaient lui demandaient leur note. Taï Min réunissait alors les diverses factures se rapportant à la location de la chambre ainsi qu'aux menus frais du séjour, additionnait ces chiffres sur son boulier et reportait à l'encre rouge le total sur la facture définitive (qui serait elle-même collée à la colle brune avec les autres factures de la journée). Quand le client avait réglé sa note, le caissier mettait l'argent dans la caisse, dans le second tiroir, tamponnait la note avec le cachet PAYÉ et...

Le juge se dressa brusquement sur son siège. Agrippant les accoudoirs de son fauteuil, il passa rapidement en revue toutes les données du problème. Mais oui ! La solution était bel et bien là, sous ses yeux ! Il se laissa de nouveau aller contre le dossier et se frappa le front du plat de la main. Juste ciel ! il avait fait la plus grave erreur qu'un enquêteur criminel pût faire : il était passé à côté de l'évidence !

RENCONTRE D'UN BOL DE NOUILLES ET D'UN FER À REPASSER SUR LE BUREAU D'UN CAPITAINE DE LA GARDE. DEUX HAUTS FONCTIONNAIRES FONT UN TOUR EN VILLE.

LE CHANT DU COQ, dans le poulailler du cuistot, réveilla le juge. Il se leva lentement, avec peine ; le moindre mouvement était un calvaire pour ses muscles endoloris. Grimaçant de douleur, il exécuta quelques exercices de gymnastique pratiqués par les boxeurs pour activer la circulation du sang. Puis il enfila la longue robe noire de la nuit précédente, se coiffa de son bonnet noir et glissa dans sa manche le document jaune plié.

En descendant l'escalier, il découvrit à sa grande surprise dans le hall une douzaine de soldats, apparemment désœuvrés. Le grand lieutenant de Siou, négligemment accoudé au comptoir, dégustait tranquillement une tasse de thé en compagnie de l'aubergiste. Liou se porta aussitôt à la rencontre du juge et, après s'être incliné, lui dit avec un léger sourire :

— J'ai lu ce matin dans le rapport du veilleur de nuit que vous aviez été appelé pour un accouchement, cette nuit, à une heure indue, docteur. J'espère que c'est un garçon au moins ? Devant le signe affirmatif du juge, il poursuivit :

— J'en suis ravi pour les parents. Je me souviens quelle fut ma joie d'apprendre que mon premier enfant était un fils...

Il se gratta le nez – tic qu'il avait hérité de son capitaine :

— Le capitaine m'a dit que vous aviez l'intention de lui rendre visite ce matin à la première heure et m'a ordonné de venir vous chercher. Nous avons aperçu quatre messieurs sur la place, en noir cette fois, et non en gris. Toutes sortes d'individus louches courent les rues de nos jours, c'est pourquoi le capitaine a jugé préférable de vous fournir une escorte. Il ne voudrait pas qu'il vous arrive un accident, voyez-vous.

— Je vous en suis infiniment reconnaissant. Eh bien, allons-y. J'ai une affaire pressante à régler avec le capitaine.

En débouchant sous le portique, il avisa quatre hommes en robes noires en train de discuter devant les Neuf-Nuages avec le petit aubergiste replet, l'air plus dyspepsique que jamais. En voyant le juge, ils firent mine de traverser la rue, mais rebroussèrent vivement

chemin quand Liou et ses hommes apparurent sur ses talons.

Le juge et Liou surprirent le capitaine Siou en train de déguster avec appétit un bol de nouilles. Posant ses baguettes, il allait se lever quand le juge l'arrêta brusquement :

— Restez assis, je suis très pressé ! Tout d'abord, je vous remercie pour l'escorte. Ensuite, je voudrais que vous hissiez la bannière impériale devant votre bureau.

Il sortit de sa manche le document jaune et le déplia sur la table. Le capitaine en prit rapidement connaissance et faillit renverser sa chaise tant il se leva précipitamment.

— Ce document, Noble Juge... euh, pardon... Votre Excellence, je...

— Faites tout de suite le nécessaire, capitaine. Et que le précieux Liou m'apporte immédiatement un fer à repasser et un morceau de la plus belle soie jaune !

Le capitaine Siou sortit précipitamment du bureau, suivi de son ordonnance. La bannière jaune signifiait la présence d'un très haut fonctionnaire porteur d'ordres émanant directement de l'empereur. En conséquence, cette partie de la ville allait être isolée par un cordon de soldats de la Garde et les habitants tenus de rester chez eux et de fermer leurs volets.

Le lieutenant revint le premier. Le juge Ti saisit par le manche le poêlon en cuivre à fond plat rempli de braises rougeoyantes et repassa soigneusement le mandat impérial. Quand il eut roulé le document dans le morceau de soie jaune, le capitaine Siou entra à son tour dans le bureau pour lui annoncer que les couleurs avaient été hissées et toutes les mesures d'usage prises.

— Parfait. Vous allez instantanément filer à cheval au Palais, montrer le mandat impérial à votre colonel et vous rendre en sa compagnie chez le surintendant. Vous leur direz que l'Inquisiteur impérial leur ordonne à tous deux de se présenter ici sur-le-champ, avec une suite réduite au strict minimum, pour être reçus en audience au tribunal, dans ce bâtiment même. Je voudrais bien convoquer également le chef des eunuques, mais les règles du Palais lui interdisent de quitter son poste sous aucun prétexte. Dites-leur que j'exige d'eux la plus grande discrétion. Vous veillerez personnellement à ce que ni l'un ni l'autre ne détruisent ou ne fassent détruire quelque document que ce soit dans leurs cabinets respectifs. Vous ajouterez que l'Inquisiteur impérial s'inquiète de l'état de santé de dame Hortensia et qu'il ne doute pas que les médecins du Palais ne l'aient parfaitement soignée. Rendez-moi mes papiers d'identité !

Après que le capitaine eut ouvert son tiroir et rendu ses papiers au juge en s'inclinant respectueusement, ce dernier reprit :

— Il est préférable de faire les choses dans les règles. Vous allez

ordonner au surintendant de vous fournir une coiffe de censeur ainsi que l'étole jaune. Nous nous passerons des robes de cérémonie. Apportez-moi donc la coiffe et l'étole avant d'introduire mes visiteurs dans le tribunal. Faites vite, nous avons une matinée très chargée devant nous !

Le capitaine Siou était si interloqué par la tournure inattendue prise par les événements qu'il se montra incapable de formuler la moindre des questions qui lui brûlaient les lèvres. C'est en émettant un borborygme incompréhensible qu'il reçut des deux mains le rouleau de soie jaune avant de se ruer vers la porte.

— Pour commencer, je voudrais que vous m'apportiez un bol de ces appétissantes nouilles, Liou ! demanda le juge Ti au lieutenant qui attendait ses ordres, raide comme un piquet.

Après avoir savouré paisiblement son petit déjeuner, attablé au bureau du capitaine, il pria Liou de le conduire dans la salle du tribunal, au rez-de-chaussée du bâtiment.

La salle n'était pas aussi vaste que celle d'un tribunal civil, mais il s'y trouvait, sur l'estrade du fond, l'habituel haut banc recouvert d'un tissu rouge vif et, à côté, un petit bureau réservé au scribe militaire. Derrière le banc, une table haute sur laquelle était posé un brûle-parfum de bronze, était poussée contre le mur. Les dalles du sol étaient nues.

— Enlevez le petit bureau, Liou, et disposez un fauteuil de chaque côté du banc. Et apportez-moi une grande théière de thé bouillant !

Le juge prit place dans le fauteuil, derrière le banc. Quand le lieutenant eut apporté une grande théière en porcelaine bleue et blanche, et lui eut versé une tasse de thé, le juge lui ordonna d'attendre dehors pour veiller à ce que personne ne pénétrât dans la salle, à l'exception du surintendant, du colonel et du capitaine Siou. Puis, le juge Ti se carra confortablement dans son fauteuil et, tout en lissant ses favoris, parcourut du regard la salle vide. Elle lui fit penser à celle de son tribunal de Pou-yang. Si tout se passait bien, il pourrait être de retour chez lui d'ici un jour ou deux.

Après qu'il eut bu plusieurs tasses de thé, le capitaine Siou fit son entrée et lui présenta le rouleau jaune. Le juge se leva, alluma un bâtonnet d'encens dans le brûle-parfum devant lequel il posa le rouleau, à la place d'honneur réservée aux mandats impériaux. Le capitaine, quant à lui, ouvrit le ballot enveloppé dans un morceau de soie rouge. Le juge Ti troqua son simple bonnet contre la haute coiffe de velours noir à grandes ailes empesées, bordée d'un galon d'or et ornée sur le devant de l'insigne doré de sa haute charge actuelle. Après s'être drapé les épaules dans la grande étole jaune, il retourna s'asseoir et annonça au capitaine que l'audience pouvait commencer.

La porte à double battant s'ouvrit toute grande, laissant entrer le

surintendant, somptueusement vêtu de la grande robe de cérémonie en brocart violet, rehaussée de broderies d'or, et portant une haute coiffe à trois étages. Il était suivi du colonel, splendide dans sa cotte de mailles dorée dont les plaquettes de torse et d'épaules étaient superbement ciselées. Tous deux s'inclinèrent profondément devant le magistrat, les longues plumes chamarrées du casque doré du colonel balayant largement le sol. Puis ils avancèrent jusqu'au banc, devant lequel ils s'agenouillèrent.

— Vous pouvez vous relever, leur dit le juge d'un ton sec. Il s'agit d'une audience sans cérémonie. Je vous autorise donc à prendre place dans ces fauteuils. Le capitaine restera près de la porte et veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

Les deux personnages s'assirent d'un air guindé. Le colonel Kang posa son sabre sur ses genoux ; le juge Ti vida sa tasse de thé, se redressa et prit enfin la parole :

— Sa Majesté impériale a daigné me confier l'enquête sur diverses irrégularités qui se sont récemment produites au Palais des Eaux-Vives – irrégularités qui ont culminé avec le vol d'un trésor impérial, le collier de perles appartenant à Son Altesse impériale, la Troisième Princesse. En tant que plus hauts dignitaires du Palais, vous êtes tous deux, ainsi que le chef des eunuques, tenus pour responsables. Il est inutile, ce me semble, de vous rappeler l'extrême gravité de la situation.

Les deux hommes s'inclinèrent profondément.

— Mon enquête est à présent terminée, et nous allons de ce pas nous rendre au Palais où j'ordonnerai au chef des eunuques de solliciter une audience auprès de Son Altesse impériale pour me permettre de lui présenter mon rapport. Toutefois, il se trouve que le vol du collier n'est pas sans rapport avec un crime atroce commis ici, en la Ville-du-Bord-de-l'Eau. Afin de clarifier cette situation complexe, je voudrais tout d'abord régler cette affaire de meurtre en votre présence... Je vous invite donc à m'accompagner à l'Auberge du Martin-Pêcheur, ajouta le juge en se levant.

LES FOURMIS DEVIENNENT LES PRÉCIEUSES COLLABORATRICES DE LA JUSTICE. UNE BELLE GOURMANDE QUE L'ON CROYAIT DISPARUE FAIT UNE RÉAPPARITION REMARQUÉE.

DANS LA RUE DÉSERTE attendaient deux gigantesques palanquins aux lourds rideaux de brocart, chacun destiné à être déplacé par une douzaine de porteurs. Des pelotons de soldats, armés jusqu'aux dents et brandissant de longues hallebardes, avaient pris position tout autour.

Le juge Ti monta dans le palanquin du surintendant auquel il fit signe de le suivre. Pas une parole ne fut échangée durant le bref trajet jusqu'à l'Auberge du Martin-Pêcheur.

Monsieur Wei se trouvait dans le hall, en compagnie d'une douzaine de clients, tout occupés à essayer de deviner quel pouvait bien être le haut dignitaire impérial de passage dans la ville. Le juge avisa parmi eux une jeune fille mince, plutôt jolie, sagement vêtue d'une robe gris perle. À ses côtés se tenait un élégant jeune homme portant la coiffe noire des lettrés, une guitare enveloppée dans un brocart sous le bras. Le juge en déduisit que ce devait être le couple qui jouait de la musique dans la chambre au-dessous de la sienne. Il se tourna vers le capitaine Siou qui s'était élancé le premier dans l'auberge avec son flegmatique lieutenant.

— Dégagez le hall ! ordonna le juge. Que vos hommes apportent trois fauteuils et les installent contre le mur du fond !

Le juge choisit celui du milieu et fit asseoir à ses côtés le surintendant et le colonel Kang. Puis il dit au capitaine :

— Que l'on m'amène l'aubergiste Wei Cheng !

Deux soldats traînèrent l'aubergiste, bouche bée, devant les trois dignitaires et le firent mettre à genoux.

— Il y a quinze jours, expliqua le juge à ses compagnons, cet homme a prétendu que sa femme s'était enfuie, clandestinement, avec un amant.

Le surintendant tirailla rageusement sur sa petite barbe grise.

— Êtes-vous bien sûr, Votre Excellence, que la mésaventure sordide de ce misérable aubergiste nous concerne, nous, les plus hauts...

— Absolument sûr ! coupa le juge Ti qui enchaîna sèchement à

l'adresse de Wei : Vous êtes un avare, Wei, ce qui en soi n'est pas un crime. Mais l'avarice peut conduire au crime. Et, dans votre cas, à un crime abominable. Vous ne pouvez pas supporter de vous séparer de votre argent, Wei, comme vous ne pouviez supporter l'idée de vous séparer de votre femme. Vous ne l'aimiez aucunement, mais elle vous appartenait, et il n'était pas question que l'on vous prenne ce qui vous appartient. Il vous a semblé que votre caissier, Taï Min, lui faisait les yeux doux. Assis là, à votre bureau, Wei, poursuivait le magistrat en montrant le paravent de lattis, vous surveilliez votre femme et votre caissier, vous cherchiez à surprendre leurs conversations, là, au comptoir. Lorsque vous avez découvert que Taï Min avait souligné une route sur la carte rangée dans ce tiroir, ici, vous en avez conclu qu'il voulait s'enfuir avec votre épouse. À mon avis, vous vous trompiez, mais je n'ai aucun moyen de le prouver, le caissier étant mort... et votre femme également, car vous l'avez assassinée il y a quinze jours !

— C'est faux ! s'écria l'aubergiste en levant vers le juge une face hagarde. L'odieuse créature m'a quitté, je le jure ! Elle...

— N'aggravez pas votre cas, Wei ! hurla le juge. Vous avez déjà fait deux erreurs, et c'est plus qu'il n'en faut pour finir sur l'échafaud. Et vous n'y échapperez pas, parce que vous avez tué votre femme sans la moindre preuve de son infidélité. Votre première erreur fut d'avoir si bien harcelé votre femme en lui reprochant ses dépenses qu'elle en arriva à accepter les beignets que lui offrait votre collègue des Neuf-Nuages. Il lui en avait offert quelques-uns le soir même du meurtre. Votre seconde erreur, Wei, fut de ne pas avoir détruit tous ses vêtements. Encore une fois, c'est votre avarice qui vous a perdu. Au lieu de les brûler, vous les avez gardés pour les revendre à un prêteur sur gages. Mais aucune femme au monde ne partirait sans emporter ses plus jolies robes, et encore moins sans sa veste rouge préférée qu'elle savait lui aller à ravir... Messieurs, conclut le juge en se levant, je vais maintenant vous conduire dans la remise, derrière l'auberge. Capitaine, demandez à vos hommes de se saisir de l'accusé et suivez-moi avec le lieutenant.

Le juge traversa le bureau de l'aubergiste et sortit dans l'arrière-cour. Les poulets se mirent aussitôt à caqueter frénétiquement dans le poulailler, affolés par l'intrusion de tant de personnes en costumes de couleurs vives, surgissant au milieu des arbustes rabougris et des hautes herbes folles.

Le juge pénétra dans la remise aux relents de moisi. Il repoussa quelques chaises cassées et grimpa sur la pile de sacs de chanvre où il avait fait un somme la veille. Les fourmis qui l'avaient importuné étaient toujours là. Elles sortaient en masse d'une fente du carrelage et progressaient en formation militaire entre les sacs pour disparaître dans un petit trou du mur de brique, à un endroit où était tombé un

morceau de mortier. Le juge se retourna vers ses interlocuteurs.

Le surintendant s'était croisé les bras dans les vastes manches de sa somptueuse robe. L'arrogance de son expression indiquait clairement combien il désapprouvait cette procédure, mais se soumettait avec résignation à l'autorité de son supérieur. Le colonel Kang lança un regard interrogateur au capitaine Siou qui, lui, regardait son lieutenant avec des yeux ronds. En revanche, ceux de Liou étaient rivés sur le juge Ti. Wei attendait à la porte, entre deux gardes, la tête baissée. Montrant le mur, au-dessus des sacs, le juge déclara :

— Quelqu'un a reconstruit cette partie de la cloison, mais il l'a reconstruite comme un amateur. Liou, allez me chercher une masse et un levier aux cuisines !

Caressant sa barbe d'un air songeur, le juge pensa que la présence d'un mortier récent entre les briques lui avait échappée la veille, dans la pénombre. Il examina le sac vide à ses pieds, sur lequel il avait buté. Il avait visiblement contenu de la chaux. Quant à l'affreux cauchemar qu'il avait fait en s'endormant ici... Le juge hochait la tête d'un air perplexe.

À peine Liou eut-il descellé quelques briques qu'une odeur nauséabonde envahit la pièce. Le surintendant recula vivement de quelques pas, se protégeant le nez et la bouche du bas de sa manche. Puis, le lieutenant appuya de tout son poids sur le levier, et un pan de mur entier s'écroula. L'aubergiste se rua vers la porte, mais les gardes le maîtrisèrent aussitôt.

Dans la cavité du mur apparut le corps d'une femme, debout, en robe bleue maculée de chaux et de ciment, sa tête formant un angle étrange avec sa poitrine parmi un enchevêtrement de longs cheveux. L'aubergiste poussa un cri en voyant le cadavre vaciller puis s'effondrer lentement sur le sol.

Le juge Ti se pencha sur le corps et désigna sans un mot les deux beignets entamés qui étaient tombés de la manche, et sur lesquels grouillaient les petites fourmis noires.

— Je veux bien croire que vous étiez pressé, Wei, commenta-t-il froidement, mais vous avez commis une grave bétise en murant le cadavre sans avoir fouillé les manches. Le sucre attire les fourmis, et ce sont ces petites bêtes industrieuses qui m'ont appris où vous aviez caché le corps. Parlez ! Comment avez-vous tué votre femme !

— C'était... c'était au moment du riz du soir, balbutia Wei, le nez baissé. Tous les domestiques étaient occupés à servir les clients dans leurs chambres. Je l'ai étranglée dans mon bureau. Après quoi, je l'ai traînée jusqu'ici... Elle... Et il éclata en sanglots.

— En temps voulu, Siou, vous inculperez Wei de meurtre avec préméditation. Vous veillerez à ce qu'il soit jeté en prison.

Le juge tourna les talons, faisant signe aux autres de le suivre. Au moment où ils traversaient le hall, il désigna le comptoir.

— Prenez les deux tiroirs, Siou, et emportez-les au tribunal, sans toucher à leur contenu, je vous prie ! À présent, messieurs, nous rentrons au quartier général.

Installé dans le palanquin, le surintendant ouvrit la bouche pour la première fois :

— Voilà une remarquable démonstration de déduction, Votre Excellence. Mais si je ne m'abuse, il ne s'agit là que d'un vulgaire crime passionnel, perpétré en milieu... populaire. Puis-je me permettre de vous demander ce qu'il a à voir avec les graves préoccupations qui nous concernent et qui agitent le Palais ?

— Vous allez le savoir tout de suite, répliqua le juge avec le plus grand calme.

LE CAPITAINE SIOU PROUVE SON HABILITÉ À ENFILER DES PERLES. LE CHEF DES EUNUQUES MONTRE AU JUGE TI LA PLUS JOLIE FLEUR DE SON JARDIN.

DE RETOUR AU TRIBUNAL, le juge Ti ordonna au capitaine de déposer les deux tiroirs sur le banc. Après quoi, il l'envoya chercher un grand bol de liquide dissolvant tiède, et un morceau de soie blanche.

Assis près du banc, le juge se servit une tasse de thé. Les trois hommes attendaient en silence le retour du capitaine. Quand Siou eut apporté le bol de porcelaine et le morceau de soie blanche, le juge Ti déclara :

— J'en arrive à présent à la question du collier : il a été volé par Taï Min, lui-même payé pour ce faire par un truand notoire, résidant temporairement dans cette ville.

Le colonel Kang bondit de son siège.

— Comment a-t-il été volé, Votre Excellence ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Les chefs de ce truand ont fourni au caissier des instructions détaillées lui permettant de voler ce collier de l'extérieur : à savoir, en traversant les douves à la nage jusqu'à la tour de guet du nord-ouest, puis en longeant le rebord au pied de la muraille nord, et enfin en escaladant le mur pour atteindre le pavillon de Son Altesse. Le collier se trouvait sur la petite table à gauche de la porte-lune, de sorte que le voleur n'eut qu'à tendre la main pour s'en saisir. Je vous fais confiance, colonel Kang, pour prendre sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires pour pallier cette grave lacune dans le dispositif de sécurité du Palais.

Après s'être incliné devant le magistrat, le colonel Kang se rassit en poussant un profond soupir.

— Une fois le collier en sa possession, poursuivit le juge, le caissier décida de ne pas le remettre au truand qui avait loué ses services : il voulait le garder et vendre les perles séparément.

— Quel outrage ! s'exclama le surintendant blême de colère. C'est un crime de lèse-majesté ! Cet homme aurait dû être...

— C'était un jeune homme d'une grande naïveté, répliqua le juge sans sourciller. Il n'a pas songé un seul instant aux conséquences de

son acte. Il avait besoin d'argent pour obtenir les faveurs de la femme qu'il croyait l'attendre dans un village du district voisin. Ne le jugeons pas trop sévèrement. Sa vie était triste et monotone, il rêvait d'amour et de bonheur dans un petit village, loin derrière les montagnes. Nombreux sont ceux qui ont fait un tel rêve.

Tout en lissant sa barbe, le juge Ti jeta un coup d'œil vers le visage impassible du colonel Kang.

— En rentrant du Palais, reprit-il d'un ton plus terre à terre, le caissier s'arrêta un instant à l'Auberge du Martin-Pêcheur, et s'enfuit à cheval. Mais il fut intercepté en chemin par les hommes de main du truand qui le torturèrent sauvagement quand il prétendit ne pas détenir le collier. Il est mort avant d'avoir pu révéler sa cachette. Capitaine Siou, j'aimerais maintenant entendre votre témoignage.

Le capitaine tomba aussitôt à genoux.

— Dites-nous ce que vous avez découvert sur le corps de Taï Min, après qu'il fut repêché dans le fleuve !

— Sa veste était son seul vêtement, Votre Excellence. Nous avons trouvé dans les manches un paquet de cartes de visite, une carte de la province, une ligature de trente-deux sapèques et son boulier.

— Je vous remercie, capitaine.

Le corps penché en avant, le juge poursuivit :

— Taï Min découvrit une cachette très simple, mais très astucieuse, pour le collier, messieurs. Il en coupa le fil et en dissimula les perles dans un objet dont, en tant que caissier, il ne se séparait jamais, un objet qui n'attirerait donc pas l'attention : ceci !

Sortant le boulier du tiroir posé devant lui, il le brandit bien haut. Tandis que ses deux hôtes le regardaient d'un air incrédule, le juge Ti défit le cadre en bois de la petite machine à calculer, et fit glisser une à une dans le bol de porcelaine les boules brunes qui s'échappaient des tiges métalliques parallèles. Puis il agita le bol, en faisant tourner les boules dans le dissolvant tiède tout en reprenant le fil de son récit :

— Avant de remplacer les boules de bois d'origine par les perles, il enduisit ces dernières d'une couche de colle brune, celle qu'utilisent les caissiers pour coller leurs factures. La colle a durci, au point qu'une nuit dans le fleuve n'a pas suffi à la dissoudre. Mais ce dissolvant en viendra certainement à bout.

Le juge saisit deux boules qui trempaient dans le bol, les essuya soigneusement sur l'étoffe de soie, puis les présenta aux assistants, dans le creux de sa main : deux perles parfaitement rondes brillaient d'un splendide éclat nacré.

— Messieurs, reprit-il d'un ton solennel, ce bol contient les perles du collier impérial. À présent, je vais vérifier devant vous s'il y en a bien quatre-vingt-quatre. Capitaine, apportez-moi un fil de soie et une aiguille !

Le surintendant ne quittait pas le bol des yeux, ses lèvres fines encore plus pincées qu'à l'accoutumée. Quant au colonel Kang, il ne pouvait détacher son regard du visage impassible du magistrat, les jointures blanches à force de serrer son épée posée sur ses genoux.

Le capitaine Siou ne fut pas long à revenir. Debout à côté du banc, il nettoya les perles une à une puis les enfila avec une étonnante habileté en dépit de la taille de ses doigts. Après les avoir recomptées et s'être assuré qu'il n'en manquait aucune, le juge glissa le collier dans sa manche et dit :

— Les vils ruffians qui fouillèrent le cadavre de Taï Min ont poussé l'horreur jusqu'à lui ouvrir le ventre, mais ils ne prêtèrent aucune attention particulière au boulier, objet que tout le monde s'attend à trouver en la possession d'un caissier. C'était la cachette la plus évidente, et pourtant la meilleure.

— Puisque le boulier a été découvert sur le caissier, dit le surintendant avec componction, comment se fait-il qu'il se soit retrouvé au comptoir de l'auberge ?

Le magistrat lui jeta un regard noir et lui répliqua sèchement :

— C'est moi qui l'y ai rapporté, sans comprendre de quoi il s'agissait en réalité. Il est vrai que j'ignorai alors la disparition du collier, mais j'aurais dû y repenser par la suite. La vérité m'est apparue tardivement – mais juste à temps.

Le juge se leva et se retourna pour s'incliner profondément devant la table murale. Prenant des deux mains le rouleau jaune, il dit au capitaine :

— Vous allez retourner tout de suite à l'auberge pour régler cette affaire.

Il ajouta à l'adresse des deux hauts dignitaires ;

— Nous partons au Palais des Eaux-Vives.

À peine le cortège eut-il franchi le large pont de marbre qui enjambait les douves, que le portail monumental du Palais s'ouvrit pour laisser entre les palanquins.

Dans l'avant-cour, les soldats, alignés sur deux rangs, présentèrent les armes. Le juge Ti se pencha par la fenêtre et fit signe au commandant de s'approcher.

— Lorsque j'ai quitté le Palais, avant-hier soir, me faisant passer pour le docteur Liang, mon épée a disparu du palanquin noir qui m'avait été envoyé. Retrouvez-la-moi sur-le-champ ! Elle est aisément reconnaissable aux deux caractères gravés en or sur sa lame et qui signifient : Dragon-de-Pluie.

Tandis que l'officier saluait vivement, le juge dit au surintendant :

— À présent, nous nous rendons directement dans vos bureaux.

Ils descendirent du palanquin juste devant le vaste hall. Le juge fit passer devant lui le colonel Kang puis entra. Près du bureau du

surintendant, son conseiller s'entretenait à voix basse avec trois courtisans. Tout le monde s'agenouilla dès l'entrée des hauts dignitaires.

Le juge Ti fourra le rouleau jaune dans sa robe et déclara :

— Relevez-vous et donnez-moi des nouvelles de dame Hortensia !

Après s'être relevé tant bien que mal, les mains glissées dans ses vastes manches en signe de respect, le conseiller s'inclina très bas.

— Son médecin attitré a estimé, Votre Excellence, que dame Hortensia souffrait d'une poussée soudaine de fièvre cérébrale, ce qui n'a rien d'exceptionnel sous ce climat chaud et humide. Elle a été victime d'épouvantables hallucinations. Toutefois, après avoir absorbé des calmants, elle est tombée dans un profond sommeil. Elle se sentait tellement mieux ce matin qu'elle a pu regagner les appartements de Son Altesse impériale.

Le juge hocha la tête d'un air entendu.

— Où se trouve le coffre ?

Le conseiller eut une seconde d'hésitation mais le juge surprit son coup d'œil vers la peinture au motif floral qui était accrochée au mur. Le magistrat décrocha aussitôt le tableau et, indiquant la solide porte en fer encastrée dans la paroi, il ordonna au surintendant :

— Ouvrez-moi ça !

Installé derrière le haut bureau, le juge Ti examina les liasses de papiers qu'il avait trouvées dans le coffre, en tirillant lentement ses moustaches. Les documents comprenaient des rapports personnels confidentiels ainsi que d'autres documents importants concernant l'administration du Palais impérial, mais il n'y avait rien sur la vie privée de la Troisième Princesse, ni sur l'affaire du collier. Il se leva pour remettre les papiers à leur place, en faisant signe au surintendant de refermer le coffre.

— Conduisez-moi à votre cabinet, Kang. Le surintendant va nous y suivre également.

Le bureau du colonel était simplement meublé mais parfaitement en ordre. Une large fenêtre donnait sur une grande cour entourée de murs où s'entraînaient quelques archers. Le colonel ouvrit le coffre-fort métallique posé par terre et laissa le juge en inspecter le contenu. Mais cette fois encore, il ne découvrit rien de suspect. Les mains derrière le dos, il s'adressa au colonel :

— Il y a quatre jours, aux environs de minuit, un incident s'est produit dans l'enceinte du Palais. Que s'est-il passé exactement, Kang ?

Le colonel ouvrit l'un des tiroirs de son bureau en bois massif et plaça un registre devant le juge. Chaque page était soigneusement divisée en petits carrés numérotés où étaient consignées les tâches de la Garde. Il le feuilleta jusqu'à la date qu'il cherchait et lut

attentivement la courte note écrite dans la marge.

— Une demi-heure après la troisième veille, expliqua-t-il en relevant les yeux vers le juge, le toit d'un pavillon de thé situé dans la sixième cour, à l'angle nord-ouest de l'enceinte du Palais, prit soudain feu. Je me trouvais alors dans une autre partie du Palais, mais mon commandant en second a aussitôt envoyé une section qui maîtrisa rapidement le sinistre. Il apparaît toutefois que le chef des eunuques, ayant aperçu la fumée, donna l'ordre d'isoler tout le secteur par un cordon de soldats pour éviter qu'une flammèche n'atteigne les appartements de Son Altesse. Mon second a transmis des ordres dans ce sens aux sentinelles des remparts ouest et nord. Ils ont tous réintégré leur poste une heure après minuit.

— Avez-vous une preuve de ce que vous venez d'avancer ?

Le colonel tourna la page. Une petite bande de papier y était collée au verso, portant le sceau du chef des eunuques et quelques instructions griffonnées à la hâte.

Le juge hocha la tête.

— Et maintenant, messieurs, vous allez m'accompagner au bureau du chef des eunuques.

La nouvelle de l'arrivée de l'Inquisiteur impérial s'était répandue dans tout le Palais comme une traînée de poudre. Les sentinelles, en faction devant le bureau du chef des eunuques, ouvrirent grand la porte devant les trois visiteurs que le gros eunuque se précipita pour accueillir. Il s'agenouilla sur le sol et toucha les dalles de son front.

— Vous allez m'attendre dans le corridor, dit le juge à ses deux compagnons. Je vais demander l'autorisation de franchir le Pont-Doré.

Il frappa à la porte laquée d'or. Ne recevant aucune réponse, il entra en refermant le battant derrière lui. Il n'y avait personne dans l'élégante bibliothèque. L'odeur poussiéreuse particulière aux vieux livres se mêlait à l'entêtant parfum des orchidées alignées sur l'appui de la fenêtre. Le juge Ti jeta un coup d'œil au-dehors. Le vieil eunuque se tenait dans le jardin, près d'un gros rocher, vêtu d'une simple robe d'intérieur et coiffé d'un modeste bonnet de gaze. Le magistrat descendit dans le jardin fleuri et suivit l'étroite allée qui serpentait entre les minuscules bassins à poissons rouges et les buissons en fleurs. De tout petits oiseaux au plumage bigarré gazouillaient dans le feuillage vert encore luisant de rosée matinale.

Le chef des eunuques se retourna et dit en posant sur le juge ses yeux aux paupières tombantes :

— Il s'est produit une chose extraordinaire cette nuit, Ti ! Regardez, cette fleur rarissime s'est brusquement ouverte ! Voyez la forme délicate de ces pétales, le velouté de cette couleur ! Je me suis fait rapporter cette plante du Sud par courrier spécial, et depuis trois mois je m'en occupe personnellement. Mais jamais je n'aurais osé

espérer la voir fleurir !

Le juge Ti se pencha sur l'orchidée dont la fleur était aussi large que la main. Elle avait pris racine dans le creux d'un palmier, blottie contre le rocher. Ses pétales jaunes, parsemés de taches violet-noir, conféraient à la plante une grâce quasiment féline. Il en émanait un parfum reconnaissable, quoique des plus subtils.

— Je dois avouer que c'est la première fois que je vois ça, remarqua le juge en se redressant.

— Et c'est aussi la dernière, répondit paisiblement le vieil homme en coupant la fleur du tranchant de ses ongles longs pour la porter à ses narines. Puis, tout en la balançant lentement sous son nez, il poursuivit :

— Lorsque vous êtes venu ici, avant-hier, j'ai compris instantanément que vous n'étiez pas un simple médecin. En me voyant, avec mon bourreau favori debout derrière moi, vous auriez dû trembler de peur, ramper à plat ventre... Au lieu de cela, vous avez calmement échangé quelques réflexions philosophiques avec moi, d'égal à égal. La prochaine fois que vous aurez à vous déguiser, Ti, n'oubliez pas votre personnalité !

— Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour vous débarrasser de moi, n'est-ce pas ? remarqua le juge. Mais la chance était de mon côté, et je vais de ce pas remettre le collier de perles à Son Altesse impériale. Je vous demande donc l'autorisation de franchir le Pont-Doré.

Le vieillard fit tourner la fleur fragile entre ses doigts délicats.

— Ne vous méprenez pas sur mon compte, Ti. Il est vrai que le pouvoir était mon but. Ce pouvoir quasiment illimité que possède celui qui connaît le coupable secret d'un empereur. Mais il est un autre motif qui m'animait, de tout autre nature et beaucoup plus puissant : je voulais garder la Troisième Princesse auprès de moi, Ti. Je voulais veiller tendrement sur elle, comme je l'ai fait pour cette fleur exceptionnelle. Je voulais continuer à la voir tous les jours, à entendre sa délicieuse voix, à savoir tout ce qu'elle faisait... toujours... Et à présent, elle va m'être ravie par une brute de militaire...

Au même moment, le vieil eunuque broya impitoyablement l'orchidée entre ses doigts secs et la jeta par terre.

— Rentrons ! dit-il brusquement. Je souffre de divers maux chroniques, et c'est l'heure de mes gouttes.



LE CHEF DES EUNUQUES MONTRE
AU JUGE TI UNE ORCHIDÉE RARE

Le juge le suivit dans la bibliothèque. Le vieillard prit place dans le gigantesque fauteuil sculpté et ouvrit un tiroir d'où il sortit une calebasse miniature en cristal de roche au petit bouchon de verre retenu par un ruban de soie rouge. Tandis qu'il s'apprêtait à le déboucher, le juge avança la main, et, dans sa poigne de fer, serra le frêle poignet.

— Il ne doit rien rester de cette diabolique machination. Il faut en détruire toutes les ramifications !

Le chef des eunuques lâcha le flacon de cristal et pressa un bouton de fleur dans le complexe motif végétal sculpté sur le bandeau du bureau. Sortant une enveloppe scellée du mince tiroir à secret ainsi dégagé, il la tendit au juge, tandis qu'un rictus méprisant tordait ses fines lèvres bleuâtres.

— Qu'ils soient torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive, tous sans

exception ! Leurs âmes misérables me serviront d'esclaves, dans l'au-delà !

Le juge brisa le cachet et compulsa rapidement la liasse de feuillets. Sur chacun d'eux étaient notés un nom et une fonction ; suivaient des indications de dates et de sommes d'argent, le tout rédigé de la même main, d'une écriture arachnéenne. Il hocha la tête et glissa l'enveloppe dans sa manche.

Le vieillard déboucha délicatement la petite calebasse de cristal et en versa le contenu incolore dans une tasse à thé. Après l'avoir vidée d'un seul coup, il se renversa dans son fauteuil, ses mains aux veines saillantes agrippées aux accoudoirs. Ses lourdes paupières retombèrent, sa respiration se fit plus saccadée, puis il porta désespérément ses mains à sa poitrine. Un violent frisson secoua son corps frêle. Soudain ses lèvres bleuâtres articulèrent péniblement :

— Je vous autorise à franchir le Pont-Doré... Sa tête tomba d'un coup sur sa poitrine et ses mains glissèrent mollement sur ses genoux.

UN COLLIER RÉUNIT DEUX TOURTEREAUX. UN SURINTENDANT IMPÉRIAL SOURIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DE SA VIE.

LE SURINTENDANT et le colonel Kang attendaient dans le corridor, silencieux et mal à l'aise. Le gros eunuque était toujours à genoux. Le juge Ti referma la porte en laque dorée et, tendant l'enveloppe au surintendant, annonça :

— Vous trouverez ici tous les renseignements concernant ceux qui ont trempé dans cet odieux complot. Vous allez retourner dans votre bureau et faire arrêter immédiatement les principaux responsables. Ensuite seulement, vous procéderez à une enquête plus approfondie. Vous pouvez me suivre, colonel. Le chef des eunuques m'a donné l'autorisation de franchir le Pont-Doré. Et, à l'adresse du gros eunuque : Allez, conduisez-nous !

Une fois les trois hommes parvenus au pied du pont, le gros eunuque heurta le petit gong doré suspendu à un pilier de marbre. Quelques instants plus tard, quatre dames d'honneur sortirent du bâtiment qui se trouvait sur l'autre rive, et le juge traversa avec le colonel Kang. Le juge Ti informa les dames d'honneur que l'Inquisiteur impérial sollicitait l'honneur d'une audience auprès de Son Altesse. On les conduisit dans une petite pièce où ils attendirent un long moment. Apparemment, la princesse était encore à sa toilette.

Enfin, deux dames d'honneur vinrent les chercher et les conduisirent le long d'une galerie à claire-voie jusqu'à une terrasse couverte, bordée de lourds piliers laqués de rouge, dans le secteur est du Palais. On avait de là une vue splendide sur les collines boisées qui s'élevaient vers les montagnes. La Troisième Princesse était debout, près du pilier le plus éloigné, un éventail ouvert à la main. Derrière elle se tenait une dame d'un certain âge, fragile, dont les cheveux gris tirés en arrière dégageaient le grand front. Le juge et le colonel s'agenouillèrent.

— Levez-vous, Ti, et faites-moi votre rapport ! ordonna la princesse d'une voix claire.

Le juge se redressa et lui tendit des deux mains le rouleau jaune, le colonel toujours à genoux à ses côtés.

— Votre humble serviteur a l'honneur insigne de remettre à Votre

Altesse les Augustes Paroles de Sa Majesté.

La princesse fit un signe de son éventail. La vieille dame s'avança. Au moment où elle prit le rouleau jaune des mains du juge, il eut le temps de remarquer à son poignet le bracelet de jade blanc en forme de dragon.

— Votre humble serviteur a également l'honneur de restituer à Votre Altesse son collier de perles. Le voleur était effectivement étranger au Palais, ainsi que Votre Altesse a bien voulu le signifier lorsque votre serviteur s'est vu accorder sa première audience.

La princesse tendit la main vers le juge qui lui remit aussitôt le collier en s'inclinant profondément. Tout en le faisant glisser entre ses doigts, elle demanda au magistrat, le regard posé sur le colonel Kang :

— Vous allez me répéter, Ti, la dernière phrase que je vous ai dite.

— Votre Altesse a daigné dire qu'en me chargeant de retrouver le collier, elle remettait son bonheur entre mes mains, récita mécaniquement le juge Ti, sans réfléchir à ce qu'il disait. À présent qu'il pouvait voir les traits de la princesse à la lumière du jour, quelque chose le frappait dans le modelé de ses pommettes saillantes et dans la forme autoritaire de son menton.

— Maintenant, vous savez, colonel. Nous nous reverrons bientôt, et les chandelles rouges brûleront haut et clair[3].

Le colonel se leva et fit un pas vers la Troisième Princesse sans la quitter des yeux. La vieille dame contempla ce couple à la magnifique prestance, ses traits fatigués illuminés par un pâle sourire. Le juge Ti quitta hâtivement la pièce.

Les deux dames d'honneur le reconduisirent jusqu'au Pont-Doré, de l'autre côté duquel l'attendait encore le gros eunuque. Après qu'il l'eut respectueusement raccompagné à l'entrée, le juge lui dit :

— Allez donc voir votre maître. Je crains qu'il n'ait eu un malaise.

Le magistrat monta alors dans le palanquin de brocart et demanda à la Garde d'honneur de le conduire au bureau du surintendant.

Le corridor était rempli de soldats et d'individus de forte carrure en livrée noire ou grise, mais qui tous portaient des brassards rouges sur lesquels était écrit : service spécial. Ils étaient en outre armés jusqu'aux dents. Les sbires ne manquèrent pas de saluer respectueusement le juge à son passage.

Le surintendant, qui était penché sur son bureau jonché de feuillets éparés, leva les yeux à son entrée.

— Les principaux scélérats ont déjà été arrêtés, Votre Excellence ! J'ai le regret de dire que le mal s'était infiltré jusque dans les rangs de mes propres hommes. Quelles mesures dois-je prendre en ce qui

concerne le chef des eunuques, Votre Excellence ? Nous ne pouvons l'arrêter sans...

— Le chef des eunuques est mort d'une crise cardiaque, culpa le juge. Lors de votre enquête, je vous recommande tout particulièrement un individu du nom de monsieur Hao ainsi que ses acolytes qui, la nuit dernière, ont assassiné monsieur Lang Liou, à l'Auberge du Martin-Pêcheur. Vous veillerez à ce qu'ils soient punis avec la plus grande rigueur.

Le surintendant acquiesça en s'inclinant respectueusement devant le juge auquel il proposa, en lui désignant son propre siège :

— Que Votre Excellence daigne s'asseoir, afin que je lui explique la façon dont...

Le magistrat refusa d'un geste son offre, ôta la coiffure aux grands ailes qu'il posa délicatement sur le bureau et remit sa petite coiffe noire. Après quoi, il se défit de l'étoile jaune et la plia à côté de la coiffure.

— J'ai remis le mandat impérial à Son Altesse. Désormais, je ne suis plus que le magistrat de Pou-yang. Toute l'affaire repose à présent entre vos mains.

Le surintendant fixa le juge de son regard scrutateur.

— Voulez-vous dire que vous n'allez pas profiter de cette occasion pour ?... Ne voyez-vous pas que vous êtes en mesure de briguer une position éminente à la capitale ? Je serais enchanté de proposer que vous...

— Je suis impatient de retrouver mon poste.

Le surintendant lui jeta un long regard puis, hochant la tête, se dirigea vers la table basse. Il prit l'épée qui y était posée, et la tendit au juge Ti. C'était sa chère Dragon-de-Pluie. Tandis que le juge l'accrochait dans son dos, le surintendant lui dit gravement :

— Votre efficace intervention contre les moines du temple de la miséricorde infinie[4] vous a valu la haine de la clique bouddhiste à la Cour. Voilà qu'à présent vous vous êtes violemment opposé au puissant parti des eunuques. Ti, je voudrais que vous sachiez que vous avez à la Cour impériale des ennemis déterminés. Mais vous y avez aussi des amis dévoués... dont je suis.

Ses lèvres fines se retroussèrent imperceptiblement. C'était la première fois que le juge Ti voyait le surintendant esquisser un sourire. Il s'inclina devant le haut dignitaire et prit congé. À la porte, le lieutenant lui demanda s'il désirait un palanquin, mais le juge choisit de rentrer à cheval. Le grand portail s'ouvrit devant lui et il traversa au pas le pont de marbre.

UN MOINE ITINÉRANT PRONONCE QUELQUES SENTENCES DÉFINITIVES. LE JUGE TI DÉROGE À SES PRINCIPES D'ABSTINENCE.

EN ENTRANT DANS LA FORÊT DE PINS, le juge sentit les rayons du soleil lui réchauffer le dos. Il ne devait pas être loin de midi. Respirant à pleins poumons l'air tonifiant des bois, il apprécia le changement, après l'atmosphère malsaine et confinée du Palais des Eaux-Vives. Bombant le torse, il pensa avec fierté au Trône-du-Dragon, qui sortait immaculé de ces infâmes manigances. Il y aurait toujours toutes sortes d'intrigues au Palais – c'était là le point faible inhérent à l'administration de ce grand pays. Mais tant que le sommet en demeurerait sain, tout était pour le mieux sous le Ciel. Le juge chevauchait le long du chemin tapissé d'épines de pin qui amortissaient étrangement le bruit des sabots de sa monture.

Soudain, il retint son cheval d'un coup sec. Maître Calebasse venait d'apparaître au détour du sentier, juché sur son âne, ses béquilles toujours accrochées en travers de la croupe. La calebasse était retenue à sa ceinture par une cordelette rouge. S'arrêtant à sa hauteur, le vieillard examina attentivement le magistrat de sous ses gros sourcils broussailleux.

— Ravi de vous voir porter cette coiffe, Excellence ! Je savais bien qu'un bout de papier jaune avec un peu d'encre rouge n'entamerait en rien votre nature profonde. Qu'avez-vous fait de votre calebasse ?



DERNIÈRE RENCONTRE AVEC MAÎTRE CALEBASSE

— Je l'ai laissée au Martin-Pêcheur. Je suis très heureux de vous revoir avant de quitter la ville, maître Calebasse.

— C'est la troisième et dernière fois, Excellence. À l'instar de la nature, la vie de l'homme est régie par des cycles. L'espace d'un instant, les nôtres se sont croisés. Quelles nouvelles rapportez-vous du Palais ?

— J'ai rendu son collier à votre fille. Ses fiançailles avec le colonel Kang vont être prochainement annoncées, si je ne m'abuse. Qui êtes-vous, maître Calebasse ?

— Qui étais-je, plutôt ? répliqua le vieil homme d'un ton bourru. Vous en savez déjà suffisamment pour que je ne vous cache pas le reste. Il y a très longtemps, j'étais général. Quand je suis parti à la guerre contre les Tartares, dans le nord du pays, j'ai laissé derrière moi celle que j'aimais secrètement, portant mon enfant dans son sein.

Je fus gravement blessé lors de notre dernière bataille : mon cheval fut tué sous moi, me brisant les deux jambes. Je fus fait prisonnier des barbares tartares ; pendant quinze longues années, je fus traité comme le plus vil des esclaves. C'est ce qui m'a fait comprendre la vanité du pouvoir terrestre. Je me serais volontiers donné la mort, mais penser à ma douce amie me rattachait à la vie, aussi misérable fût-elle. Quand, après mon évasion, je parvins à rentrer en Chine, ma bien-aimée était morte.

« Elle avait été choisie comme Épouse impériale juste après mon départ et, au moment prévu, avait donné le jour à une fille : ma fille, comme vous l'avez justement deviné. Elle fut déclarée enfant légitime de l'Empereur, car les eunuques craignaient d'être punis pour ne pas s'être assurés de sa virginité quand elle était entrée dans le sérail impérial. C'est, Excellence, ce qui m'a fait comprendre la vanité de l'amour terrestre. Je me suis donc fait moine itinérant, rattaché par un seul et unique lien à ce monde : le bonheur de ma fille.

Maître Calebasse se tut un instant, puis ajouta comme à regret :

— Je m'appelais Ou-yang Pei-han.

Le juge Ti hocha lentement la tête. Il avait bien entendu parler de ce général aussi fameux qu'impétueux. Sa mort au combat avait été pleurée par la nation entière. Il y avait de cela vingt-cinq ans.

— Une calebasse n'est utile qu'une fois vidée, reprit le vieil homme. Alors seulement son écorce sèche peut servir de contenant. C'est la même chose pour nous, Excellence. Ce n'est qu'une fois vidés de tous nos vains espoirs, de tous nos désirs dérisoires et de nos chères illusions que nous pouvons nous rendre utiles aux autres. Peut-être comprendrez-vous cela plus tard, Excellence, quand vous serez plus vieux. Voyez-vous, quand je vous ai rencontré dans la forêt, je vous ai reconnu, car on m'avait dit que nous nous ressemblions, et j'ai tout de suite perçu la puissance de votre personnalité. Les calebasses que nous portions ont créé le premier lien entre nous, entre le médecin en voyage et le moine itinérant, d'une façon presque naturelle. Alors, quoique je croie fermement au non-agir, j'ai estimé que, dans ce cas précis, je pouvais peut-être forger le second maillon d'une chaîne de causes et d'effets, et j'ai conseillé à ma fille de vous mander au Palais. Puis, j'ai laissé les événements suivre leur cours. Et maintenant, Excellence, vous feriez mieux de m'oublier ; jusqu'au jour où vous vous souviendrez un peu de moi. Car si, pour les ignorants, je ne suis qu'un miroir de bronze contre lequel ils se heurtent le crâne, pour les sages, je suis une porte par laquelle ils peuvent entrer ou sortir.

Le vieillard fit claquer sa langue et l'âne partit aussitôt au pas. Le juge regarda la silhouette qui s'éloignait, jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu dans l'ombre des arbres ; puis il chevaucha vers la Ville-du-Bord-de-l'Eau.

Il n'y avait pas âme qui vive dans le hall de l'auberge. Entendant un bruit de voix derrière le paravent, il en fit le tour et découvrit le capitaine Siou, installé au bureau de l'aubergiste, en train d'écrire fiévreusement et de parler en même temps à Fougère, debout près de son fauteuil.

— J'essaie d'aider mademoiselle Fougère à s'occuper de toute la paperasse, Excellence, dit-il un peu embarrassé, en se levant prestement. Elle a des tas de papiers à remplir, voyez-vous, alors j'ai pensé que...

— Vous avez très bien fait ! Siou, je tenais à vous remercier pour votre confiance et votre loyal soutien. Désolé de n'avoir pas réussi à mettre au point un système de contrôle infaillible contre les visiteurs indésirables...

Le capitaine eut l'air terriblement gêné.

— Naturellement, Excellence. Euh, je veux dire... je n'aurais pas dû... bafouilla-t-il en se reprenant aussitôt : Vos deux lieutenants sont arrivés, Excellence ! Lorsqu'ils sont venus se faire enregistrer au quartier général, je leur ai dit d'aller aux Neuf-Nuages. Je vais voir s'ils y sont ! Et le fougueux capitaine se précipita dans le hall.

Fougère jeta au juge un regard glacial.

— Vous et vos trois épouses ! Juste Ciel ! c'est un véritable harem que vous devez avoir, puisque vous êtes émissaire impérial !

— Je ne suis pas émissaire, mais simple magistrat de district et je n'ai effectivement que trois épouses, répondit le juge avec le plus grand calme. Je suis navré de ne pas avoir pu vous apprendre plus tôt que je n'étais nullement médecin, mademoiselle Fougère.

Le sourire était revenu sur les lèvres de la jeune fille.

— En tout cas, nous avons fait deux bonnes balades sur le fleuve !

Le capitaine Siou réapparut tout guilleret.

— Je les ai vus, Excellence, ils sont dans le hall des Neuf-Nuages !

— Parfait, je vais aller prendre mon riz de midi avec eux, et nous partirons tout de suite après. Je vous souhaite beaucoup de bonheur... à tous deux !

Laissant les deux jeunes gens ébahis, le juge s'empessa de quitter l'auberge.

À la réception des Neuf-Nuages, le replet petit aubergiste, le teint verdâtre, se frottait la panse de ses mains grassouillettes, appuyé au comptoir. À son entrée, il jeta au juge un regard lourd de reproches. Le magistrat prit un pinceau dans le pot disposé à cet effet sur le comptoir et nota à la hâte une prescription qu'il poussa sous le nez du gros aubergiste.

— C'est gratuit ! dit le magistrat. Prenez ça après chaque repas, mangez souvent mais très peu à la fois. Évitez autant que possible le vin et les mets épicés. Et supprimez les gâteaux !

Ma Jong et Tsiao Taï étaient attablés au restaurant, près d'une fenêtre, occupés à grignoter des graines de pastèque. Les deux hommes se levèrent en apercevant leur maître, leurs faces tannées épanouies par un large sourire.

— Deux jours éreintants, Excellence, on a dormi dans les bois ! s'exclama Ma Jong. On a tué deux sangliers, d'énormes bêtes ! J'espère que vous vous êtes bien reposé, Excellence ! La pêche a été bonne ?

— Pas trop mauvaise. J'ai attrapé une jolie perche.

Tsiao Taï examina les traits tirés de son maître d'un air inquiet. Il estima qu'une petite coupe de vin lui ferait le plus grand bien, mais sachant que le juge ne buvait jamais, il proposa d'un ton détaché, après un instant d'hésitation :

— Vous viderez bien une coupe ou deux en notre compagnie, Excellence !

Devant le signe affirmatif du juge, il cria au serveur :

— Deux grands pichets, et ce que vous avez de mieux !

Le juge prit place à la table et dit au serveur, par-dessus son épaule :

— Mettez-en trois !

FIN

Postface

Maître Calebasse est l'archétype même du sage taoïste qui figure souvent dans la littérature de la Chine ancienne. Le taoïsme et le confucianisme sont les deux doctrines qui ont dominé la religion et la philosophie chinoises ; le bouddhisme fut introduit plus tard, vers le début de notre ère. Si le confucianisme est très terre à terre, le taoïsme en revanche est empreint de mysticisme et entièrement détaché des choses de ce monde. Comme la plupart des grands lettrés et fonctionnaires, le juge Ti était confucianiste, avec un intérêt bienveillant pour le taoïsme, mais foncièrement antibouddhiste. La sentence de maître Calebasse, « le vide est beaucoup plus important que le plein » (Chapitre I), provient directement du fameux texte taoïste, le *Tao-te-King* (cf. J. J. L. Duyvendak, *Tao Te Ching*, The Wisdom of the East Sériés, Londres 1954, p. 40). La phrase du juge Ti sur la façon dont Confucius pêche à la ligne et non au filet (Chapitre IX) provient du classique confucianiste *Lun-yü* (cf. Arthur Waley, *The Analects of Confucius*, Londres 1949, p. 128). La calebasse a joué, depuis les temps les plus reculés, un rôle important dans la philosophie et l'art chinois. Se conservant parfaitement une fois séchée, elle sert à mettre des médicaments, et représente donc l'enseigne traditionnelle des pharmaciens. Les sages taoïstes étant réputés transporter l'élixir de longévité dans une calebasse, celle-ci est devenue le symbole classique de l'immortalité. Elle symbolise également la relativité de toute chose, exprimée par le dicton : « L'univers entier tient dans une calebasse. » Aujourd'hui encore, il est fréquent de voir de vieux Chinois ou Japonais polissant longuement une calebasse au creux de leurs mains, ce geste étant censé favoriser la paisible méditation. Le boulier, ou abaque, en chinois *suan-p'an*, « tablette à calculer », est une calculatrice très pratique, encore très largement en usage aujourd'hui en Chine comme au Japon. Basé sur le système décimal, il consiste en un cadre en bois rectangulaire, sur lequel sont tendues dix tiges métalliques parallèles, ou davantage, (voir la première illustration de ce roman ; l'abaque de Taï-Min possède douze tiges).

Sur chacune d'elles sont enfilées sept boules de bois, séparées en groupes de cinq et de deux par une baguette transversale partageant le boulier dans le sens de la longueur. Chacune des cinq boules de la première tige vaut 1, et chacune des deux autres vaut 5 ; poussées contre la barre transversale, elles valent 10. Les boules de la tige

suivante valent 10, celles de la troisième tige : 100, et ainsi de suite. L'abaque sert à faire les additions, les soustractions, les multiplications et les divisions. On retrouve dans la littérature de nombreuses preuves de son utilisation en Chine au XV^e siècle, mais il n'est pas certain qu'il existât sous cette forme à l'époque du juge Ti. Il en est fait une description détaillée dans le monumental ouvrage de Joseph Needham : *Science & Civilisation in China*, vol. III (Cambridge, 1959, p. 74). En ce qui concerne le remède que prescrit le juge Ti (Chapitre VI) dans ce livre, il faut remarquer que les propriétés médicinales de *Ephedra vulgaris*, *ma-huang* en chinois, furent découvertes en Chine bien avant qu'elles ne le soient en Occident. J'ai réalisé les illustrations dans le style des gravures sur bois du XVI^e siècle ; les costumes et les objets représentés sont donc ceux de l'époque Ming et non ceux de l'époque Tang.

[1] Voir Meurtre sur un bateau-de-fleurs.

[2] Voir Le Squelette sous cloche.

[3] En Chine, le rouge était la couleur traditionnellement réservée à la cérémonie du mariage, l'« affaire rouge », comme le blanc était la couleur du deuil et de la mort, l'« affaire blanche ». (NdT)

[4] Voir Le Squelette sous cloche.